

Contes et légendes de tous pays [000] – Légendes et récits de la Gaule

**Maguelonne Toussaint-
Samat**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAGUELONNE TOUSSAINT-SAMAT

LÉGENDES ET RÊCITS DE LA GAULE ET DES GAULOIS



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

**LÉGENDES ET RÉCITS
DE LA GAULE
ET
DES GAULOIS**

*PAR
MAGUELONNE TOUSSAINT-SAMAT*

ILLUSTRATIONS DE YVON LE GALL

Éditions : NATHAN

ISBN : 978-2266110853

*À Ted et à nos enfants,
les derniers
des Volques Tectosages.*

AVANT-PROPOS

« Nos ancêtres les Gaulois vivaient à peu près comme les peuplades sauvages d'aujourd'hui », voici les quelques mots, appris par cœur, qui me restent de la leçon rapide consacrée à la Gaule, le jour de la rentrée des classes à l'école communale. En ce jour enfiévré, on pensait à beaucoup d'autres choses ! Plus tard, au lycée où l'on nous nourrissait de latin et de grec, tandis que toute une année était consacrée à l'histoire romaine, à l'Orient et à la Grèce, une autre phrase se grava dans ma tête, seule rescapée, elle aussi, des textes de César qu'on nous faisait ingurgiter : « *Gallia est divisa in partes tres, quorum unum incolunt Belgae.* » (La Gaule est divisée en trois parties, dans l'une d'elles habitent les Belges.)

Le reste, je ne m'en souviens plus très bien, mais je puis encore, moi aussi, comme beaucoup, et fort honorablement, vous traduire un discours de Cicéron ou l'Énéide. On appelait cela « une bonne culture classique ».

Que je sache, les choses n'ont pas tellement changé à présent, quoi qu'on en affirme. Je dirais que la culture, pour être plus variée, se défend d'être « bonne ». On se passionne pour d'autres choses tellement plus merveilleuses : ainsi, la Lune nous sera bientôt parfaitement familière, même s'il n'y a pas d'habitants pour nous en faire les honneurs et si c'est un astre mort, sans jamais avoir vécu.

La télévision, le cinéma, les vacances à l'étranger nous ont ouvert des horizons sans bornes. Notre planète actuelle n'a plus de secret, et bien des jeunes déplorent qu'à part le Matto-Grosso – et encore ! car on y construit une autoroute – il ne reste plus rien à explorer.

Bref, nous connaissons tout. Enfin, nous croyons tout connaître mais, à part quelques spécialistes solitaires, nous ignorons aussi tout de ce pays magnifique, de ces gens si attachants que j'ai eu le bonheur de découvrir : la Gaule, et nos ancêtres les Gaulois.

Venez avec moi, je vous emmène. C'est beaucoup moins loin que les étoiles Alpha du Centaure ou Sixième de Beltegeuse et aussi proche que le deuxième millénaire à venir (s'il vient !) ou que les hypothétiques civilisations englouties. C'est beaucoup plus rassurant

et beaucoup plus passionnant. Parce que c'est vrai ! Parce que c'est chez nous, chez vous, si cela est bien caché !

La machine à explorer le temps, dans laquelle je vous invite à monter, est d'un maniement très simple et sans danger. Elle ne se conduit pas les yeux fermés. Oh non ! Il faut au contraire bien regarder autour de soi, bien ouvrir ses oreilles et son cœur. Car nos ancêtres les Gaulois, c'est nous. Les sites qu'ils ont habités, ce sont nos villes, nos campagnes. Chaque peuple y a laissé son empreinte personnelle et le souvenir de son nom à une province. La langue qu'ils parlaient, tout autant que le latin ou le grec, et plus profondément encore, c'est la nôtre. Vous connaissez une foule de mots celtes et vous ne vous en doutez pas : lotion, miel, chèvre, chat, alouette, cloche, corbeau, mouton, brasserie, bracelet... et tant d'autres que nous croyions latins ou grecs, mais qui ont une origine commune.

Et toutes les inventions qui font partie de notre confort, de notre agrément, on les doit à nos ancêtres les Gaulois. Je vous les livre en vrac : les matelas, les cloches, le fer étamé, le métal argenté, le savon, les manteaux à capuchon, les moissonneuses, la bière, le foie gras, les tonneaux, le boudin, le roquefort, une foule de médicaments, le calfatage des bateaux, la greffe des vignes, la brioche... je m'arrête faute de place.

Mais, me direz-vous, il fallait être civilisé pour inventer et se servir de tout cela ? Bien sûr qu'ils étaient civilisés. Et que croyez-vous que ce soit, une civilisation ? Des armées en marche ? Ils ne s'en privaient pas, comme tous les autres. Des machines ? Ils en eurent. La preuve : les moissonneuses. Une philosophie ? Une religion ? Des lois, des institutions ? Ils les avaient. De l'instruction ? Mais savez-vous que l'on comptait presque autant de gens sachant lire ou écrire que sous Louis XIV ? Bien sûr, c'étaient les mêmes, les riches, les nobles, mais enfin cela faisait un grand nombre, car au moment de la conquête romaine, les recensements, une de leurs manies, montrent qu'il y avait plus de vingt millions de Gaulois. Notre pays était plus habité que du temps du Roi Soleil ! Et l'on y connaissait moins de misère et moins de maladies.

Et l'on vivait heureux, car une des plus belles choses que les Gaulois nous ont laissée en héritage, c'est le sens de l'humour, la débrouillardise, la passion du bricolage. Bien sûr, on peut leur reprocher des tas de défauts, ceux-là mêmes de leurs qualités : ils étaient brouillons, indisciplinés, téméraires, bavards, vantards, politiciens, contestataires...

Comme tout cela est bien français ! Nous ne nous sentirons pas dépayés en leur rendant visite. D'autant qu'ils sont hospitaliers. La seule chose que l'on demande à un hôte de passage, c'est de raconter sa vie pour payer son écot.

Ah ! que l'on aime raconter des histoires en Gaule ! Chacun s'arrange pour que sa vie soit passionnante : ce sera autant de politesse vis-à-vis de son futur auditoire.

Des gens aussi sympathiques et un pays aussi bien pourvu ne pouvaient qu'attirer envie et jalousie. Ce fut la cause de nombre d'invasions et de la conquête romaine. Ce fut aussi pourquoi Jules César, le conquérant, dans ses « Commentaires » que tant de générations apprirent par cœur, s'efforça de dire du mal des Gaulois, autant qu'il le pouvait. La raison du plus fort étant toujours la meilleure, on l'a cru et on a cru pendant des siècles qu'avant Rome, la Gaule n'était qu'un ramassis de barbares mal lavés.

De même, il ne faut pas croire qu'avant l'invasion celte, les peuples préhistoriques vivaient encore dans les cavernes et chassaient le dinosaure... Je plaisante ! Les dinosaures sont mille fois plus vieux ! Les gens des cavernes et, à plus forte raison, les gens de l'âge de la pierre taillée et ceux qui découvrirent le bronze et le fer connaissaient une foule de choses que les archéologues s'emploient avec amour à sortir de l'oubli.

Les peuples les plus anciens furent extrêmement dignes de respect et d'admiration. Les Celtes, en arrivant dans ce pays qui deviendra la Gaule, y trouvèrent une société qui portait en elle tous les germes de celle qu'ils bâtiront ensemble et dont le souvenir restera et que nous avons héritée !

Le savant Salomon Reinach a dit que *« si le plateau d'Alésia avait été en Italie, en Grèce ou en Asie Mineure, il y a longtemps qu'on aurait trouvé en France-même les ressources nécessaires pour fouiller jusqu'au roc »*.

Évidemment, il faut des ressources, mais il faut aussi de l'intérêt, de l'enthousiasme, de l'amour. Il n'y a que le premier pas qui coûte et bientôt l'émerveillement, la fièvre de la recherche, la fierté de la découverte, récompensent celui qui a réussi à forcer la porte du passé.

Depuis quelque temps, heureusement, on a fait de grands efforts pour rendre les musées attrayants.

C'est d'abord pour quelques francs que vous découvrirez un monde que vous ne soupçonniez pas. Vous aurez bientôt envie d'en savoir plus, de découvrir, vous aussi, les traces de ceux dont à peine cent générations nous séparent. Cent personnes, c'est à peine ce que contient un wagon de train de banlieue ! Imaginez-les...

Les sociétés archéologiques sont nombreuses en France. Elles ne sont pas constituées de savants distraits et grognons, mais de gens jeunes et dynamiques, pas forcément diplômés des universités.

Ces équipes désintéressées se désespèrent de ne pouvoir mieux se faire aider et connaître. Allez les trouver. Offrez-leur votre collaboration. On a besoin de vous. Chaque pan de mur, chaque talus de route, chaque creux de labour, peuvent renfermer un objet qui est

comme un message. Et ce message, c'est à vous, les jeunes, qu'il est destiné, pour qu'un jour vous puissiez raconter toute notre histoire, quand vous rendrez visite aux peuples des autres planètes habitées.

Ce n'est pas demain, dites-vous ? Qu'importe. Après-demain, alors... ou plus tard. Mais enfin, vous y avez songé, si vos grands-parents ne pouvaient l'imaginer. Le temps ne fait rien à l'affaire. Les Gaulois, vous les croyiez d'hier et morts à jamais.

Maintenant, vous savez qu'ils sont un peu de vous. Même pas cent personnes, parentes entre elles, pour vous en séparer...

Maguelonne Toussaint-Samat

La légende de la Crau



ANS ce temps-là, il y a longtemps de cela, très longtemps, si longtemps que rien que d'en parler, j'en ai le vertige, le désert de la plaine de la Crau, à l'embouchure du Rhône, n'existait pas. Je vous l'assure.

Cette mer sèche de galets et de graviers accumulés sur une épaisseur telle qu'une maison de six étages y disparaîtrait, était alors un vaste pâturage bordant un golfe profond dans lequel se jetaient le Rhône et la Durance.

À cette époque, les dieux se promenaient sur la terre et ne manquaient pas de tomber amoureux des demoiselles qu'ils rencontraient.

Cela ne faisait pas l'affaire des déesses, aussi jalouses que tyranniques, et créait bien des complications. De nos jours, on ne rencontre plus beaucoup de dieux ; ils commencent à se faire vieux et ils n'intéressent plus les demoiselles.

Donc, en ce temps-là, il y a très longtemps, Zeus, le roi des dieux, s'ennuyait dans l'Olympe. Bien sûr, de là-haut, il avait une très belle vue, mais chaque fois qu'il se penchait à la fenêtre, Héra, son épouse, ne manquait pas de lever le nez de dessus son ouvrage.

— Eh bien ! cher Seigneur, que regardez-vous là ? Ma compagnie ne vous suffit-elle donc pas ?

Et Zeus, en soupirant, fermait la fenêtre et retournait à son fauteuil. Pour éviter de tomber dans la neurasthénie la plus profonde à contempler le nez pointu de son irascible épouse penchée sur sa broderie, il baissait les paupières et ne tardait pas à s'endormir. Ce qui était également une solution pour ne pas entendre les reproches incessants de sa moitié.

Or, voilà qu'un jour, Héra sortit de la pièce pour aller chercher du fil. Comme mû par un ressort, le roi des dieux, soudain réveillé, bondit vers la fenêtre et, se penchant sur la Terre, s'amusa un bon moment à regarder ce qui s'y passait.

Justement, la belle Alcmène, épouse d'un riche seigneur grec nommé Amphitryon, s'ennuyait, elle aussi, à mourir, dans son palais. Tandis qu'elle soupirait au fond de son jardin merveilleux, un rayon de soleil vint danser sur le dallage de marbre, devant elle.

Levant les yeux vers le firmament, elle aperçut, derrière un nuage, la demeure étincelante du maître de l'Olympe. La coquette fit un signe de la main. Zeus, flatté, allait lui répondre, quand derrière lui une porte claqua. Le dieu n'eut que le temps de regagner son fauteuil, mais dans sa précipitation, fit tomber sur Alcmène un peu de neige qui était sur le rebord de la fenêtre – il fait très froid à ces altitudes !

Les poètes disent qu'à la suite de ce prodige, naquit l'intrépide Héraclès, mais Héra, peu sensible à la poésie, voua une haine mortelle à l'enfant miraculeux.

Elle tenta en vain de le faire étouffer par des serpents dans son berceau. Plus tard, elle chargea Eurysthée, le roi d'Argos et son âme damnée, de le faire périr savamment dans les plus périlleuses missions. Eurysthée, qui avait de l'imagination, confia au héros douze terrifiants travaux à exécuter.

Lorsque Héraclès eut mis à mort le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Érymanthe et encore bien d'autres horribles bêtes et nettoyé les écuries d'Augias, arriva la dixième épreuve.

— Va vite me chercher, en Ibérie, les blanches génisses de Géryon, dont j'ai le plus urgent besoin, ordonna le roi d'Argos.

L'Ibère Géryon, gardien des limites du monde connu, n'était pas n'importe qui, mais un géant pourvu de trois bustes et d'une seule paire de jambes.

Héraclès, bien qu'encore essoufflé, se rendit d'un bond en Espagne – pardon, en Ibérie ! Il occit Géryon, s'empara du troupeau – en vérité étique et pelé quand on le regardait de près et qu'il contempla en soupirant.

— Que ces vaches sont maigres, constata-t-il. J'en connais un qui va se moquer de moi. Par ma barbe, si je savais un endroit où elles pourraient se refaire un peu, mon triomphe n'en serait que plus grand. Mais où ?

Autour de lui, les plaines d'Espagne n'offraient qu'herbes rares, arbres rabougris et cailloux brûlés par le soleil.

— Si je retourne en Grèce par le sud de la Méditerranée, ce sera pire, réfléchissait-il. Essayons par le nord.

Et le voilà qui passe les Pyrénées avec les malheureuses bêtes si maigres qu'on pouvait voir l'horizon à travers le troupeau. Marche que

tu marches... le Languedoc n'était que vastes marécages et les vaches n'avaient même plus la force de brouter les roseaux coupants et les maigres saladelles d'où s'élevaient des myriades de moustiques.

Personne, vous pensez bien, pour le renseigner : les gens du pays, les Ligures, terrifiés par ce troupeau de squelettes à cornes et son bouvier farouche, s'étaient précipités dans les montagnes.

Enfin, à l'est, se dessina un long ruban argenté d'où s'élevait une vapeur. Héraclès, plantant là ce qui restait du blanc troupeau⁽¹⁾, courut en avant et faillit tomber raide, tant était grande la pestilence.

— Quelle horreur !

S'étalait devant lui un immense serpent couché dans le lit d'un fleuve. Mais ce fleuve se perdait dans la mer par un delta inextricable ; la bête, quoique pourvue d'un seul corps, buvait cependant à chaque embouchure, tant elle possédait de têtes !

— Que faire ?

Derrière lui, le troupeau mugissait lamentablement, on aurait dit le vent balayant la plaine. Du fleuve, un rugissement féroce monta comme un écho.

Sortant alors son épée, le courageux bouvier commença à pourfendre le monstre abominable qui vomissait des torrents de feu puant. Pied à pied, il lutta et l'un après l'autre trancha les cous hideux. La mer, mêlée à des torrents de sang infect, engloutit enfin la dernière gueule horrible.

— Ouf ! voilà une bonne chose de faite !

Hélas, l'épée fidèle n'était plus qu'un souvenir...

Cette dernière bataille avait eu raison de son métal déjà bien émoussé par tant de combats. Héraclès la jeta dans le Rhône où se diluaient les derniers flots pourpres. Puis s'avisant que la tunique de peau de lion qui le vêtait et le rendait invincible était dégoulinante du sang affreux de l'hydre, il se déshabilla et fit sa lessive. Depuis ce jour, cette partie de la Méditerranée porte le nom de Golfe du Lion.

Propre et séché, il retourna vers le troupeau afin de le faire passer de l'autre côté où l'on voyait s'étendre une plaine verte et prometteuse.

Justement, les génisses blanches, galopant à sa rencontre, se précipitaient comme si l'enfer venait de s'ouvrir derrière elles.

L'enfer, non ! Mais presque : les guerriers ligures, alliés des Ibères de Géryon et que ces derniers avaient appelés à la rescousse pour récupérer les bêtes du défunt roi.

À leur tête, n'étaient autres que Alebron et Descynos, fils cadets de Poséidon, le roi de la mer et le frère de la vindicative Héra. Quand on pense que chacun de ces géants possédait plus de mille bras, on en a encore le frisson !

Du haut de l'Olympe, l'irascible mégère ne perdait rien du spectacle

et elle n'avait eu que le temps de donner le signal à ses neveux dévoués.

Poursuivi par l'armée, le troupeau franchit d'un seul bond le delta et ne parvint à freiner son élan qu'aux approches des Alpilles. Héraclès, campé sur un rocher où il avait grimpé, tirait flèche sur flèche.

Bientôt, il ne lui resta plus qu'un trait qu'avait lancé un des fils de Poséidon et qu'il avait attrapé au vol. Il hésitait à renvoyer cette dernière arme, javelot étrange surmonté d'un minuscule trident, emblème du dieu marin.

Alors, mettant les deux mains en cornet autour de sa bouche, il appela Zeus à son secours.

— Oh ! oh ! oooh ! ô dieu tout-puissant, laisseras-tu celui que l'on dit ton fils s'exposer sans armes aux attaques d'ennemis si redoutables ? Vais-je succomber à la dernière minute ? Ô Zeus, m'entends-tu ?

Le maître de la foudre répondit aussitôt :

— Je t'entends, mon fils. Cours te cacher dans une grotte avec ton troupeau. À moi le tonnerre, à moi la foudre !

— Brrrrroum ! Brrrrram !

Dans un fracas terrible, dégringola du ciel une énorme grêle de cailloux. Des Alpilles au Delta du Rhône et à l'Étang de Berre, il en tomba des milliers, des millions, des milliards. Puis le silence se fit.

Le soleil réapparut. Un oiseau chanta.

Lorsque le héros, étonné de ce calme revenu, sortit de la grotte, la vaste plaine n'était plus qu'un désert de pierres. Ses ennemis, ensevelis, avaient à tout jamais disparu. Louange à Zeus !

Tandis que les génisses prises à Géryon redevenaient magnifiques grâce à l'abondante nourriture des pâturages s'étendant aux pieds des Alpilles, Héraclès se promenait dans les environs.

Il chargea un de ses lieutenants, Némausos, de bâtir une ville magnifique, et ce fut Nîmes, bien entendu.

Sous son impulsion, les indigènes, jadis terrorisés par les géants désormais disparus, se mirent au travail. La campagne devint florissante et chacun exultait de bonheur.

En son honneur, eurent lieu à Arles des fêtes magnifiques. Cette cité toute nouvelle venait d'être fondée par des émigrés grecs, originaires de Rhodes, ce qui explique le nom de Rhône (Rhodanus) donné depuis au fleuve.

— Désormais, que votre ville s'appelle Thélène la nourricière, déclara Héraclès aux colons rhodésiens pour les remercier des prairies qu'il occupait.

Et c'est ainsi que, pendant longtemps on désigna la ville, avant qu'elle ne prenne le vocable d'Arelate lorsque plus tard le souvenir d'Héraclès s'estompa peu à peu des mémoires. Ce nouveau nom

signifiera « la ville près de l'eau », cette eau, qui, je vous l'ai dit, couvrait une partie de la contrée.

Mais un jour qu'il était invité à venir danser la farandole avec la jeunesse du pays, notre héros tomba amoureux de la jolie Galathée, fille d'un chef du pays.

— Voulez-vous m'épouser ?

Bien sûr qu'elle voulait !... Ce fut un mariage magnifique ! Or, le lendemain des noces, un des bergers vint demander si l'on pouvait mettre à rôtir quelques génisses du troupeau, lequel avait prospéré en force et en nombre. Il y avait eu tellement d'invités que l'on n'avait plus rien à offrir pour un nouveau banquet !

— Le troupeau !

Héraclès l'avait oublié ! Et il avait oublié Eurysthée qui l'attendait lui et les génisses ! Tandis que l'on faisait ripaille, récupérant un nombre suffisant de bêtes, il partit sans se retourner, pour être fidèle à la parole donnée et accomplir la douzième de ses épreuves.

Il laissait derrière lui, outre le trident du fils de Poséidon qui est, depuis, l'emblème et le fidèle compagnon des gardiens de Camargue, quelques génisses blanches dont la descendance peut se voir encore parmi les manades. Notamment, celles de Baroncelli-Javon.

Mais il laissait aussi un fils qui, dès sa naissance, fit l'admiration de tous. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'à l'image de son père, il surpassait de beaucoup ses compatriotes par sa force et son courage.

À l'âge viril, il hérita du royaume de son grand-père, conquit beaucoup de pays limitrophes, ceux des Namous, les bruns du Midi et ceux des Tambous, les blonds du Nord, et accomplit de grands exploits guerriers.

Enfin, il donna à ses sujets le nom de Galates et le pays devint bien sûr Galatia : La Gaule...

Quant à Hercule, il ne se consola jamais d'avoir dû abandonner la belle Camargaise aux yeux de velours. C'est dans la douleur de son cœur brisé qu'il trouva un renouveau de forces surhumaines et mérita l'immortalité.



Quand le ciel leur tomba sur la tête



ENDANT une période de mille ans et par vagues successives, les Celtes se répandirent en Europe. On peut dire qu'aux alentours du 5^e siècle avant Jésus-Christ, ils avaient terminé l'occupation des régions qui deviendront l'Allemagne de l'Ouest, le Bénélux et la France, s'étalant du Rhin à l'Océan, débordant en Espagne et en Suisse comme au nord de l'Italie et au sud de la Grande-Bretagne.

Les Celtes avaient été chassés de leur territoire d'origine (une partie du Danemark, le Jutland et la région allemande voisine) par une succession de formidables raz de marée. Les survivants, voyageant en chariots bâchés, comme les pionniers du Far West américain au siècle dernier, avaient donc recherché des contrées moins exposées.

Les dernières à s'installer furent les tribus belges, mais elles furent aussi les premières à prendre le vocable de Gaulois ou fils de Galatès.

Les Celtes s'intégrèrent facilement partout aux populations déjà en place et que l'on désigne sous le nom général de Ligures. Mais les Ligures du sud de la France, gens farouches et peu hospitaliers, déjà en butte aux colons grecs, ne les accueillirent qu'assez fraîchement. Aussi, les émigrants n'approchèrent qu'avec prudence des bords du littoral méditerranéen. En Espagne, les Ibères et surtout les Basques ne se montrèrent guère plus coopératifs. Comme ils ont changé, heureusement !

Au V^e siècle avant Jésus-Christ, la Gaule celtique ne forma d'abord qu'un seul royaume : son souverain était choisi parmi les tribus du centre – les Bituriges ou « Rois Éternels » – de la région de Bourges. Ainsi, l'homme qui commandait siégeait au milieu du pays.

Un de ses rois laissa un très grand souvenir. On le nommait

Ambigat. Ce fut un prince aussi brave que riche et puissant(2), très écouté de la multitude immense qu'il gouvernait.

Il avait deux neveux aussi valeureux que lui. Sa propre maison prospérait comme son empire. La féconde terre gauloise, dans ce climat béni, produisait sans relâche d'abondantes moissons de blé, mais aussi des guerriers qui ressemblaient à ce froment : blonds, droits, forts et innombrables.

Ambigat devint très vieux et se réjouissait de voir son peuple grandir. Homme sage, il prenait souvent avis des druides. Ces prêtres ne pouvaient être que les meilleurs conseillers, car ils détenaient en même temps la sagesse, la confiance des dieux et le pouvoir de lire en l'avenir.

— Mon empire est florissant, leur dit un jour Ambigat, mais les hommes sont si nombreux qu'il sera peut-être, après moi, impossible de gouverner cette multitude. Éclairez-moi.

Les druides répondirent :

— La nation s'est reposée juste assez longtemps pour laisser vieillir les conquérants et grandir leurs descendants. Toute cité celtique est une ruche et le point de départ d'un nouvel essaim. Ordonne à tes neveux, Bellovèse et Segovèse de partir.

— Les dieux m'aiment et ont bien parlé par votre bouche, ô druides. Que ces garçons choisissent dans mon peuple tous les guerriers qu'ils veulent, mais qu'ils s'en remettent aux dieux pour désigner leur chemin.

Or, ne voilà-t-il pas qu'un étranger passa par là. On dit que c'était un Étrusque d'Italie. Il s'arrêta en ces lieux pour commercer selon l'usage. Il avait deux chariots : l'un plein d'amphores d'huile et de vin, l'autre chargé de caisses de raisins et de figues. Les Celtes furent émerveillés par ces produits du Midi, nouveaux pour eux.

En même temps, un double vol d'oiseaux traversa le ciel en direction du sud-est. Quelle coïncidence !

« Les dieux ont parlé. Partons vers le Midi aux beaux fruits ! » Alors, deux bandes se mirent en route, conduite chacune par un des jeunes chefs (ou Brenn) et guidées par les dieux. On fut bien soulagé de voir s'éloigner ces jeunes gens turbulents, mais rassurés de penser que les esprits planeraient sur leurs hordes.

Tout au long du voyage, des vols d'oiseaux et des signes devaient conduire ces nations inspirées. Aux passages périlleux, comme aux carrefours, la route à suivre serait tracée. Et quand l'heure serait venue de se fixer enfin, d'autres présages indiqueraient qu'on arrivait à la terre promise.

Bien sûr, ils portaient sans espoir de retour. Les émigrants emmenaient femmes et enfants. Les guerriers étaient suivis de chariots chargés de provisions et des non-combattants parmi lesquels on

comptait aussi des prêtres, les druides, et des poètes ou bardes, tous très utiles pour consulter les dieux et entretenir le moral des gens. Des troupeaux et des chiens composaient l'arrière-garde. Des marchands allaient et venaient sur les flancs. Des voisins : les Éduens de Bourgogne, les Boïens, de la haute Loire, les Volques Tectosages du Languedoc, s'étaient joints à eux. Deux peuples étaient en marche.

Aux Alpes, le Brenn Segovèse bifurqua vers la vallée du Danube. Bellovèse descendit, lui, vers le Sud.

Dans les nouveaux territoires, on ne les attendait pas à bras ouverts. Il s'en fallait de beaucoup ! Mais les paysans italiens ne purent résister longtemps à la cavalerie celte, pas plus que leurs petits champions ne firent le poids dans les combats singuliers avec les géants blonds que les bardes encourageaient.

Après chaque victoire, quelques tribus s'arrêtaient, les autres continuaient. Enfin, un jour, les gens du clan de Bellovèse butèrent sur les Romains.

L'arrivée de ces barbares impudents et rieurs fit un certain effet. Les Romains cachèrent sous leur dédain l'étonnement que leur procurait cette race superbe, à la fois charmante et brutale, naïve et puissante. Malgré leurs armures et leur discipline, ils se sentaient mal à l'aise devant ces envahisseurs athlétiques, vêtus bizarrement de braies (pantalons) à carreaux ou à raies mais le torse nu, à la fois nonchalants et féroces. Tout autant, les pesants colliers et les bracelets d'or, les longs cheveux blonds et la peau blanche des guerriers étrangers les désorientaient.

Aussi, les Latins le prirent-ils de très haut et ricanèrent...

— Riez, mes petits, rétorqua le Brenn. Riez tant qu'il en est encore temps. Nous allons faire un sort à Rome...

À Rome, dont le tribun Marcus Furius Camillus avait été envoyé en exil, pour... excès d'orgueil !

— Les Romains, avec ou sans Camille, se moquent du droit des gens et pour leur apprendre à vivre, nous allons mettre le feu au Capitole.

— Ils sont complètement fous, ces Gaulois ! Et ils nous parlent du droit des gens ? Mais nous rêvons !

Le Capitole réduit à merci, les Romains bien réveillés furent « autorisés » à verser une énorme rançon.

Tandis qu'on pesait l'or, les Romains, à leur tour, accusèrent :

— Bandits ! Vous vous êtes servis de faux poids ! De quel droit ?

Alors, le Brenn, jetant son épée dans la balance, rétorqua aux Romains, qui n'en croyaient pas leurs oreilles :

— Du droit de ceci ! Malheur aux vaincus !

Or, sur le Capitole, s'élevait le temple romain consacré à Jupiter. Le roi des dieux, furieux de l'outrage, souffla une bonne inspiration aux Romains :

Camille, rappelé en toute hâte, rompit la trêve, qui ne le concernait pas, disait-il. Selon les uns (devinez qui), il ne fit qu'une bouchée des Gaulois, selon les autres, il les mit simplement à la porte, sans autre forme de procès.

Quoi qu'il en fût, les Celtes s'étaient bien amusés. On en parla longtemps dans les chaumières gauloises.

Au siècle suivant, un autre Brenn sévit longtemps dans les Balkans. Il commandait ce qui restait des bandes des petits-fils de Segovèse. Les Boïens les avaient quittés pour fonder un pays qui prit le nom de Boïema ou Bohême. D'autres fondèrent un pays qu'ils appelèrent la Galatie et une capitale qui deviendrait un jour Ankara.

C'est pourquoi l'on voit encore en Turquie tant de gens blonds aux yeux bleus, leurs descendants.

Alexandre le Grand se trouva un jour en face d'eux. Il considéra pensivement ces gaillards demi-nus, comme l'avaient fait avant lui les Romains, devant les gens de Bellovèse.

— J'ai comme l'impression, dit-il enfin, que vous n'avez pas peur de moi.

— Nous ne craignons rien, repartirent les autres, si ce n'est que le ciel nous tombe sur la tête.

Cela fit beaucoup rire le Macédonien, qui obtint cependant qu'ils se tiennent tranquilles de l'autre côté du Danube.

Mais le grand conquérant mourut bientôt et à la faveur de l'anarchie qui s'ensuivit, les Celtes prirent leurs aises un peu partout.

Certains, depuis la Gaule, vinrent grossir leurs bandes, avertis, on ne sait trop comment, qu'il y avait beaucoup à gagner. Et comme la plupart n'avaient rien à perdre chez eux...

En vingt ans, de 398 à 378, les régions des Balkans furent réduites au pillage. On vit des Celtes jusqu'en Thrace, et même en Macédoine, et la victoire leur offrit un trophée original : la tête d'un des Ptolémée, parents d'Alexandre, que le Brenn Belgicus fit accrocher à sa selle.

Vint un jour où il n'y eut plus rien à razzier au nord des monts Olympe.

— Cela ne fait rien, déclara tranquillement le Brenn, nous sommes sur le chemin de la Grèce et on m'en a dit beaucoup de bien.

Aussitôt, plus de deux cent mille hommes, sans compter les femmes, les enfants et les chiens, les druides, les bardes, comme un véritable raz de marée, se précipitèrent vers le sud à la curée des trésors que les Hellènes avaient accumulés dans les temples, depuis tant de siècles.

La Thessalie dévastée, les Thermopyles franchis au pas de charge, le pillage de Delphes commença.

Delphes, c'était le plus gros amas d'or qui pût se trouver dans le monde. Il y en avait même trop pour deux cent mille Gaulois, leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens, les druides et les bardes.

Alors, tous les brigands de la Grèce sautèrent sur l'occasion.

— Si tu veux, vinrent-ils dire au Brenn, on pourrait venir vous donner un coup de main pour le déménagement. C'est extrêmement lourd tout cela...

En bon Celte, le Brenn appréciait la plaisanterie et les plaisantins. Et s'il était cupide, il ne se montrait jamais mesquin.

— Plus on est de fous, plus on rit ! s'esclaffa-t-il. Venez si cela vous chante, les amis. Après tout, il faut que les dieux, qui sont trop riches, fassent un geste pour les pauvres gens.

Mais les divinités protectrices du monde méditerranéen n'aimaient pas qu'on leur donne des leçons.

Apollon était honoré à Delphes où il avait, jadis, pris la forme d'un dauphin – d'où le nom de la ville. Son temple, le plus fastueux de tous les temples fastueux, se trouvait menacé et sa réputation personnelle encore plus.

Aussitôt qu'il fut averti des projets des Gaulois (il savait tout, bien sûr), il prévint son père, Zeus, roi des dieux, maître de la foudre et connu en tant que Jupiter par les Romains.

— Tout à ton service, mon fils, répondit Zeus-Jupiter. Les Celtes et leur Brenn vont subir le même sort que leurs congénères à Rome, l'autre année. Je commence à être fatigué d'eux. Il n'y aura pas de troisième fois.

Il était de ceux qui soutenaient que Camille avait fait de la chair à pâté avec les Celtes et pour les dieux, on le sait, le temps ne comptait pas.

On laissa les Gaulois et leurs minables alliés pénétrer dans le temple. Là, ils se roulèrent dans les monceaux d'or. Par-dessus le marché, ils s'enivrèrent horriblement, tant et si bien qu'ils n'eurent même plus la force de se baisser pour ramasser les trésors que leurs sacs, pleins à crever, laissaient rouler sur le sol.

Il faut dire que les Celtes, grands buveurs de bière ne supportaient pas très bien le vin, et qu'il faisait une de ces chaleurs !

Dès que, titubants et encombrés par les fardeaux précieux, les voleurs eurent tourné le coin de la vallée, les Delphiens se précipitèrent à leurs trousses.

Les chevaux de la cavalerie gauloise pliaient en deux sous le poids du butin et se prenaient les pieds dans les bâts auxquels ils n'étaient pas accoutumés. Les cavaliers, marchant à leurs côtés, avaient les bras tellement chargés qu'ils ne pouvaient même pas tenir la bride.

Aussi, quand les Grecs sautèrent sur le dos de nos pillards, on assista à une belle débandade : lâchant la plus grande partie de leur butin, les Gaulois tentèrent d'enfourcher les bêtes déjà exténuées qui s'effondrèrent au milieu du gâchis. Alors, prenant leurs jambes à leur cou, ce fut un sauve-qui-peut général dans la direction opposée.

Les survivants se retrouvèrent ensuite dans la montagne, n'ayant pas complètement tout perdu, mais les jambes coupées et le moral bien bas.

Cependant, des nuées de mauvais augure s'amoncelaient sur ce pays sauvage, désolé et chaotique, couvrant les cimes désolées et abruptes. Zeus veillait.

Soudain, d'énormes éclairs crépitèrent, tandis que l'ouragan déferlait.

— Braoummm... Braoummmm... Broum !

Éperdus, les Gaulois ne savaient plus où aller dans ces vallées farouches, pareilles à la gueule de l'enfer. Où qu'ils se tournassent dans le brouillard épais, ce n'étaient que déchirures de ravins, falaises imprenables, cataractes d'eau se déversant d'un ciel d'encre ou dévalant des pentes hérissées de pierres. Les coups de tonnerre roulaient d'un bord à l'autre de la vallée, l'écho amplifiant le vacarme qui se répercutait indéfiniment. On eût dit que chaque rocher, où s'abritait un démon, éclatait tour à tour dans une avalanche de pierres descellées par les secousses.

— Au secours ! Le ciel nous tombe sur la tête !

Ce qui était extrêmement fâcheux pour les Gaulois.

Lorsque le soleil reparut, le Brenn était mort et son esprit avait déjà gagné les Îles de Cristal du paradis océanique. Il ne restait plus aux survivants qu'à ramasser le butin récupérable et on remonta vers le Nord à la poursuite de nouveaux rêves, laissant aux Grecs, qui en abusèrent, la gloire d'un triomphe usurpé.

Cependant, une partie des trésors de Delphes connut un destin curieux. Parmi les bandes gauloises se trouvaient, je vous l'ai dit, des gens du peuple occupant le Languedoc, les Volques Tectosages. Le nom de cette tribu rappelait leur costume traditionnel, manteau à capuchon dont ils se couvraient la tête et qu'ils avaient inventé.

Les Tectosages rescapés réussirent à charrier jusqu'à Toulouse de pleins chargements d'or. Mais peu après leur retour, une épidémie de variole, rapportée elle aussi d'Orient, ravagea la ville. Des oracles conseillèrent que l'on se débarrasse au plus vite du trésor, mal acquis et qui attirait ainsi les malédictions du ciel.

On jeta alors le butin dans l'étang sacré. Plus tard, un consul romain, Quintius Servillius Scipion, ayant conquis Toulouse, fit draguer le lac et récupéra 100 000 livres d'or et 150 000 livres d'argent. Cette fortune immense prit le chemin de Rome... mais elle n'y arriva jamais.



Le protégé de Cernunnos



Il y avait jadis en bordure de la forêt de Carnelle, sur la rive gauche de l'Oise, à une journée de marche en aval du confluent de cette rivière et de la Seine, une bourgade celte connue sous le nom de Noviangetumn. Il s'agit maintenant d'un faubourg de la ville de l'Isle-Adam, dans le Val-d'Oise. Sur ces emplacements, les premiers occupants du sol se livraient depuis longtemps à la taille des silex, que l'on retrouve encore par centaines.

Les chasseurs de la haute région de l'Oise descendaient jusque-là pour offrir des peaux sauvages d'ours, d'aurochs ou de loups, en échange de ces outils fort prisés qu'étaient les silex. Les fourrures trouvaient preneurs ensuite parmi les peuplades des bords de la Seine et des plateaux d'alentour contre leurs rudimentaires fabrications, telles que des bateaux, par exemple, ou bien des céréales ou des textiles. Avant l'apparition de la monnaie, on troquait ainsi les produits de main en main d'un bout à l'autre des pays habités.

Depuis la nuit des temps, le commerce a toujours existé et l'on reste confondu d'admiration en suivant, grâce aux fouilles, le chemin parcouru par les marchandises ou même les minerais et les pierres précieuses dont on connaît l'origine. L'étain d'Espagne ou de Grande-Bretagne, la charcuterie gauloise, arrivaient jusqu'à Rome... ou en Grèce... ou en Égypte ; mille autres choses faisaient le chemin en sens inverse.

Ainsi, au cours des siècles, le marché de troc de Noviangetumn où se passe cette histoire prit sa petite importance au fur et à mesure que l'économie s'organisait.

Mais toujours le terrain resta neutre, garant de la sécurité et de

l'indépendance des uns et des autres : chacun des peuples riverains tenait à ce que les voisins proches ou lointains ne débordent pas de leurs territoires. Loin d'être un carrefour de routes passagères, c'était en quelque sorte un poste frontière entre quatre régions : les bords de la Seine, le plateau de la rive droite de l'Oise, la forêt de Carnelle derrière Noviangetumn sur la rive gauche et le Nord farouche.

Lorsque les Celtes envahirent peu à peu la Gaule entre le XV^e et le V^e siècle avant Jésus-Christ, ils s'installèrent partout et se mêlèrent aux habitants. Les mêmes arrangements commerciaux demeurèrent pour le plus grand confort de tous, les gens de Noviangetumn y trouvant le meilleur profit : celui des taxes qu'ils prélevèrent sur le transit des marchandises, leur unique ressource en plus d'une agriculture locale assez rudimentaire.



Les Buissons s'ouvrirent devant le cerf.

À une journée de marche, des forteresses (oppida) s'étaient établies, défendant militairement les bornes des territoires. C'était Bratuspontum au nord (Breteuil, près de Beauvais), Condat au confluent de l'Oise et de la Seine (Conflans-Sainte-Honorine) et Pontisa (Pontoise) protégeant le peuple du Vexin, les Vellocases.

La forêt des Carnelles(3) n'avait pas besoin de défenses, car elle abritait de toute éternité des sanctuaires ou des tombeaux, énormes pierres dressées ou en forme de tables dont il reste encore de nos jours d'importants témoignages. La sainteté de ces lieux de pèlerinage, la réputation de leurs druides, inspiraient autant de respect que les armes. Noviangetumn, la bourgade où se passa cette histoire, n'était qu'une petite agglomération paisible mais deux îles jumelles au milieu de l'Oise pouvaient, en cas de coup dur, se transformer en un fortin barrant la rivière aux importuns et servir de refuge pour les riverains.

En ces temps qui nous occupent, le chef, à la fois du village et de la petite tribu des Carnelles, était un homme jeune, fort et brave : Netercoma, fils du vaillant Isarnorix (le roi au bras de fer). Son épouse, d'une grande beauté, répondait au nom approprié de Mella la blonde. Netercoma et Mella étaient dans la joie car ils attendaient un enfant.

Les druides du sanctuaire de la Grande Pierre bleue, au cœur de la forêt, furent requis de consulter les oracles, comme il se devait lorsqu'un premier fils de chef était espéré.

Un matin d'un jour propice, Netercoma fut prévenu de l'arrivée d'une délégation de prêtres. Aussitôt, il ordonna qu'on prépare dignement sa maison pour les recevoir. C'était la plus grande des cabanes rondes groupées à flanc de coteau, assez loin de la rivière pour être préservée de l'humidité, des brouillards et des miasmes, sans parler des risques d'inondations hivernales.

Les esclaves jonchèrent de fougères sèches le sol de terre battue. On tendit sur les murs de planches doubles bourrées de paille, des tentures neuves de fourrures de loup et de grosse laine tissée.

— Vite, vite, que l'on repousse les lits(4) dans les coins, que l'on chasse les poules impudentes et les chiens pleins de puces. Mon épouse jolie, fais percer un tonneau de cervoise et préparer sur la table les plats de charcuterie qui sont toujours les délices de nos invités.

Les branches de sapin parfumèrent le feu pétillant qui tirait joyeusement entre ses pierres, au centre de la pièce, lançant vers la cheminée percée dans le toit de chaume et protégée par du cuir, une colonne bien droite de fumée.

Lorsque les hôtes honorés, convenablement installés, eurent bu à la santé du chef et de sa famille et que louanges furent rendues par le barde personnel du chef aux dieux tutélaires de la forêt et à la vaillance des ancêtres, il se fit un lourd silence.

Se rendant bien compte que les sages vieillards semblaient embarrassés, Netercoma échangea un coup d'œil avec Mella que les fatigues de la maternité n'arrivaient pas à enlaidir, et qui se tenait blottie modestement dans sa large robe de laine, bien calée par des coussins sur un fauteuil d'osier tressé.

Le plus âgé des druides se décida enfin à parler :

— Eh bien voici, Netercoma, chef puissant, mais fils aimé de notre assemblée ! Nous avons consulté les oracles comme tu nous l'as dit...

Le cœur de Netercoma sauta dans sa poitrine. Mella sentait tressaillir, lui aussi, l'enfant qu'elle portait. Quel serait l'augure ?

Mais le prêtre semblait chercher ses mots. Netercoma s'inquiéta :

— N'avons-nous pas offert assez de présents au grand dieu cerf, le divin Cernunnos ?

— Rassure-toi, mon fils, le tas d'offrande, le *mullo* sacré, était imposant, et le dieu cornu s'en est montré satisfait... mais...

— Mais ?

Les druides se consultèrent du regard.

— Noble père, je t'en prie, explique-toi, vois mon épouse, Mella la blonde, prête à défaillir de crainte. Quel sort est réservé à ce petit enfant, notre premier-né, qui dort en son sein ? Devrons-nous nous réjouir ou pleurer ?

— Justement, mon fils, l'oracle nous a paru très difficile à interpréter. Le dieu a d'abord dit, très nettement, que tu aurais un fils premier-né.

Netercoma se leva et, sortant son épée de l'étui de cuir, il la porta à ses lèvres.

— Un fils ! que le dieu soit loué !

La voix du vieillard poursuivit, impitoyable :

— Cependant, l'oracle a précisé que la vie serait refusée à ce nouveau-né... mais... écoute bien...

Netercoma se cramponnait à son arme pour ne pas se boucher les oreilles. Mella la blonde, elle, qui se pâmait, entendait-elle ?

— Mais, écoute-moi bien. C'est là ce que nous n'avons pas compris. L'oracle a ajouté d'une manière formelle que l'enfant, au jour de ses quinze ans, sauverait, par son astuce, ta cité de la ruine et du déshonneur.

— Ce qui semble impossible, si la vie lui est refusée à la naissance, commenta un autre prêtre.

— Et nous paraît bien confus, conclurent les autres vieillards sacrés, en hochant la tête.

— Aussi, je propose, reprit le doyen, qu'une nouvelle consultation soit demandée aux augures. Et que, comme le veut la coutume, la mère porte elle-même une offrande à Cernunnos pour qu'il parle clairement.

Alors, Mella la blonde, fière et courageuse, ainsi qu'il sied à une épouse de chef, partit dans la forêt à la tête d'une procession chargée de nouveaux présents pour l'oracle.

Or, au détour du chemin, les buissons s'ouvrirent devant un cerf qui bondit presque à la hauteur de sa jument. La monture, pourtant docile et marchant au pas, se cabra brusquement et sa dolente cavalière, perdant l'équilibre, tomba sur les cailloux de la route.

On la ramena évanouie au village, tandis qu'un guerrier partait à cheval en toute hâte, chercher les meilleures guérisseuses du monastère druidique.

Hélas, après de longues heures de souffrances, elle mit au monde un enfant si difforme qu'il en était monstrueux. Le front, creusé en son milieu, présentait comme deux petites cornes et son pied-bot et fourchu, pareil à un pied de biche, le condamnait à une infirmité sans recours. Ajoutez à cela qu'il était couvert de poils et que sa bouche s'étirait, largement fendue, sur un menton inexistant.

Comme l'exigeait la coutume, on tendit le malheureux nouveau-né au chef foudroyé de douleur.

Si le père le prenait dans ses bras et le présentait à la foule des *Ambacts*, ses vassaux libres, cela voulait dire qu'il faisait partie désormais du clan.

Mais la loi disait encore qu'on ne pouvait, en aucun cas et, à plus forte raison s'il s'agissait d'un fils de chef, laisser la vie sauve à un infirme difforme : incapable de se subvenir à lui-même et de combattre, il deviendrait un fardeau pour les siens.

En ces temps sans pitié, l'existence d'une communauté était trop précaire pour qu'elle se chargeât de fardeaux inutiles... Telle est encore la loi des loups...

Alors, Netercoma, sortant de son immobilité, tourna lentement la tête sans desserrer ses mains crispées du pommeau de la lourde épée : la misérable créature fut emportée dans la forêt. On n'en parlerait jamais plus. On considérerait qu'elle n'avait jamais vécu. Telle était l'affreuse coutume.

Les druides se penchèrent en vain sur les oracles, déclarant qu'ils s'étaient trompés et ne comprenaient pas. Dans le ciel passèrent les oies sauvages, se lamentant sur l'été perdu. La forêt prenait son manteau de bronze et de cuivre, comme si chaque feuille en avait été ciselée par un dieu orfèvre qui, ne les trouvant pas assez belles, les jetait ensuite une à une sur le sol.

Pour les hommes et pour la nature, la vie était dure et cruelle, sans pitié pour les faibles...

L'année suivante, Mella mit au monde un autre garçon à qui on donna le nom de Cintuxos qui voulait dire « le premier ». Il était magnifique. Serait-ce lui qui sauverait son peuple ? Vinrent ensuite

d'autres enfants, comblant leur famille de joie.

Or, le jour même où s'était passé le terrible drame dont personne ne parlait jamais plus, une autre tragédie se jouait de l'autre côté de la rivière.

Là demeurait, solitaire dans les escarpements, un couple d'âge mûr. Orfèvre forgeron, Cotallos avait installé un atelier et une habitation dans une grotte au bord d'un petit torrent, affluent de l'Oise.

Un enfant leur était né après de longues années d'espoir. Hélas, il mourut bientôt et la pauvre mère, déjà malade de chagrin, se consumait de fièvre au fond de l'humble demeure creusée dans le roc.

Cotallos, impuissant, la regardait souffrir et se désespérer. Enfin, n'y tenant plus, il se leva, rassembla fébrilement tous les objets précieux d'or, d'argent, de bronze et d'émail, qu'il avait forgés et ciselés et les mit dans un grand sac de cuir. Jetant le lourd fardeau sur son épaule, il se pencha sur la couche de laine épaisse où sa compagne était prostrée.

— Je vais au sanctuaire de la Pierre Bleue, chuchota-t-il. Je ne serai pas absent longtemps. Tu ne risques rien. L'ours et le chien veillent devant la porte.

Elle ouvrit des yeux égarés et, désignant de sa main tremblante le sac dont il était chargé :

— Que... que vas-tu faire, mon homme ?

— Je vais chercher une guérisseuse et porter tout ce que j'ai en offrande à Cernunnos, le dieu cerf, roi de la forêt, pour qu'il te redonne la santé, ô compagne fidèle de ma vie.

— Tu es fou, mon homme, de sacrifier tant de richesses pour moi. Tu n'auras plus rien à vendre au bord de la rivière, le jour des échanges. Et tu ne pourras plus acheter les poudres d'émail, l'or, l'argent, le bronze, l'étain et le cuivre. Ô mon homme, ne fais pas cela ! Tu es déjà si malheureux : que te restera-t-il alors ?

— Si tu pars aussi rejoindre notre fils au pays dont on ne retourne jamais, si ce n'est pour une autre vie, je n'aurai plus besoin de rien... Mais si tu redeviens vaillante, j'aurai tous les courages pour recommencer. On sait qu'on peut me faire confiance.

La pauvre femme soupira.

— Si, si, insista Cotallos. Je connais un Parisis qui me prêtera. Et même, devrais-je travailler comme esclave pour le chef Netercoma, je le ferai avec joie du moment que tu seras debout comme avant.

— Ah ! gémit la malade, comment pourrai-je être debout si je n'ai plus ce petit enfant que je viens de perdre ?

Cotallos se pencha sur elle :

— Je vais demander à Cernunnos un autre enfant. Il me le donnera, car personne que moi ne peut fabriquer d'aussi belles parures. Les bracelets, les boucles, les colliers que j'ai exécutés sont renommés

dans le pays entier et Cernunnos n'en aura jamais reçu autant. Je te promets qu'il va m'exaucer.

Et il quitta la grotte devant laquelle se couchèrent l'ours et le chien. Il traversa la rivière et gagna la forêt.

Le chemin qui le menait à la Pierre Bleue s'enfonçait au plus profond des bois. Cotallos n'avait pas peur. Bien qu'il ne fût pas un homme très vigoureux, il avait l'âme vaillante et l'espoir au cœur.

Du reste, un pieu bien aiguisé à sa ceinture et un poignard qu'il avait lui-même soigneusement trempé suffisaient, pensait-il, en cas de danger.

Justement, un froissement de branches le pétrifia sur place : les buissons s'entrouvrirent. Cotallos, immobile, porta furtivement la main sur ses armes.

Or, ce n'était pas un brigand, ni un fauve, mais un cerf magnifique qui s'arrêta pour le considérer !

Cotallos avait-il la berlue ? Le mâle abaissait la tête comme pour le saluer, puis sortant du fourré, il prit la route devant l'orfèvre qu'il paraissait inviter à l'accompagner. C'était la route de la Pierre Bleue. Cotallos suivit...

Ils allèrent comme cela : la bête fière précédant l'homme abasourdi. Soudain, le cerf prit une traverse. Cotallos hésitait, l'animal lui fit comme un signe et Cotallos, partagé entre des sentiments contradictoires, ne savait plus s'il devait s'inquiéter du temps perdu, s'étonner du miracle ou se faire du souci pour sa femme laissée malade à la garde d'un ours et d'un chien. Il obéit.

Au bout d'un moment, ils arrivèrent à une clairière où se trouvait un tombeau, sanctuaire que l'on venait parfois visiter : une grosse pierre plate posée sur des roches et qui datait des temps anciens. Les lieux étaient déserts.

Les lieux étaient déserts, mais sur la dalle une biche était couchée, léchant quelque chose contre son flanc. Elle leva la tête et considéra de ses larges yeux affectueux les nouveaux arrivants : le dix-cors superbe et l'homme ployant sous sa besace.

Un rayon de soleil, filtré par les frondaisons, jouait sur le pelage soyeux, couleur de sable. Un oiseau chantait quelque part. L'esprit du vent fredonnait dans les cimes dorées par l'automne commençant.

Alors, le cerf agita son immense ramure. La biche se redressa et disparut d'un bond de l'autre côté de la clairière. Le cerf aussi bondit et Cotallos se retrouva tout seul.

Seul ? Non ! sur la pierre, un bébé braillard protestait. Cotallos se précipita et, saisissant l'enfant encore tout imprégné de la chaude odeur de la bête, il le contempla avec effarement. Il ne vit pas le front creusé entre deux bosses ressemblant à des cornes, il ne vit qu'un poupon tout nu, pleurant de froid et de faim.

Alors, d'une main vidant la besace, il enfouit, de l'autre, le nouveau-né au fond de sa propre chemise, contre son cœur. Il resserra le manteau à capuchon sur sa poitrine et il se sauva.



Les années passèrent : quinze fois, douze nouvelles lunes avaient parcouru le ciel. Les gens de la Haute-Oise continuaient à venir sur la plage de Noviangetumn pour échanger le fer, les fourrures et les céréales contre les produits des Parisis de Loukotekia (la très antique Lutèce, ancêtre elle-même de Paris) et de leurs voisins.

Lorsque l'orfèvre des grottes ne vint plus au rendez-vous pour offrir lui aussi sa marchandise, ses clients se désolèrent car on ne retrouverait jamais un artiste aussi habile et aussi consciencieux.

Mais, au premier matin de la lune suivante, la barque pointue arriva à l'heure ponctuelle. Un tout jeune homme au visage étrange, au front tourmenté et qui boitait bas, vint se présenter aux commerçants :

— Je suis Mullovir, fils de Cotallos, l'orfèvre, dont le corps repose maintenant avec celui de ma mère sous les grosses pierres en haut du coteau, face au Levant d'où partirent nos ancêtres. Je travaille aussi bien que lui et ne demande qu'à vous satisfaire.

En effet, les œuvres d'art étaient d'une grande beauté, et Sammacos et Cintusnor qui se désolaient à la pensée de ne pas pouvoir faire une grosse commande à Cotallos, ne retinrent pas leurs cris d'admiration.

Les gens de Noviangetumn savaient par ouï-dire que l'orfèvre avait eu un fils assez mal venu, aussi ne firent-ils pas trop de commentaires sur l'étrangeté de l'infirme. On en parla, car les Gaulois étaient gens fort bavards, mais on n'alla pas chercher plus loin. On pensa que l'orfèvre, vieux et sans héritiers, ne s'était pas cru obligé de respecter la loi. Un orfèvre n'était pas un chef respecté, ayant besoin de bras vigoureux pour chasser les pillards et les fauves et faire régner la sécurité dans le pays.

Mullovir, à qui ses parents adoptifs ne cachèrent jamais son origine, croyait comme eux que le dieu-cerf, Cernunnos l'avait miraculeusement de faon transformé en bébé d'homme.

Guère plus loquace que Cotallos, il ne fit de confidences à personne. Seulement, comme il était bien jeune, le chef Netercoma, mis au courant de sa situation d'orphelin, décida de lui offrir de s'établir dans l'agglomération.

— Il sera plus en sécurité, se dit le chef, ses matériaux sont précieux et il n'a sûrement pas encore beaucoup de force.

Mais, lorsqu'il vit le jeune homme, il eut un haut-le-corps. Mullovir,

très conscient de sa disgrâce physique, baissait les yeux. Il ne remarqua pas ce mouvement de surprise de son interlocuteur.

— Quel âge as-tu, fils de Cotallos ?

— Quinze ans, noble chef. J'ai eu quinze ans tout dernièrement, quand les oies sauvages ont commencé à traverser notre ciel. C'est ce que mon père m'avait appris, louée soit sa mémoire.

Netercoma réfléchissait. Autour d'eux, bien à la manière gauloise, les badauds s'agglutinaient. On bavardait, on discutait ferme sur l'insécurité de l'établissement de l'orfèvre, sur sa jeunesse, sur sa faiblesse, sur son talent aussi et sur la chance qu'on avait de compter encore un tel artiste dans la région. Finalement, le chef, comme s'il était agacé par ces bruyants commérages, entraîna le boiteux dans un coin tranquille, loin des oreilles indiscrètes.

Il se fit raconter, en grand secret, la naissance miraculeuse du jeune estropié. Le malheureux Mullovir était éperdu de confusion devant tant d'intérêt.

Finalement, Netercoma, bien que très bouleversé, mais parce qu'il devait obéir à son devoir de chef, proposa donc à l'adolescent de s'établir sur cette rive.

— Oh ! non, protesta le courageux garçon, je ne peux pas abandonner l'établissement de mon père. Le torrent a une eau particulière qui est nécessaire à la trempe des objets que je forge. Je peux me débrouiller tout seul. Mon père avait inventé un soufflet que l'on peut actionner soi-même. Un jour, je m'achèterai un esclave...

— Je te le donne, veux-tu ?

Mullovir redressa sa pauvre taille contrefaite et il refusa, plein de fierté :

— Je serais très honoré, grand chef, mais rien ne me ferait plus plaisir que de me le procurer moi-même.

« Comme il est noble, pensa Netercoma... Quel malheur ! Ô dieu Cernunnos, pourquoi veux-tu m'éprouver encore une fois ? »

— Je te remercie, chef vénéré, de tes propositions, conclut enfin le jeune garçon. Sache que je ne risque rien... J'ai un ours et un chien-loup qui me gardent et apprends que, si je ne suis pas fort, je suis cependant très malin.

Netercoma se mit à rire et retourna chez lui, un peu rasséréné, mais ayant conseillé à l'infirme de cacher le secret de sa naissance, pour éviter les commérages, prétendit-il. Il veillerait sur lui, cependant.

Le chef avait fait son devoir, mais il resta pensif.

Valait ce que valait cet arrangement... pour le moment. Demain, il ferait jour.

Or, l'après-midi même, des envoyés bellovaques de Bratuspontium se firent annoncer. En grand pied de guerre, leurs visages farouches très excités, ils coupèrent court aux politesses et annoncèrent qu'ils

recherchaient un proscrit et que leur cité accusait Netercoma de le cacher.

De l'immense famille des Belges, les Bellovaques « ou peuple de la guerre » étaient les plus aimables. C'est dire !

La main de Netercoma vola vers son poignard. Dans ce geste, *le brak* (bracelet d'or), insigne de son rang, étincela comme un éclair à la lueur des torches et des lampes à graisse qui illuminaient la grande cabane des délibérations. Derrière lui, les notables de la région, venus à la hâte et très inquiets de la visite, se levèrent comme un seul homme. Un murmure indigné monta, pareil à un grondement.

— Par Teutatès tout-puissant ! ai-je bien entendu cette insulte de la part de mes frères bellovaques ? Comment peuvent-ils imaginer pareille trahison des Carnelles ?

— Le fuyard, banni pour avoir tenté d'assassiner le *vergobret*, notre vénérable juge suprême, a gagné le Sud. Il a été vu hier sur une barque, suivant celles des négociants du Nord. Nous le savons ici. Pourquoi vos guetteurs des îles ne l'ont-ils pas intercepté ?

— Chacun est libre de commercer sur notre rive.

— Ce n'était pas un commerçant, mais un traître qui voulait s'emparer du pouvoir.

— Nous l'ignorions et n'avons remarqué personne de suspect. Mais je vais envoyer, par sûreté, quelqu'un interroger les sentinelles.

Pendant qu'un guerrier se précipitait au-dehors, le porte-parole de Bratuspontium déclara, sans ambigüité :

— Tant que le fuyard ne nous aura pas été livré par vous, les pieds et poings liés, il ne pourra être question pour nos frères du Nord, de venir commercer sur notre territoire. Nous avertirons les Parisis qu'ils prennent leurs dispositions car les marchandises suivront la voie de terre ou par un détour, la Marne, jusqu'à la Seine, ce qui augmentera leurs prix.

Et il ajouta perfidement :

— Cela fera-t-il l'affaire des Nautes ?

Les Nautes ou bateliers du peuple parisis de Loukotehia avaient la réputation d'être durs en affaires. En tout cas, pour les Carnelles, c'était la ruine en attendant la guerre ouverte avec des voisins qui en guettaient la première occasion... Les Bellovaques ne parlaient jamais à la légère et leur mauvais caractère n'égalait que leur entêtement. Les têtes coupées qui garnissaient leurs fortifications en étaient autant de témoignages.

— Maudit soit le jour et maudit soit ce banni...

Tandis que Netercoma cherchait en vain des arguments et qu'autour de lui ses hommes grondaient, l'émissaire avait dû faire diligence, car il revint fort essoufflé.

— On signale une barque étrangère amarrée en face, là où se jette le

torrent. Comme tu avais ordonné qu'on veille à la sécurité du fils de Cotallos, deux guerriers s'apprêtaient à s'y rendre avant la nuit. Ce n'est peut-être qu'un client de l'orf...

Netercoma bondit et envoya à terre l'homme éberlué.

— Imbécile ! Criminels que vous êtes tous ! Oui, j'ai dit qu'on le protège. Crois-tu qu'on attendra la nuit pour le voler ou le tuer ? S'il manque un seul cheveu sur la tête de ce garçon... je sais des têtes qui vont manquer sur des épaules !

— Mais, chef vénéré...

— Qu'on désarme les sentinelles et qu'on les enferme avec les pourceaux. Ils sont aussi féroces que des sangliers, eux au moins !

Et avant que les envoyés bellovaques ne soient revenus de leur surprise, ils se retrouvèrent tout seuls... ou presque. Car le barde, en raison de son grand âge, ne s'était pas précipité, lui aussi, à la suite de Netercoma, se ruant vers le débarcadère.

Le porte-parole des visiteurs écumait...

— Comment, tonna-t-il, comment ces chiens de Carnelles se conduisent-ils ? Qui est ce garçon ? Vaut-il la peine que l'on oublie son honneur, alors qu'un banni se cache aux alentours ?

— Justement, fit le barde en égrenant quelques accords sur la harpe, et il se mit à rire doucement.

Était-ce parce que Mullovir valait la peine que l'on oublie son honneur ou parce que le banni se cachait aux alentours ?

— Ils sont complètement fous, ces Carnelles, s'étrangla le Bellovaque.



Dès le milieu de la rivière, on entendit de violents aboiements de chien et des grognements d'ours. Il se passait quelque chose d'anormal sur la falaise !

Les guerriers allaient s'élancer sur la terre ferme, le pieu à la main et le filet de l'autre, mais Netercoma, d'un geste, les arrêta.

— Nous prendrons de chaque côté du chemin dans les buissons pour gagner la forge, sans être découverts. Puis nous nous rabattons de façon à cerner la grotte. Vous quatre, venez avec moi et vous autres, prenez par là, derrière Masultos.

Gravissant la colline, en formation déployée, les guerriers manœuvrèrent ainsi et se retrouvèrent sur la terrasse de l'atelier où le jeune boiteux les attendait, paisiblement assis sur une pierre, tout souriant de sa figure étrange.

— Ne craignez rien, fit-il. Mes gardiens sont attachés. Du reste,

l'homme n'a pas encore repris connaissance. Il est... attaché lui aussi et je m'apprêtais à venir vous chercher pour que vous le sortiez du trou.

— Du trou ? Quel homme ? Qui l'a attaché ?

— Venez voir !

À l'endroit où la sente débouchait sur la petite esplanade, un fossé béant s'ouvrait. On pouvait distinguer que des branchages et de la terre avaient dû le recouvrir, mais il ne restait que des vestiges de ce camouflage disparaissant comme aspiré vers les profondeurs de la trappe.

De part et d'autre, étaient attachés à un arbre un ours énorme se dressant à moitié fou de rage et un autre animal gigantesque, plus loup que chien, au yeux injectés de sang et aux babines féroce­ment retroussées.

Mullovir passa de l'un à l'autre, raccourcit leurs chaînes et les flatta de la main, ce qui les calma quelque peu. Puis, invitant le chef à s'approcher :

— Les anneaux sont solides, fit-il, mon père les avait forgés lui-même. Tu peux passer entre eux et le trou. Regarde au fond !

Netercoma obéit, médusé, non sans glisser un regard vers les deux fauves frémissant de fureur contenue.

Dans le piège, la tête en bas et la jambe retenue par une sorte de ressort, gisait un homme inconnu.

— Le proscrit bellovaque ! Comment as-tu pu le capturer ?

Mullovir semblait ravi du bon tour.

— C'est très simple, s'esclaffa-t-il. Il est venu me voler (et il montra des barres de métal éparpillées au fond de la trappe). Ça ne lui a pas porté bonheur. En basculant, il a lâché le sac, il a piqué une tête dedans et s'est assommé.

— Mais enfin, comment cela s'est-il passé ?

— Eh bien, voilà : lorsque je suis parti ce matin pour les échanges, j'avais attaché mes deux amis à l'entrée de la grotte pour que l'on n'y pénètre pas. Je conserve là des objets précieux, tu le sais ! Ainsi que vous l'avez fait sans le savoir, j'ai bien pris garde, en partant comme en revenant d'éviter le milieu du sentier où j'avais dissimulé ce piège.

« Arrivé devant chez moi, je commençais à parler à Arto et à Bolgue lorsque les voilà qui se fâchent sans m'écouter. Imprudent que j'étais ! Sortait des broussailles un homme, grand... grand (il leva la main les doigts tendus), grand comme toi, ô chef ! Et trois fois plus gros que moi. Pauvre de moi ! Et mes amis qui étaient attachés ! J'essayai d'être calme, mais ce que j'avais peur !

« Que veux-tu, étranger ? » ai-je demandé poliment à cet homme qui pouvait être un des vôtres. Je ne les connais pas tous encore.

— C'est évident, grommela Netercoma.

— Tu le penses aussi ? Mais cet homme me raconte alors qu'il est marchand bellovaque et veut m'acquérir à tout prix les barres de cuivre et d'argent que je venais de rapporter d'en face... C'était étonnant, ne trouves-tu pas ? Un marchand achète des objets fabriqués, non des barres de métal ! Mes amis ne pouvaient que pousser des cris terribles de protestation : ils étaient attachés, je te l'ai dit. « Aurais-je eu le temps de les lâcher avant que ce commerçant bizarre, armé jusqu'aux dents, ait fait un geste ? D'autre part, s'il était honnête en vérité, bien que peu sympathique, avais-je le droit de lancer mes défenseurs qui n'auraient pas fait de quartier ? Le mieux, me suis-je dit, est de le capturer vivant, pour me laisser le temps de me renseigner. » Si je m'étais trompé sur ses intentions, je n'aurais qu'à faire amende honorable. Il ne pourrait pas trop en vouloir à un pauvre estropié comme moi, n'est-ce pas ?

— Mais comment un pauvre estropié comme toi pouvait-il espérer capturer un homme fort comme lui ? Comment pouvais-tu être certain qu'il tombe dans le piège ? Et comment ce piège a-t-il fonctionné ?

Mullovir prit l'air modeste sous son front bosselé :

— C'est une vieille idée de mon père que j'ai reprise. Mais écoute plutôt, chef ! Tandis qu'il me parlait, je me suis rapproché de mes gardiens, assez près pour qu'il ne puisse me toucher sans se faire écharper. Je tirais derrière moi mon sac plein de barres de fer. L'homme prit à sa ceinture, dans une corne creuse, quelque chose qu'il me tendit.

« Voilà des pièces d'argent des Parisis. »

— Des pièces d'argent pour avoir des barres d'argent ?

— Je fus aussi étonné que tu l'es, chef.

« Jette ton sac ! », ordonna-t-il.

— Tu l'as jeté ?

— Bien sûr, il n'irait pas plus loin qu'ici (et Mullovir montra le trou). Je jetai le sac. Il lança par terre cette poignée de coquillages que tu vois là, et ce fieffé menteur partit en courant, comme je le pensais, en plein milieu du chemin. Le piège a fonctionné et l'homme a basculé. J'espère qu'il ne s'est pas ouvert la tête.

— Moi si, fit plein d'admiration, Masultos le lieutenant de Netercoma.

— Moi non, déclara Netercoma, car nous allons le livrer à ses amis. Ils en feront ce qu'ils voudront. Il leur appartient. Mais si je pouvais lui fracasser un tout petit peu le crâne... gronda-t-il.

— Il a la tête dure ! Entends-le, comme il proteste.

Le voleur, réduit à l'impuissance, le nez sur son larcin, rugissait maintenant de colère. Son pied libre s'agitait hors du trou, tandis qu'il faisait des efforts désespérés pour retirer l'autre de la mâchoire de bronze qui l'enserrait.

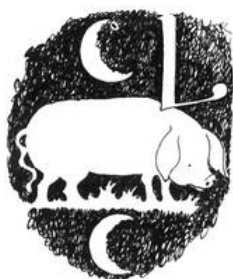
Au coucher du soleil, dans la hutte du chef, on fêta le retour de Mullovir au sein de sa famille. Lui qu'on avait rejeté jadis, lui, garçon courageux malgré son infirmité, inventeur astucieux, artiste de talent, protégé du dieu Cernunnos, Netercoma l'avait assis à sa droite et cela signifiait beaucoup de choses...

« En effet, la loi prescrivait que les chefs n'avaient pas le droit de se montrer en public avec leurs fils tant que ceux-ci n'avaient pas fait leur preuve en combattant. Mullovir, l'estropié, ne serait jamais un guerrier, mais son peuple était fier de lui.

Les Bellovaques l'avaient acclamé et juché sur leurs épaules. On conclut un traité d'alliance qui laissait présager pour longtemps la paix et la prospérité du pays.

Mella, parée d'un merveilleux collier offert par son fils retrouvé, pleurait de joie en servant un repas magnifique. Et le barde, que la cervoise(5) inspirait, improvisa une chanson émouvante : « Gloire à cet enfant miraculeux, dont le cerveau avait en lui la seule force qui puisse vaincre la brutalité ! »

Les pêcheurs de lune



ES Celtes ne s'intégrèrent que très peu à quatre tribus ligures réunies sous le nom significatif des Petrocores ou les « quatre étendards » habitant la région qui descend en terrasses des solitudes arides du Massif Central jusqu'aux plaines fertiles de la Gironde. Ces tribus furent les ancêtres des Périgourdiens.

Dès la plus haute antiquité, cette nation active et laborieuse tirait son aisance d'abondantes mines de fer. Dans les frais vallons, ils élevaient des troupeaux et des oies bien grasses. Les bois touffus offraient des ressources et surtout nourrissaient des porcs savoureux.

Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes antiques, si la lune n'avait donné tant de soucis aux Petrocores des premiers âges.

En vérité, on ne savait dire depuis quand cet astre capricieux s'avisait de disparaître en partie ou en totalité, quelques nuits par mois, mais on ne pouvait s'en consoler.

Pourtant, on ne se faisait pas faute de l'honorer d'un culte scrupuleux. On l'implorait quotidiennement de se montrer toujours dans toute sa splendeur. Peine perdue : elle ne tardait pas à s'amenuiser pour reparaître de la même façon.

Cette infidélité de la lune était un véritable mystère. Lorsqu'on leur posait des questions, les anciens prétendaient, en hochant la tête, qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Mais ils se montraient incapables de préciser l'origine de ces disparitions, si régulières qu'on s'y référait pour mesurer le temps écoulé.

— Peut-être est-ce la faute du lièvre qui s'y est caché, lorsqu'il a bondi dans le ciel ? Il faut bien qu'il se nourrisse, cet animal !

— Mais dans ce cas, pourquoi repousse-t-elle tous les mois ?

— Elle repousse, pardi... comme les champignons !

Personne ne paraissait convaincu, d'autant qu'il fallait encore expliquer pourquoi ce champignon céleste se promenait au-dessus de la tête des gens et comment il s'accrochait. Ah ! que cela était compliqué ! Autre mystère : le soleil. D'où venait ce feu bienfaisant qui se montrait si féroce l'été, lorsqu'il faisait chaud, et si timide l'hiver, lorsqu'on en avait tant besoin ? Et encore heureux que ne s'y cache pas un lièvre, lequel serait rôti depuis longtemps.

Aussi vivait-on dans la crainte de voir l'astre du jour se livrer aux fantaisies de l'astre de nuit, ce qui se produisait parfois hélas, à chaque terrifiante éclipse.

— Ah ! Nous serions jolis sans soleil et sans lune, perdus dans la nuit noire, transis et terrorisés.

Bien sûr, on entretenait de grands feux à l'intérieur des cabanes, sous les marmites pansues, débordantes d'excellentes nourritures. Mais par les nuits sans lune, la campagne, pourtant connue, paraissait immense et hostile. Les étoiles – sans doute des miettes éparpillées de la lune – ne suffisaient ni à la remplacer, ni à mettre en fuite les démons nocturnes.

Enfin, un Petrocore plus futé que les autres suggéra qu'on se rende à l'endroit où le soleil surgissait de terre chaque matin.

C'était là-bas, vers l'est, au bout des plateaux. On y trouverait peut-être un brasier dont on pourrait s'approcher, afin de s'y approvisionner. Il suffirait ensuite de grimper en haut du sapin le plus haut de la colline et de lancer la lumière solaire ainsi capturée pour ré-ensemencer le ciel. Dérober un fragment de lune était une autre affaire car il faudrait voyager au bout de la nuit.

Sitôt suggéré, sitôt exécuté. Et on vit partir en direction de l'orient toute une cohorte de chariots porteurs de brassées de fagots bien secs et de grandes jarres aptes à transporter le divin feu.

Arrivés au bout du plateau, les hommes de l'expédition s'installèrent pour la nuit et attendirent le lever du jour. Las ! c'était encore plus loin. Ils repartirent. Sans doute cherchent-ils encore, car on ne les a jamais revus.



Or, ne voilà-t-il pas qu'un beau soir de pleine lune, dans un petit village à la lisière du plateau, ne voilà-t-il pas qu'on entendit de grands cris, du côté de la cabane du forgeron. C'était la femme de cet artisan qui s'exclamait :

— Venez, venez voir, elle est là !

Tout le monde sortit et se précipita vers la mare où le forgeron avait l'habitude de faire tremper le fer chauffé à blanc, lorsqu'il l'avait façonné.

« Elle était là ! »

C'était vrai : au milieu de l'eau, une lune identique luisait doucement. Un morceau de l'astre tombé ici, sans qu'on sache comment, avait bel et bien repoussé !

— Ah ! elle ne nous échappera pas, celle-là !

Le forgeron, tout pénétré de son importance – et, entre nous, un fameux discoureur – déclara à tout un chacun que ce miracle ne l'étonnait pas.

— En effet, le dieu protecteur des forgerons n'est-il pas le grand Lug, l'esprit de la lumière ? Et ne suis-je pas le meilleur ouvrier et le plus scrupuleux ?

Nul n'en doutait. Pensez si on le félicita. Restait à repêcher cette lune toute neuve et bien tentante. On alla quérir un grand seau qu'on attacha à une corde, et hop : le plus âgé et le plus jeune du village le lancèrent au milieu de la mare où il atterrit dans un grand éclaboussement.

On hala le seau. Hélas, il était vide. Rien qu'un peu d'eau boueuse qui n'éclairait pas du tout. Tandis que tout le monde se penchait au-dessus du récipient pour mieux voir et se lamenter, la surface de la mare reprit sa tranquillité et la bouture de lune se remit à luire, dans toute sa splendeur. On recommença l'opération plusieurs fois, mais en vain.

Dans la mare, la lune semblait narguer ses adversaires.

Qui, en se jetant à l'eau, la pêcherait ? La mare était profonde et nul villageois ne savait nager.

Ce fut un beau concert de lamentations, de regrets, de remue-ménage auquel répondirent bientôt les grognements et les protestations des pourceaux dans l'enclos du forgeron, que le bruit avait réveillés.

— Ils ont vraiment faim, tes porcs, dit un jaloux à la forgeronne, histoire de la vexer. Tu ne les nourris donc jamais ?

La forgeronne avait la langue aussi bien pendue que celle de son mari. Elle répliqua :

— Si je les nourris ? Mais ils mangent mieux que toi, espèce d'envieux. La lune est dans ma *mare* et je te prie de me parler sur un autre ton.

— Alors, pourquoi crient-ils ?

— Ils crient parce qu'ils ont l'habitude de se régaler lorsqu'ils ne dorment pas. Mes porcs sont comme ça : ils dorment ou ils se nourrissent.

— Alors, va les nourrir. On ne s'entend plus discuter et la lune doit

être pêchée avant le jour.

La forgeronne, en haussant les épaules, retourna à sa cabane chercher un sac de son. Mais alors qu'elle se rendait à l'enclos, elle sembla se raviser et revint vers la mare, ployant sous son fardeau.

— Écoutez, vous autres, j'ai une idée. Ah ! vous êtes des veinards d'avoir en votre village une famille telle que la nôtre.

Et la voilà qui répand le son à toute volée sur la surface de l'eau aussi loin qu'elle peut.

— Va à l'enclos, dit-elle ensuite à son mari et ramène la plus grosse truie.

— La plus grosse ? Et pourquoi, ô ma femme ? En voilà une invention !

— J'ai dit « la plus grosse » car il me faut celle qui possède le plus gros estomac. Réjouis-toi que j'aie de l'invention, mon mari ! Et vous autres qui en profitez, tâchez de le mériter.

Le forgeron ramena une truie avec un ventre comme une barrique. La femme défit la corde du seau et l'attacha, bien serrée par un bout, à la queue de la bête.

— Aidez-moi à la pousser vers la mare, ordonna-t-elle à la foule subjuguée. Et mettez-lui le nez dedans.

La surface de l'eau sentait le son. La truie, alléchée, pataugeait tant qu'elle pouvait et se régalaît, se régalaît...

— Elle mange, elle mange ! Ça y est, elle l'a avalée !

Dans l'eau brouillée, l'image de la lune avait complètement disparu. Et si vous aviez vu les gens se congratuler ! Mais la forgeronne gardait la tête froide.

— Maintenant, expliqua-t-elle, que les hommes les plus forts tirent sur la corde pour récupérer la bête.

On tira, on tira. La truie, le groin dans la vase, poussait des hurlements désespérés et se débattait, se débattait. Dans la fange liquide qu'était devenue la mare, plus trace de lune... À vrai dire, plus trace d'eau du tout.

— La gourmande n'en a pas laissé un seul morceau ! Il faut dire qu'elle a bien su ouvrir la bouche.

Enfin, on récupéra l'animal indigne et dégoûtant. Chacun, cependant extasié, voulait toucher ce boueux instrument du miracle.

— Mais comment va-t-on récupérer la lune ?

La forgeronne toisa l'impudent :

— C'est *moi* qui vais récupérer la lune et personne d'autre. La lune était dans ma *mare* et *ma* truie l'a avalée. Je ne veux personne autour de moi.

La superbe rentra chez elle avec la truie et mit tout le monde à la porte. Elle ordonna à son mari d'aiguiser un grand couteau et d'apporter du bois pour relancer le feu, car on n'y voyait guère.

— Je devais la sacrifier la semaine prochaine. Ça tombe bien. Maintenant, aide-moi, mon époux. Nous appellerons les autres quand nous aurons terminé.

Devant la cabane bien close, la foule navrée attendait en retenant son souffle.

D'abord, on entendit des cris perçants.

— C'est la truie qu'on égorge, expliqua celui qui avait l'oreille collée contre la porte.

Puis une discussion.

— La forgeronne prétend qu'il faut d'abord trancher le lard avant d'ouvrir l'estomac. Le forgeron proteste qu'il est fatigué. Elle le traite de paresseux.

Un silence.

— Ils tranchent le lard.

Des bruits sourds.

— Ils le jettent dans un grand plat.

Un silence.

— Ils doivent ouvrir l'estomac de la truie.

Un silence.

— ...

Un long silence.

— ...

Un bruit de claques.

— Le forgeron gifle sa femme.

Un fracas.

— La forgeronne casse un pot sur la tête de son homme.

Un grand fracas.

— C'est un plat qui se renverse.

Un silence.

Un grésillement. Un long silence. Un très long silence. Une exclamation. Un éclat de rire. Des mouvements divers.

— Ils cherchent quelque chose.

La porte s'entrouvrit. La forgeronne parut, un couteau à la main.

— Allez me chercher, dit-elle, un fuseau avec un très long fil de laine.

On alla chercher le fuseau. La porte se referma.

— Grands dieux, disent les uns, elle va pendre son mari.

— Mais non, firent les autres. Elle va lui couper la tête.

La porte s'entrouvrit. Le forgeron parut.

— Ah ! tant mieux, il vit encore.

— Que chacun apporte un petit pot en terre.

Chacun apporta un petit pot. La porte se referma.

— Et la lune ? Où est la lune ? Où est la lumière ?

— La lumière ! criaient les gens. Rendez-nous la lumière !

Enfin, la porte s'ouvrit toute grande sur la cabane illuminée. Miracle !

— Elle est là, la lumière, imbéciles !

Devant le foyer, bien alignés, les petits pots abritaient une flamme vive. C'était le plus admirable des spectacles que cette rangée de lumières. Pas un coin de la cabane n'était laissé dans l'ombre. Jamais, même en plein jour, on n'avait bien vu à l'intérieur d'une maison : la porte étroite et les fenêtres minuscules, lorsqu'elles étaient ouvertes, laissaient entrer plus de froid que de soleil...

Solennellement, la forgeronne remit à chacun son lumignon.

— Voici, dit-elle, la lumière que nous avons trouvée.

Quand on se fut bien réjoui et qu'on eut assez félicité la futée, quelqu'un osa demander :

— Comment avez-vous fait et pourquoi le fuseau de laine et le couteau ?

La forgeronne et le forgeron se regardèrent. Puis la femme éclata de rire :

— Leur expliquons-nous, mon mari ?

— Expliquons-nous, ma femme.

— Le couteau, expliqua la forgeronne, c'était pour couper la laine en petits morceaux. Chaque morceau trempe dans la graisse de chaque petit pot.

— Mais la lune ? La lune que la truie avait avalée ?

— Ce que vous êtes bêtes, déclara la forgeronne. Quand nous avons ouvert la truie, nous n'avons rien trouvé.

— Alors j'ai giflé ma femme.

— Alors j'ai tapé sur mon mari.

— Et je le lui ai rendu. Et son fuseau de laine est tombé dans la bassine de lard et la bassine est tombée dans le feu, le feu a pris à la laine imprégnée de graisse bouillante. Cela brûlait lentement et donnait une lumière douce comme celle de la lune. Alors...

— Alors, nous avons fait fondre toute la graisse. Nous avons mis la graisse dans chacun de vos pots avec une mèche de laine et par une branche enflammée, nous les avons tous allumés. Dorénavant, grâce à ces lampes, car tel sera leur nom, nous n'appréhenderons plus la nuit. N'est-ce pas une bonne idée pour récupérer la lune que notre truie avait avalée ? Allez, vous pouvez me remercier.

La truie avait-elle, en vérité, avalé la lune ? Je n'ose l'affirmer. L'important c'était d'avoir trouvé, en inventant la lampe, la lumière. Plus jamais on ne la perdit. Et il n'y eut même plus besoin de jeter les porcs dans la mare.

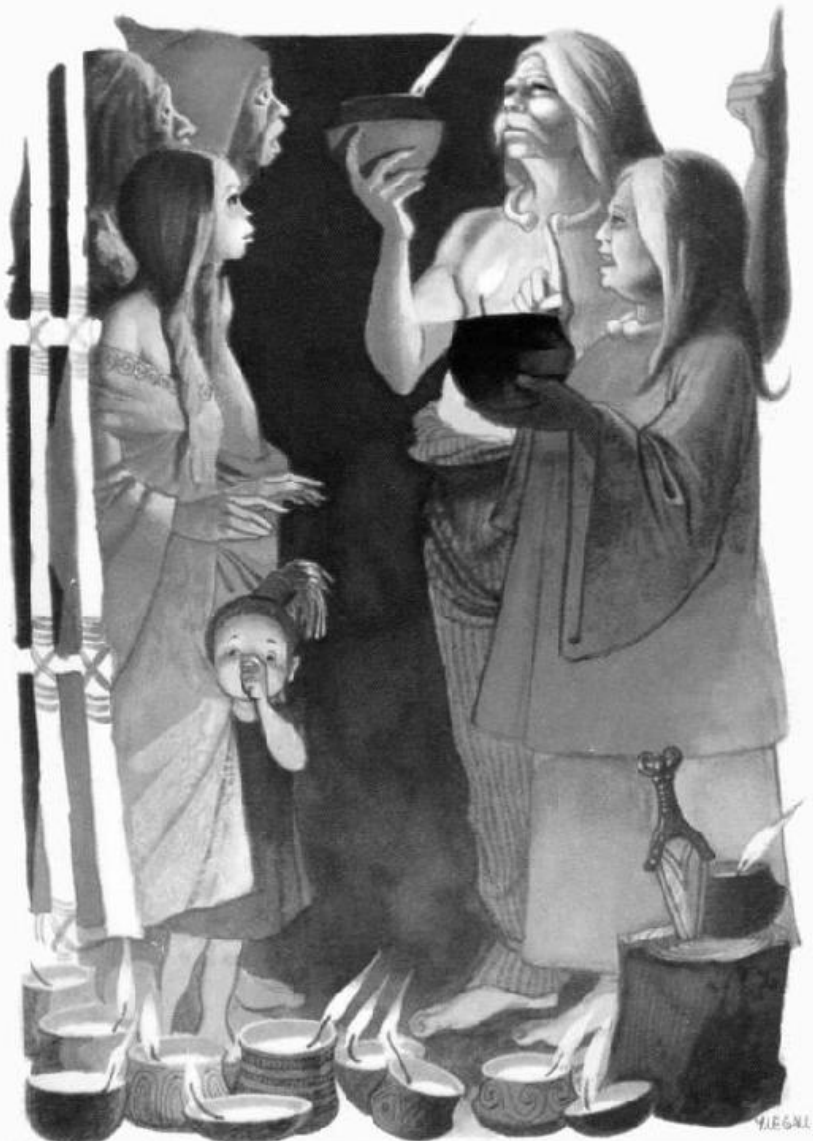
L'incroyable voyage de Pythéas le Massaliote, ou le secret bien gardé



OUT dormait dans Massalia, l'ancienne Marseille. Or voici que des coups sourds résonnaient, s'amplifiant dans le silence nocturne : quelqu'un tambourinait à la porte de la maison ! Et même, on appelait :

— Crinas ! Ô Crinas ! Que fais-tu enseveli dans les bras de Morphée ? Hé ! Crinas ! Réveille-toi, l'ami !

Le vieux médecin massaliote s'extirpa péniblement de ses rêves. À la lueur de la veilleuse à huile, il vit que la petite horloge à eau près de son chevet marquait la huitième heure de la nuit(6).



"Dorénavant, grâce à ces lampes nous n'appréhenderons plus la nuit."

— Grands dieux ! Mais il y a quelqu'un de malade ! Holà, Sambron !...Petit esclave paresseux ! Veux-tu courir ouvrir ou faut-il que j'y aille moi-même ?

Le jeune serviteur ligure, originaire des environs de ce qui sera plus tard Saint-Tropez, dormait sur sa natte avec la sérénité de son âge.

Le temple d'Apollon Delphinien qui s'élevait au fond du Lacydon se serait-il écroulé, il ne se retournerait même pas dans son réduit à côté de la chambre de son maître.

Mais une menace comme celle-ci : « Je vais te faire avaler la plus amère de mes médications », le dressa sur son séant et, les yeux mi-clos, il fila ouvrir la lourde porte de bois.

— Demande auparavant qui est-ce, ajouta le vieil homme. Quoique je ne pense pas que ce soient des *toïchorycoïs*(7), car ils font trop de bruit.

— C'est nous, criait-on. Ouvrez vite, par la déesse !

— Qui ça « nous » ?

— Nous : Tarpon, Damophanès et Poséidonax, fils de Polyxenos.

Il s'agissait d'excellents amis de son maître. Sambron ouvrit aussitôt. Mais que venaient-ils faire en ces lieux, à cette heure ?

— Qui donc a besoin de soins ? demanda le médecin en ajustant une tunique d'appartement. Que se passe-t-il de grave ? Qui est en danger ?

— Massalia !

— On veut prendre l'ambre et l'étain !

— Ils recherchent Pythéas !

Les trois visiteurs parlaient à la fois et le vieil homme, encore un peu étourdi par le sommeil, ne comprenait pas grand-chose à ces exclamations. Tout en se frottant la nuque, il conduisit ses amis vers le *prothyron* (vestibule) et, leur désignant des sièges :

— Un moment, s'il vous plaît, parlez l'un derrière l'autre, car je n'ai pas l'oreille très nette depuis quelque temps. Toi, Sambron, va nous allumer des lampes au lieu de rester là, la bouche ouverte et les yeux fermés.

— Ils recherchent Pythéas, reprit Tarpon.

— ...pour nous voler l'ambre et l'étain, continua Damophanès.

— C'est pourquoi nous avons considéré que Massalia est en danger, ajouta Poséidonax, fils de Polyxenos.

— Et nous sommes tout de suite venus te voir, ô sage Crinas, conclurent-ils en chœur. Car il faut faire quelque chose. Tu es bien de cet avis ?

— Moi je ne peux pas donner mon avis à cette heure de la nuit, gémit le médecin, si je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Vous me parliez de Pythéas ; ai-je bien saisi ? Mon fils est mort, hélas, depuis dix ans, vous le savez, me laissant à élever un enfant du nom

de Crinas, comme moi.

— Il ne s'agit pas de ton fils, vieil ami. Et louée soit sa mémoire, mais de Pythéas, le grand Pythéas, l'ancien.

— De Pythéas, l'astronome.

— De Pythéas, le voyageur.

— Ah... je comprends... de Pythéas !

— De Py-thé-as.

— ...mon aïeul ! Mais... (il sursauta), que peut-on lui vouloir au bout de cent cinquante ans ?

— De cent quatre-vingt-dix ans... Il y a cent quatre-vingt-dix ans qu'il fit le grand voyage. Et c'est ce dont il s'agit.

— Et on est venu à Massalia pour se renseigner.

Le médecin commençait à se fatiguer.

— Qui est-ce « on » ? Et quel renseignement veut-on ? Tout le monde sait parfaitement qu'il a fait des découvertes extraordinaires et qu'il était le plus grand savant de tous les temps.

— Eh bien voici, vieil ami, fit Terpon, si ton endormi d'esclave veut nous servir une cruche fraîche du vin de tes coteaux et si mes compagnons consentent à me laisser la parole, je vais t'expliquer. Et, comme nous, tu frémiras...

« Depuis hier, a débarqué sur les quais de Lacydon un personnage dont tu as peut-être entendu parler. Il s'agit d'un nommé Polybe, qui se dit historien, et fut homme d'État. Comme nous, un Grec(8). Il a été exilé à Rome, mais bien, entendu, les Romains ont déteint sur lui. Pfft ! Il fait escale ici car il rentre d'Afrique où il a accompagné justement Scipion, le général romain qui vient d'assiéger Carthage et qu'on appellera dorénavant Scipion l'Africain, comme son père. Tu me suis ?

Le vieil homme hocha la tête.

— J'ai entendu parler de cela et je savais qu'ils étaient en ville. Mais mon âge et mes malades...

— Bien sûr ! Ce Polybe et son consul ont été reçus par nos compatriotes avec les honneurs dus à leurs rangs. Mais ne voilà-t-il pas que tout à l'heure, au dîner auquel j'assistais avec nos deux amis, ne voilà-t-il pas que nos hôtes se mettent à poser de curieuses questions...

— Des questions de gens très curieux...

— ...et qui ont une idée de derrière la tête.

— Ne me dis pas, Crinas, que nous avons abusé du vin de Narbonne. La preuve c'est que j'ai encore soif. Petit, remplis ma coupe ! D'abord, ils ont demandé si Pythéas avait bel et bien existé.

Le médecin sursauta.

— Enfin, tout le monde le sait, protesta-t-il. Le monde entier a célébré sa mémoire. Il a même rendu visite à Alexandre le Grand.

Quand son fils Crinas et son petit-fils Pythéas sont allés à Delphes, on les a reçus avec les plus grands honneurs. Quelle plaisanterie !

— Tu vois, ils disaient cela pour nous tirer les vers du nez. On a répondu que oui, bien sûr, mais sans trop insister, pour les laisser venir.

Pendant qu’essoufflé, il étanchait sa soif, Damophanès reprit :

— Ils ont insisté, disant que maintenant que le temps était passé, on commençait à penser que cet explorateur aurait été, en vérité, un fameux blagueur.

Crinas bondit malgré son âge.

— Ne te fâche pas, ami ! Ils faisaient leur travail de fourbes. Nous, on jouait les imbéciles. On répondait « Oh ! peut-être ! » « ma foi », « vous savez, c’est si vieux !... »

— Mais cette insistance commençait à peser, souligna Poséidonax. Nos amis nous adressaient des clins d’œil et essayèrent de changer la conversation. Rien n’y faisait ! « Et le gnomon, en quoi consistait-il en réalité ? », poursuivait notre enquêteur. « Peuh, ai-je répondu, une sorte de cadran solaire, je crois. Mais moi, vous savez, je suis banquier et l’astronomie... »

— Et à moi, il demanda, poursuivit Tarpon, « et l’étain des Ostimiens d’Armorique(9) ? Pourquoi votre ville n’a-t-elle pas conclu un accord commercial exclusif avec ces gens ? » Je lui fis savoir que j’étais négociant en jarres, pas en étain, et que cela ne m’avait pas frappé.

— Rien ne les arrêta, reprit Damophanès. « Et l’ambre ? N’étaient-ce pas des richesses incroyables qu’il aurait pu rapporter des confins de la Terre ? Y est-il retourné, oui ou non, l’année suivante ? Que sont devenus ses cartes et ses instruments ? » Alors moi, je leur ai rétorqué que j’étais exportateur en saumure de poisson et que cela dépassait mes compétences.

— Bref, ils nous ont trouvés complètement idiots et cela nous a fait bien plaisir.

Le vieux médecin haussa les épaules.

— Oui, mais demain ils vont se renseigner, s’informer partout et on finira bien par leur donner mon adresse.

Poséidonax leva la main :

— Ils peuvent se renseigner. Mes amis et moi n’avons pas eu besoin de nous consulter. Quand ces visiteurs se sont inquiétés de savoir s’il existait encore des descendants du navigateur, quelqu’un a dit que ton fils Pythéas était mort, il y a dix ans. Ils ignorent que dans votre famille, on porte toujours le nom de Pythéas et de Crinas, alternativement, d’une génération à l’autre. Toi, tu vas aller te cacher, dès l’aurore, dans ta propriété, jusqu’à ce qu’ils partent. Et ils en seront pour leurs frais.

— C'est une excellente idée. Du reste, j'avais l'intention d'aller ramasser des plantes pour mes potions. Je n'ai plus de sauge, ni de fenouil et de thym... ni même, après tout, de cette fameuse lavande de nos îlots. Tiens, voilà une excellente occasion de faire plaisir à mes malades... mais si les langues se délient derrière mon dos ? De quoi aurai-je l'air, de fuir à mon âge ?

— Personne à Marseille ne parlera, affirma Tarpon. Nous n'avons pas envie que Rome trouve le chemin maritime de l'ambre et tous ces pays merveilleux. Parce que nous, nous savons tous qu'ils existent véritablement et qu'on peut y aller par mer, facilement. Non ! Jamais les Romains ne profiteront de ces découvertes.

— Tout au moins, il est encore trop tôt, soupira Damophanès, et Rome n'a pas fini de conquérir le monde.

— Demain, toute la Gaule leur appartiendra et les Massaliotes haïssent les conquêtes, ajouta sombrement Crinas.

— Et les Massaliotes haïssent les Romains.

— J'y pense, ajouta le médecin. Si je me cache et que Polybe et Scipion n'obtiennent aucun renseignement des notables, ils auront peut-être l'idée de s'adresser aux enfants. Dans n'importe quelle école, on pourra leur réciter le merveilleux périple de Pythéas.

— Ah ! Bonnes mères(10) ! s'exclama Damophanès. Tu imagines un consul romain se rendant chez le grammairien du coin ! D'ailleurs, nos deux amis présents et moi-même, qui sommes allés jusqu'à Thèbes et y avons gravé nos noms sur un mur, nous n'avons jamais imaginé d'aller poser des questions sur les pharaons à la marmaille qui mendiait à nos trousses.

— Et d'Euthymène, en ont-ils parlé ?

— Pas beaucoup. Ils savent, bien sûr, que c'était le collègue de ton aïeul et qu'ils partirent ensemble, jusqu'aux colonnes d'Héraclès(11), pour continuer, l'un, Pythéas, vers le nord, et lui, Euthymène, vers l'Afrique. Mais ils n'ont cité son nom que pour paraître renseignés.

— Eh bien, qu'ils continuent à le paraître, qu'ils refassent les calculs de mon illustre aïeul, qu'ils réinventent ses instruments, qu'ils dessinent les cartes, qu'ils reconstituent le véritable récit de son voyage à travers les copies et les divagations des géographes qui n'ont trouvé leur célébrité qu'en se servant de ses travaux.

— Entre nous, pouffa un des négociants massaliotes, notre Pythéas se retrouverait tout droit dans l'étang de Berre s'il relisait les translations de ses mémoires.

— Il faut dire qu'il s'était arrangé pour raconter tout cela à la manière de chez nous. Je ne dis pas qu'on exagère, ô bonnes mères ! mais on rend encore plus beau. Les étrangers, ils avalent tout, argent comptant, sans changer un *iota*. Après, ils sont déçus, mais c'est parce qu'ils n'ont rien compris.

Et tandis que les visiteurs, riant sous cape, quittaient leur ami afin qu'il prenne un peu de repos avant de partir pour la campagne, l'historien Polybe inscrivait mélancoliquement sur ses tablettes les récits de sa journée :

« Il s'avère de mon enquête, termina-t-il, que Pythéas a été le plus grand menteur de tous les temps... »

La nuit était beaucoup trop entamée pour que le vieux Crinas retrouve le sommeil, d'autant qu'il devait se mettre en route de bonne heure. Allongé sur sa couche, il songeait à son aïeul, le plus grand géographe de tous les temps, le plus grand savant de son époque... le génial navigateur Pythéas...

Siècle après siècle, depuis que les Grecs Phocéens s'étaient installés au bord de la calanque du Lacydon, Massalia, notre Marseille, était devenue à l'époque de Pythéas, 350 ans avant Jésus-Christ, la plus grande puissance maritime et commerciale de l'Occident.

De la Côte d'Azur à l'Andalousie, ce n'était qu'une chaîne continue de colonies, de pêcheries – conserveries, ports marchands et citadelles lui appartenant. Mais loin d'être, comme maintenant, un carrefour de races, une cité cosmopolite, la ville-république de Massalia n'acceptait qu'avec répugnance des colons d'origine non grecque, et encore ne devenait-on citoyen qu'au bout de quatre générations.

Aussi, la cité elle-même n'était pas très étendue et se tenait sur la rive nord de l'actuel Vieux-Port, ce quartier qui a été démoli par les Allemands pendant la dernière guerre. À la place de la Canebière, coulait une rivière bordée de canisses ou roseaux, et le port, cette calanque sinueuse du Lacydon, se terminait par des marécages derrière la butte qui portait la ville. Ce qui faisait que la ville était entourée d'eau de trois côtés.

Les anciens colons phocéens devenus massaliotes avaient gardé, très pures, les vieilles traditions de leur pays d'origine et ils en étaient fiers. S'ils passaient aux yeux des autres Grecs pour être des arriérés et des marchands un peu rustaude, c'est qu'ils s'efforçaient de conserver leurs habitudes démodées, d'abord par respect des traditions, mais aussi pour préserver l'originalité de leur civilisation.

Massalia était célèbre pour son culte des coutumes et des choses anciennes : ainsi, l'épée du bourreau servait-elle depuis la fondation de la ville par Protis... Pour s'en moquer, on disait que c'était par esprit d'économie.

Économiques étaient aussi les enterrements municipaux obligatoirement « à classe unique » et sans pleureuses, ce qui choquait profondément le monde antique.

Bien que les temples fussent somptueux, les remparts puissants, les maisons choquaient également les étrangers car elles étaient, en général, modestes et recouvertes de chaume.

Les gens, vêtus à l'ancienne mode de leurs fameuses tuniques longues, menaient une vie sévère, modeste, malgré leur opulence de grands bourgeois. Ainsi, la monnaie locale, méprisant le bronze comme l'or, n'était que merveilleuses pièces d'argent.

Massalia constituait donc une ville très originale dans un monde dominé par la Grèce, avant de l'être par Rome. Entourée de Barbares, elle n'avait ni le temps ni le goût de favoriser les artistes et les philosophes discoureurs. C'était une ville de gens pratiques, de gens d'affaires.

Les citoyens, rompus aux métiers des armes et à la discipline par nécessité, ressemblaient beaucoup aux Spartiates, avec en plus le génie des affaires. Mais l'on citait d'eux leur grand sens de la droiture, de l'amitié, du désintéressement et surtout leur bonne humeur.

Avisés et travailleurs, les Massaliotes possédaient en outre comme qualités la précision et le sens de l'observation qui sont de tous temps les sources du progrès dans les sciences de la nature et de l'univers. Aussi, dans chaque bonne famille, se comptaient de très capables géographes et d'excellents marins, tous très bien organisés.

Chez Pythéas, on était de surcroît médecin ou astronome et le grand navigateur avait eu à sa disposition un véritable laboratoire extrêmement perfectionné. Cet homme, extraordinairement en avance sur son temps, calcula la latitude presque correcte de Massalia dans le même parallèle que Byzance. Il se basa sur l'ombre portée par le soleil sur ce fameux instrument de mesure appelé *gnomon*. Il savait que la Terre était une sphère aplatie aux pôles. Il calcula également la valeur du degré.

Bien avant l'invention de la boussole, il repéra la direction exacte du nord en se référant à un point fixe du ciel par rapport à la constellation de la Petite Ourse. Il faut dire qu'à cette époque, l'Étoile Polaire n'était pas visible, la physionomie du ciel changeant lentement avec les siècles.

Cet exploit scientifique lui permit de ne jamais se perdre, même en pleine mer, lorsqu'il se lança dans son fameux voyage.

Ah ! Si Polybe et Scipion avaient pu se procurer ces instruments et ces renseignements dans toute leur exactitude, les Romains auraient, eux aussi, trouvé la route du Grand Nord. Voici pourquoi les Massaliotes voulaient garder le secret, encore un siècle plus tard.

Cette route du Nord, par l'Océan, Pythéas y pensa depuis son plus jeune âge. Il avait un ami, Euthymène, moins doué que lui, peut-être, mais qui partageait son enthousiasme.

— Partageons aussi nos ambitions, suggéra Pythéas. Gagnons ensemble le grand océan au-delà des colonnes d'Héraclès. De là, je me dirigerai vers le Septentrion, comme le fit Imilcon le Carthaginois qui faillit s'y perdre et revint épouvanté. Toi, tu tourneras à gauche vers

l'Afrique tel Hannon, l'autre Carthaginois. Et tu feras encore mieux que lui.

Hannon était descendu jusqu'à la Guinée et les Massaliotes, déjà hostiles aux Romains, détestaient encore plus les Carthaginois, qui le leur rendaient bien.

— À deux, nous ferons double ouvrage et quelle moisson de renseignements ! Des pays du Nord, viennent par voie de terre et au prix de quelles difficultés l'étain nécessaire à la fabrication du bronze et l'ambre qui vaut si cher ! Et puis, comme je suis curieux de connaître ces pays que l'on dit aux confins du monde ! Bien sûr, des vaisseaux vont jusqu'en Bretagne en suivant les côtes, mais au-delà et au milieu de l'océan, il y a certainement des contrées inexploitées et des mystères qui m'intriguent.

Avec sa fortune personnelle et avec l'aide de la cité, il fit construire les bateaux nécessaires et engagea des équipages triés sur le volet. Gens discrets, les Massaliotes ne firent jamais état de leur contribution, aussi Polybe écrira-t-il plus tard :

« Ce voyage, si vraiment il avait eu lieu, aurait dépassé de beaucoup les possibilités financières de ce raconteur d'histoires. »

— Je veux trois bateaux pour chacun de nous deux : mon ami Euthymène et moi-même, expliqua Pythéas aux chefs des chantiers navals. Il les faut solides, rapides et capables de contenir cent cinquante à deux cents hommes d'équipage, les vivres, les instruments et des cadeaux pour les gens que nous visiterons. J'y fixerai un gouvernail de mon invention, le plus sûr qui soit.

Et on construisit des bateaux : des *katastromas*. C'étaient des *trières* (navires à trois rangs de dix rames et à trois ponts fermés) longues de 50 mètres sur 10 mètres de large. Un épais bordage et un parapet de bronze les protégeaient de tout choc violent. Rapides, solides et maniables, c'était ce qu'on pourrait appeler maintenant des avisos.

— En ce moment, Carthage observe une attitude neutre, sinon bienveillante, envers Massalia : profitons-en. Et nous partirons le plus tôt possible, c'est-à-dire au début d'avril – entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'été. La mer sera aussi calme que le sont les Carthaginois. Mettons toutes les chances de notre côté.

En effet, le savant avait également étudié les marées, même faibles, comme celles de la Méditerranée et chargeait le moindre navire en partance pour l'Océan de lui en rapporter des observations.

— Les marées sont plus fortes à certaines époques de l'année et me paraissent tributaires des mouvements de la lune, avait-il conclu. Il en est de même pour les tempêtes et les vents.

Ce qui est exact, bien entendu, et étonnait tout autre que ses concitoyens.

Ayant donc calculé les dates de l'équinoxe, du solstice, les nouvelles

lunes, les sens et la vitesse des vents, la distance entre Massalia et le détroit de Gibraltar, la durée de chaque étape et les lubies possibles des Carthaginois, il donna le signal du départ aux premiers jours d'avril de l'an 332 avant Jésus-Christ.

Au même moment, Alexandre le Grand prenait l'Égypte et l'Asie, les Celtes, partis de Gaule, organisaient leurs premières cités dans les plaines du Danube.

Leurs voiles empourprées par le soleil levant, les six galères cinglèrent vers l'Ouest, encore d'indigo et où s'éteignaient une à une les dernières étoiles. À chaque coup de rames, c'était aussi comme une pluie de pierres précieuses qui retombait en offrande dans la mer bienveillante.

À la proue des trois navires, une statue d'Isis protectrice des marins, couronnée de fleurs, regardait vers le large.

Coupant à travers le golfe du Lion où ne flottait plus, depuis longtemps, la tunique d'Hercule, ils firent escale de concert à la nouvelle Rhodes (l'actuel Rosas) et à Ampurias-le-Comptoir, bonnes colonies phocéennes sur la Costa Brava. Puis, ils arrivèrent aux Colonnes d'Héraclès pour franchir ce détroit que les Carthaginois considéraient comme leur bien personnel.

Ne se fiant pas trop à la bienveillance des Puniques, ils guettèrent le moment propice pour franchir le passage, sans se faire remarquer.

À la faveur d'une nuit obscure et sans lune, ce qu'avait prévu Pythéas dans son plan de voyage, ils se glissèrent, serrant la côte africaine au plus près et se trouvèrent sans encombre dans l'océan Atlantique. Là, Euthymène vira à tribord et Pythéas à bâbord.

— Adieu, collègue, bonne chance ! et que le premier arrivé à Massalia attende l'autre.

La grande aventure commençait.

Pythéas effectua un arc de cercle prudent au large de Gadès (Cadix) et cingla vers le Portugal. Là, avec sa gentillesse habituelle, il n'eut pas de mal à recruter des pilotes ibères, qui l'aidèrent à traverser dans sa grande largeur le golfe de Gascogne si redouté. Le temps calme, comme l'avait prévu l'explorateur, les mena tranquillement en Armorique où il se fit beaucoup d'amis qui le renseignèrent sur le trafic de l'étain.

Les Armoricains, qu'on appelait les Ostimiens, parlaient le langage des Celtes. On était donc dans le prolongement du continent s'étendant derrière Massilia. Il releva le profil de la côte, nota les îles – Ouessant en particulier – et ses hommes bien reposés, il se lança à travers la mer de l'étain (la Manche) pour visiter en face l'avancée de la Grande-Bretagne, la Cornouaille.

La traversée lui parut si facile qu'il se promit bien de ne le dire à personne d'autre qu'à ses amis intimes.

« Des dangers imaginaires... ou possibles écartèrent les curieux », réfléchissait-il en rédigeant son journal de bord.

Frappé par l'amabilité des gens, il inspecta à loisir les mines merveilleuses d'étain exploitées depuis la nuit des temps et sans lesquelles le bronze ne pouvait être possible.

Il nota tout : le mode d'extraction, les opérations, le lavage, le transport.

— On l'apporte à marée basse et à pied dans l'île des Iscites⁽¹²⁾, lui expliqua-t-on.

— Pas possible ? Mais comment ? Et pourquoi ?

— Viens voir. Le métal est coulé sous forme de petits lingots. À marée haute, et dans des barques d'osier doublées de cuir, les Gaulois belges viennent chercher nos paniers.

— Ça ! Je voudrais les rencontrer !

Ceux-ci lui expliquèrent que du village gaulois Caracobinum (Harfleur), à l'embouchure de la Seine, jusqu'à Massalia, il fallait 30 jours, tant de charroi par cheval, que par bateau sur les fleuves. Évidemment, cela revenait cher. Un bateau, par l'Océan, en ramènerait pour meilleur profit.

Il visita ensuite la Grande-Bretagne et par le miracle de son savoir et de son habileté, il parvint à en dresser une carte très ressemblante. Et ce ne fut sûrement pas les braves gens incultes qu'il rencontrait qui purent lui donner les mesures de l'île, ni ses proportions (*« deux fois plus longue que large et la longueur de la côte est correspondant aux $\frac{3}{4}$ de celle de l'ouest »*, s'écria-t-il).

« *Les fleuves*, nota-t-il aussi, *c'est extraordinaire, coulent une fois dans un sens, une fois dans l'autre.* » Parbleu ! la marée remonte la Tamise, presque jusqu'à Londres... Enfin, jusqu'à l'emplacement qu'occupera Londres. Cependant, il fallait quitter ce pays dont l'immémoriale tranquillité l'enchantait. On se serait cru mille ans en arrière. Du reste, après le départ de Pythéas, tout retomba dans la quiétude préhistorique que César devait troubler à son tour.

En Écosse, il recruta des pilotes calédoniens qui le menèrent en six jours à Thulé-la-Merveilleuse, c'est-à-dire l'Islande. Le climat si doux de cette terre extraordinaire, caressée par le Gulf Stream, l'étonna au-delà du possible. Poussé par son enthousiasme, il en rajouta bien un peu, mais si peu, dans ses mémoires, parla d'abeilles, de récoltes mirifiques... Et les geysers d'eau chaude ! Et les volcans ! Et les sources pétifiantes !

« *On apporte son obole,* » écrivit-il, « *et on dépose un bâton sur le bord du gouffre. Dans la nuit, les dieux diligents forgent une épée, contre ce salaire mérité.* » Puis, encore plus au Nord, il y avait des splendeurs insoupçonnables : le lit du soleil ! Ah ! c'était trop tentant.

— Et zou ! on rembarque !

Un petit crochet par le Jutland, au nord du Danemark et de l'Allemagne, patrie d'origine des Celtes, et surtout source fabuleuse de l'ambre qui parvenait également à dos d'hommes ou en chariot jusqu'aux pays civilisés.

Pythéas eut des colloques très intéressants avec les géants blonds d'Héligoland que plus tard on connaîtra sous le nom de Vikings. Il examina leurs barques extraordinaires avec leur proue en forme d'animaux. On était au début de juin, les jours très longs incitaient aux longues palabres.

— Mais savez-vous que, tout au Nord, il n'y a plus de nuit à cette époque de l'année ? Au jour du solstice, le soleil ne se couche pas. Par contre, au solstice d'hiver, la nuit n'en finit plus.

— Allons-y, je veux le voir pour le croire.

Et les trières de voler sur les vagues et les rameurs, gagnés par l'enthousiasme, de labourer les flots par équipes alternées. Droit vers le Nord, grâce à ses instruments, il navigue sans aucune incertitude. On n'a même plus besoin de ralentir : il n'y a plus de nuit.

Les navires rivalisent de vitesse dans la splendeur de l'été arctique.

— Ah ! Voilà des baleines, incroyables poissons en forme de montagne !

— Et ici, des icebergs, montagnes flottantes formées de glace !

Mais voici que le règne du froid commence. La mer devient si froide qu'elle porte mal les bateaux. Elle gèle à la surface. Les rameurs peinent. L'eau est glauque, épaisse, pleine de monstres. Un brouillard étrange monte des flots comme une respiration géante. Des tourbillons naissent.

— Qu'est-ce qui se passe ? Nous n'avancons plus.

— Marekromon, semblent expliquer les pilotes dans leur jargon.

Et Pythéas transcrivait de son mieux ce mot étrange qui devint « mare cromon », mi-latin, mi-grec et parut signifier quelque chose comme le *poumon marin*. C'est ainsi que les hommes, pendant des siècles nommeront l'océan Arctique. Et c'était bel et bien le nom que lui donnèrent les Vikings, puis les Scandinaves : *Leberzee* ce qui signifie exactement cela. Qui donc a dit que Pythéas était un menteur ? Quoi qu'il en soit, ce poumon n'inspirait guère confiance et les jours recommençant à décroître, notre explorateur décida de s'en retourner...

Il fit une longue et agréable escale à Rotomagus, la future Rouen et, à la belle saison, reprit la mer pour regagner, triomphant, Massalia qui l'attendait avec les honneurs que l'on devine.

Euthymène était déjà revenu, mais avait-il vu des choses moins extraordinaires, sut-il moins bien les raconter ? Son triomphe fut plus modeste.

Il ne s'en vexe point, tout au contraire.

Pythéas paracheva la rédaction de son récit de voyage. Les Massaliotes, gens prudents, laissèrent passer les années, attendant l'occasion propice pour se lancer à nouveau dans d'autres extraordinaires conquêtes. Cette occasion ne se présenta jamais...

Ces pages, d'une valeur immense tombèrent alors dans l'oubli, tandis que d'autres, bien plus médiocres, devaient franchir les siècles. Fort heureusement, par les soins d'un cousin établi en Grèce, le texte trouva le chemin d'Athènes et d'Alexandrie. Aristote, au soir de sa vie, l'eut en mains. Puis, des gens fort érudits, en le citant, le trahirent. Le trahirent tant et si bien qu'on crut à une fable. Enfin, les Romains en mal de conquête, un beau matin, s'en souvinrent. On ne sait jamais...

Voilà pourquoi Polybe et Scipion firent escale à Marseille et s'en revinrent bredouilles car les Massaliotes ne jugeaient personne digne de connaître ce secret.

Il fallut attendre 1900 et des gens comme mon grand-père, pour que le découvreur eût sa plaque au Vieux-Port, là où sa galère, peut-être, s'amarra.



Le jugement de l'Allobroge



E leur expédition en Europe Orientale, les Gaulois qui retournèrent chez eux rapportèrent un assez joli butin, malgré des vicissitudes bien normales dans ce genre de campagnes.

Bijoux, riches vêtements, vaisselles, métaux précieux, statues, remplissaient à ras bord les chariots aux roues pleines, traçant des ornières profondes sur les pistes mal remblayées.

Prises somptueuses mais aussi processions de captifs ainsi qu'il était d'usage. Tout, selon la loi, tout fut tiré au sort entre chefs et soldats et personne ne se plaignit. Personne des Gaulois, car l'opinion des captifs ne comptait pas, bien entendu.

Très heureux de son partage fut donc Cassanorix, un guerrier allobroge de belle prestance et dont l'attitude au combat avait fait l'admiration de tous ses camarades, pourtant blasés.

Farouche dans les batailles, cruel parce qu'il le fallait, Cassanorix, retourné à la vie civile et ayant pris de l'âge, se montrait tel qu'il était en réalité : généreux, sensible et juste.

Ces qualités étaient les traits de caractère du peuple allobroge, lequel tenait une partie des Alpes et de la haute vallée du Rhône. Si les combats menaient à certaines exactions, c'était la guerre comme à la guerre ! La paix se devait d'être dans l'équité et le respect humain... tout autant que les mœurs du temps le permettaient.

Ainsi, deux siècles plus tard, on verrait un des chefs allobroges participer à une délégation de druides belges, se rendant à Rome pour contester Fonteius, gouverneur de la province romaine de la Gaule. Ce *préteur*⁽¹³⁾ débauché qui n'était qu'un... emprunteur et ne rendait jamais, avait soumis le territoire à un pillage en règle. Il trafiquait de son influence à tout venant et même frappa le vin de droits arbitraires

au seul profit de sa cassette personnelle.

Les druides belges et leur ami allobroge firent traduire Fonteïus en justice. Le coquin se choisit un avocat... le célèbre Cicéron.

Cicéron venait de remporter un succès considérable en obtenant la condamnation d'un autre fonctionnaire de la même eau : le nommé Verrès qui avait rançonné la Sicile... Il déploya le même talent pour faire acquitter Fonteïus.

— Les Siciliens étant à demi italiens, Verrès se montra donc un ennemi de Rome, tandis que les Gaulois ne sont que des barbares pousseux qui nous causent force soucis. Fonteïus a amassé d'immenses richesses, soit ! Mais il dépense beaucoup et cela profite au commerce romain. Que la patrie lui soit reconnaissante.

O Patres conscripti !

Et l'Allobroge, honteux et confus, retourna chez lui, jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

Hélas, deux mille ans plus tard, les jeunes descendants des Gaulois, Allobroges, Belges et autres pâleront encore sur des versions de ce plaidoyer douteux, *le Pro Fonteïo* – qui fait partie des programmes de la 4^e classique. Il n'y a pas de justice, décidément. Mais revenons-en à Cassanorix...

Notre héros reçut donc en partage les richesses dont il était redevable à son épée. On lui attribua également une esclave.

Cette captive grecque, originaire de la ville de Millet avait été l'épouse d'Ischomaque, un des notables de la ville, disparu au cours des combats. Dès que Cassanorix vit Eunoa, il fut séduit par sa beauté et son allure altièrè.

Finalement, il décida de l'épouser et entreprit de faire construire en son honneur la plus belle hutte que l'on ait jamais vue dans les vallées des Alpes.

La jeune femme fit d'abord la grimace en considérant la rusticité des lieux et la demeure de planches au sol de terre battue, aux tapis de peaux d'ours.

Elle soupirait bien fort en songeant au luxe grec, à la vie joyeuse des villes, au confort qu'elle avait perdu et à toutes ses bonnes amies qu'elle ne reverrait jamais.

Mais Cassanorix, pour lui témoigner son attachement et toute la considération qu'il avait pour elle, se montrait un fiancé si prévenant et si plein d'attentions qu'elle ne tarda pas à lui trouver toutes les qualités possibles, rayant l'époux grec disparu de sa mémoire.

Cependant, Ischomaque n'était pas mort, et lui n'oubliait pas Eunoa. Dès qu'il fut à peu près remis de ses blessures, il vendit tous ses biens rescapés du pillage. Ayant réuni une fort belle somme, il se mit en route pour rechercher ce qu'était devenue son épouse, et surtout pour la racheter.

Se renseignant par-ci par-là, il arriva en Gaule et finit par retrouver le chef de l'unité celte où avait combattu Cassanorix.

C'est ainsi qu'un beau jour, justement la veille de celui fixé pour les noces, il arriva dans la vallée où s'élevait la hutte nouvellement construite.

Cassanorix était parti à la chasse avec des amis en vue du festin du lendemain. Eunoa chantait gaiement en essayant la robe qu'elle revêtirait pour la cérémonie.

Quelle ne fut pas sa surprise en voyant pénétrer dans la cabane le malheureux Grec tout couvert de poussière et qui se jeta à ses pieds en pleurant de joie.

— Je viens payer la rançon que ton maître fixera et je te ramène à Millet où t'attendent notre famille et notre fils.

Ce fils, l'inconstante Grecque l'avait, lui aussi, rayé de sa mémoire. Mais, mère indigne et frivole, elle se garda bien de le dire et versa des larmes que l'époux attendri voulut bien trouver amères.

Quand il fut rentré chez lui, Cassanorix fut bien étonné de trouver sa fiancée et un inconnu, en train de pleurer de concert. On s'expliqua, et le Gaulois, touché par tant de douleur, demanda au Grec d'être son hôte.

Il ordonna de servir au voyageur de quoi se restaurer. Celui-ci goûta avec un plaisir évident aux mets frugaux mais appétissants : une sorte de caillé, le *mesgus*, ancêtre de la tomme de Savoie fraîche, avec du pain d'épeautre (blé rustique) ou *arinca* qu'il trempa dans une sauce piquante, l'*embreton*. Et pour terminer, les savoureuses noix du pays.

Ce n'est que lorsqu'il eut fini, ainsi que la politesse l'exigeait, qu'on parla affaire, c'est-à-dire de la rançon. Bien que cela lui fit une peine immense de se séparer d'Eunoa, Cassanorix consentit à accepter mille pièces d'or.

— Hé ! C'est bien tout ce que j'ai, déclara Ischomaque en tendant une lourde bourse.

Alors, Cassanorix fit quatre parts égales de la somme. Il en poussa trois tas devant le Grec et attira le dernier tas vers lui.

— Écoute-moi, étranger, lui dit-il. Je considère que dans cet arrangement, nous sommes quatre plaignants. Moi d'abord, qui ai combattu si victorieusement ta ville que j'ai reçu Eunoa avec ma part de butin. Il y a ensuite Eunoa, qui fut ta femme et aurait pu devenir la mienne, demain matin. Puis, toi, homme fidèle et courageux que les dieux ont conduit jusqu'ici. Et enfin, ton fils, qui a pleuré sa mère et n'est qu'une victime innocente.

Le Milésien ému ne savait que dire. Quant à Eunoa, elle restait silencieuse et évitait de regarder les deux hommes.

— Donc, reprit Cassanorix, je garde une de ces quatre parts. Les trois autres seront à partager entre toi, ta femme et ton fils, parce que

cela est justice.

Ischomaque, éperdu de reconnaissance, se jeta aux genoux du Gaulois qui le releva avec beaucoup de noblesse.

— Je te laisse avec ta femme, lui dit-il. Tu lui donneras des nouvelles de chez toi. Et moi, ajouta-t-il en contrôlant son émotion, je vais faire annuler les préparatifs pour la fête prévue...

Et il se retira avec dignité. Le Grec, dès qu'il se vit seul avec Eunoa, ne put contenir sa joie.

— Dire que j'avais gardé en mon esprit une image des Gaulois comme de brutes barbares et stupides. De ma vie, je n'ai vu un homme aussi sage, aussi désintéressé que lui. Quelle magnanimité !

« Regarde : j'avais prévu d'emporter deux mille pièces d'or, m'attendant à un marchandage, bien heureux de ne pas perdre la vie. Et voilà que la moitié a suffi. Et sur cette moitié, j'en récupère les trois quarts. Sans compter que tu m'as l'air d'avoir été bien soignée ? Tu as grossi, il me semble.

Eunoa pinçait les lèvres. Le brave Ischomaque se méprit.

— Oh ! je ne te dis pas cela pour te vexer. Vous autres femmes, on ne sait jamais comment vous prendrez un compliment. Tu es encore plus belle, sais-tu ?

Eunoa restait de marbre.

» Ne sois pas triste, ô mon épouse. Oh ! bien sûr, tu penses à ton fils et à la bonne petite vie que tu menais en Grèce. Tout va redevenir comme avant.

Mais qu'avait-il dit ? Tout va redevenir comme avant ? Justement, Eunoa pensait à sa vie sédentaire et confinée de femme, de femme grecque...

« Une honnête femme doit rester chez elle », prescrivait la coutume rigoureuse de son pays. « La rue n'est pas faite pour elle. »

La joyeuse animation des cités méridionales, elle ne l'avait pour ainsi dire jamais vue qu'à travers les rideaux de sa fenêtre. Elle n'avait pas le droit d'aller au marché, ni même de s'intéresser à ce qui se passait au dehors de sa maison. Bien sûr, elle gérait l'argent du ménage, mais Ischomaque tenait si serrés les cordons de sa bourse ! Il venait encore de prouver comment il savait calculer...

Et son fils ! Ah ! quelle tristesse ! Dès sa naissance, il avait été confié à une nourrice spartiate, comme c'était la mode. Puis, à sept ans, il était passé sous la surveillance d'un pédagogue pour devenir de plus en plus étranger à celle qui l'avait mis au monde.

Ici, au contraire, les femmes celtes, très considérées, menaient une existence heureuse et une grande tendresse réciproque animait parents et enfants, ces enfants si nombreux dans chaque famille...

Bien sûr, on habitait des cabanes rustiques, mais celle-ci avait été construite avec tant d'amour, rien que pour lui plaire. Tandis qu'à

Milet, elle avait été conduite dans une maison étrangère, sur la volonté de son père indifférent, pour vivre désormais à l'ombre d'un homme plus préoccupé des choses de la cité que du bonheur de sa femme. Il l'aimait à sa façon sans doute, puisqu'il avait bravé tant de dangers pour elle.

Mais cette façon, vraiment, ne convenait pas à la jeune femme.

Ah ! Comme elle regretterait ces vallées riantes, encadrées de montagnes aussi fières que les gens du pays. Combien elle regretterait ce climat vivifiant lorsqu'elle serait à nouveau confinée et triste à mourir.

Et lui, il ne s'occuperait bientôt plus d'elle. Lors de la prise de Milet, il avait été blessé en défendant ses biens et se montra plus soucieux de sa cassette que de son épouse, la laissant capturer. De plus, il n'était pas très beau, tandis que l'Allobroge avec ses longues tresses blondes et sa haute stature...

Aussi, lorsque le Milésien, complètement épuisé par les émotions, eut demandé l'autorisation de se reposer avant de se remettre en route, Eunoa vint trouver Cassanorix qui méditait au-dehors, devant le merveilleux panorama.

— Tu es triste, dit-elle, moi aussi. Mon mari est un tyran qui ne songe qu'à récupérer son propre bien. Je vivais là-bas déjà séparée de mes parents et de mon fils et je vais redevenir la femme la plus malheureuse du monde. De plus, si tu reprends ta parole, nous en trouverons, toi et moi un très grand bénéfice.

Comme Cassanorix la regardait, étonné, elle se hâta d'ajouter :

» Ce ne serait que justice. Tu as tant fait pour moi et je t'admire autant que je te suis reconnaissante.

Mais le Gaulois semblait n'avoir retenu qu'un seul mot.

— Un bénéfice ?

— Je dis vrai. Cet homme calculateur m'a avoué qu'il avait emporté deux mille pièces d'or au cas où tu aurais exigé une aussi forte rançon. À Massalia ou dans n'importe quel établissement grec du bord de la mer, on peut lui prêter de quoi poursuivre son voyage. Il n'avait aucun souci à se faire, crois-moi. Comme il a, lui aussi, beaucoup d'admiration et de reconnaissance pour toi, ce ne sera pas difficile de l'entraîner dans la montagne et de le jeter dans le ravin. Ainsi, nous pourrions récupérer tout l'or. Non seulement je ne serai plus captive affranchie, mais je t'apporterai une belle dot : les mille pièces d'or qu'il a dissimulées et qu'il m'a montrées.

L'Allobroge n'en croyait pas ses oreilles. Révolté par un projet aussi horrible, il ne laissa néanmoins rien paraître de son indignation. Bien au contraire, il feignit de souscrire à ce plan criminel. Mais à part lui, il songeait : « Par Taranis, comment ai-je pu imaginer lier ma vie à cette femme qui m'inspire dorénavant une telle horreur : qui sait ce

qu'elle aurait pu inventer contre moi, le jour où cela l'aurait arrangée ? »

— Eh bien ! finit-il par dire en se contrôlant. Lorsque ton mari me fera ses adieux, je manifesterai le désir de vous accompagner jusqu'au col pour vous mettre dans le bon chemin et là j'agirai.

« J'agirai », avait-il dit, sans préciser et Eunoa, toute contente, alla réveiller son mari.

Arrivés en haut du col d'où descendait l'autre versant de la montagne vers la Gaule Cisalpine et la source du Pô, l'Allobroge qui portait un chevreau sur son dos, fit la proposition qu'il avait préparée :

— Ami étranger, déclara-t-il, maintenant que nous allons nous séparer, je voudrais offrir un sacrifice à mes dieux, afin qu'ils aient connaissance de la loyauté de chacun de nous et qu'ils protègent les justes.

« Comme il parle bien », admirait Eunoa dans son for intérieur. « Je n'aurais pas dit mieux. »

Il rassembla quelques grosses pierres en un autel sommaire et alluma un grand feu... Puis il pria Eunoa de maintenir la bête par les cornes, pendant qu'il sortait un coutelas.

Levant sa lame, il la montra au ciel et d'une brusque torsion du poignet, il la plongeait dans la nuque de la Milésienne.

Ischomaque se jeta sur lui. Mais la force de l'Allobroge était peu commune. Il lança son couteau à terre et maintenant son assaillant avec une ferme douceur :

— Écoute-moi, étranger, dit-il tristement. Écoute-moi et remercie-moi. Je t'ai sauvé la vie. Eunoa était une femme criminelle et fourbe, indigne de toi comme de moi, elle m'avait demandé ta mort pour prendre ton or, celui que tu avais dissimulé. Elle haïssait l'idée de rentrer dans ton foyer. Je te rends même la part qui m'était revenue. C'est le prix que je paye pour avoir retrouvé mon honneur et ma sauvegarde, car un jour ou l'autre, elle m'aurait porté malheur à moi aussi, si j'avais obéi à ses desseins. Rentre chez toi, ami et ne la pleure pas. Elle n'en valait pas la peine. Et lorsque tu choisiras une autre épouse, choisis-la bien. Mais donne-lui aussi une grande part de ta vie, elle te le rendra au centuple. C'est ce qu'on dit chez nous.

Ayant enseveli la traîtresse, ils se séparèrent, le cœur cependant bien lourd et, de chaque côté du versant, les pierres roulèrent sous leurs pas accablés...



À trop bien faire...



ES Ausques, qui habitaient la région d'Auch dans le Gers, étaient déjà des gens extrêmement malins, comme le seront tous les Gascons. Il était une fois un Ausque qui traversait une forêt pour y couper du bois :

Sur son chemin, il rencontre à la hauteur de son nez, qu'il a fort long, un loup pendu par le pied à la branche d'un chêne. Comme ça... vous voyez ?



"Ecoute-moi, étranger", dit-il tristement.

— Ausque, Ausque, pleure le loup, je t'en prie, tire moi d'ici. Tu vois, j'étais monté sur cet arbre pour visiter un nid de pies, car j'ai juré l'autre année de ne plus manger tes moutons. Ah ! Mal m'en a pris d'être un bon bougre. En descendant, je me suis pris la patte dans cette branche fendue. Si tu n'as pas pitié de moi, je suis perdu. Pauvre de moi qui m'étais privé pour toi ! À trop bien faire, comme on s'attire des ennuis... Aïe... Aïe !

— Ce serait avec plaisir, répond l'Ausque. Mais je ne te crois guère. Sitôt descendu, tu vas te moquer de moi et me croquer avant que j'aie revu ma femme et mes enfants.

— Je te jure que j'ai déjà juré de ne plus manger de chair. Vraiment. Dépends-moi, j'ai si mal à la tête.

Et l'Ausque dépend le loup.

À peine celui-ci est-il à terre, qu'il regarde son sauveur de travers.

— Ausque, je meurs de faim et d'avoir eu la tête en bas, j'ai oublié tous mes serments.

— Loup, dit l'Ausque, tu es un sacré menteur et moi un bel idiot.

— J'aime tant les idiots que la salive me monte à la bouche. Va, sois gentil, laisse-moi te manger.

— Je suis idiot, reconnaît l'Ausque, mais je ne suis pas gentil. Ah ! oui vraiment, on a bien raison de dire qu'à trop bien faire, on s'attire des ennuis. Mais voici mon chien qui me suivait. Je vais lui demander son avis.

— Je veux bien, dit le loup, mais fais vite car j'ai mal à l'estomac.

— Chien, dit l'Ausque, voici le loup. Il était pendu par le pied au bout d'un chêne, comme ça, tu vois. Si je ne l'avais dépendu, il serait mort à l'heure qu'il est. Et pour me remercier, il veut me manger. Tu trouves cela juste, toi ?

— Ausque, répond le chien, je n'ai pas la tête aux jugements. Je t'ai servi tant que j'ai pu et je t'ai entendu dire à ton épouse que tu n'allais plus me nourrir puisque maintenant je ne te servais plus à rien, le loup, que j'ai fait fuir, épargnant désormais tes moutons. Ah ! on a bien raison de dire qu'à trop bien faire, on s'attire des ennuis.

— Loup, dit l'Ausque, tu vois où j'en suis. Mais voici mon cheval qui s'en vient par ici, je vais lui demander son avis.

— Je veux bien, mais fais vite car j'ai mal au cœur.

— Cheval, dit l'Ausque, voici le loup. Il était pendu par le pied au bout d'un chêne, comme ça, tu vois ? Si je ne l'avais dépendu, il serait mort à l'heure qu'il est. Et pour me remercier, il veut me manger. Tu trouves cela juste, toi ?

— Ausque, répond le cheval, je n'ai pas la tête aux jugements. Je t'ai servi tant que j'ai pu et maintenant que je suis fatigué et que ton troupeau n'est plus mangé par le loup, tu as dit ce matin que tu étais assez riche pour acheter un autre cheval et me remplacer. Oh ! on a

bien raison de dire qu'à trop bien faire, on s'attire des ennuis.

— Loup, dit l'Ausque, je suis mal parti. Mais voici le renard qui vient par ici. Je vais lui demander son avis.

— Je veux bien, mais fais vite car j'ai mal aux dents.

— Renard, dit l'Ausque, voici le loup. Il était pendu par le pied au bout d'un chêne, comme ça, tu vois ? Si je ne l'avais pas dépendu, il serait mort à l'heure qu'il est. Et pour me remercier, il veut me manger. Toi à qui je ne dois rien, tu trouves ça juste ?

— Ausque, répond le renard, j'arrive et je n'ai pas la tête aux jugements. D'abord, de quel chêne s'agit-il ? C'est très important.

— Celui-ci, montre l'Ausque. Le plus grand.

— Ah ! Ah ! dit le renard. Mais vraiment, étais-tu pendu, loup ? Je dois le voir pour le croire. Et encore, je ne sais pas...

— Je ne suis pas un menteur, s'indigne le loup.

Et il monte sur le chêne et se replace comme il l'avait été auparavant.

— Voilà comment j'étais pendu. Tu me crois maintenant ?

— Pour que je te croie, loup, reste comme ça.

Et tous s'en vont. Avant de rentrer chez lui, l'Ausque remercie le renard :

— Que puis-je faire pour te prouver ma reconnaissance ?

— Oh ! pas grand-chose... Tiens, apporte-moi demain un sac plein de poules grasses, rôties à point.

Le lendemain, l'Ausque arrive avec un sac très lourd :

— Voici ton prix, renard. Sens comme elles sont parfumées !

Il ouvre son sac. Le renard approche son nez qu'il a, lui aussi, fort long.

— Je ne sens rien, dit-il. Vraiment.

— Vraiment ? Approche donc ta tête jusqu'au fond.

Le renard enfonce la tête dans le sac et clac ! un piège se referme qui l'étrangle. Eh ! On a raison de dire qu'à trop bien faire, on s'attire des ennuis.

C'est une fable que l'on raconte par là-bas, depuis trois mille ans. Vous ne me croyez pas ?

Et voilà ! À trop bien faire, on s'attire des ennuis.



Les larmes de Grisellicis



Il était une fois, dans une profonde vallée des Alpes, un beau et jeune chef gaulois du peuple voconce. Il semblait avoir reçu en naissant toutes les qualités de l'esprit et du corps.

Vaillant à la chasse, invincible à la guerre, il montait si bien à cheval qu'on l'eût pris pour le dieu-centaure Rudiobos lui-même.

Il jouait de la cithare à sept cordes aussi parfaitement que le divin Bélénos, l'Apollon gaulois. Dévoué, généreux, il ne se passait pas un jour qu'il n'ait accompli une bonne action pour le bien de son peuple qui l'adorait.

Il semblait donc avoir reçu en naissant toutes les qualités de l'esprit et du corps. Il semblait seulement, car en vérité il était affligé d'une infirmité de l'âme que l'on n'aurait jamais soupçonnée chez un garçon de sa trempe et de sa qualité.

On disait à ce sujet – et je le crois – qu'il avait été la victime d'un sort jeté par un magicien jaloux. Car, comment expliquer cette obstination à ne pas vouloir se marier et à se méfier des grâces des plus séduisantes jeunes filles qu'on lui présentait ?

Peut-être avait-il entendu parler de la perfide Milésienne dont je vous ai raconté l'histoire ? Peut-être...

— Elles sont toutes infidèles, coquettes, vaniteuses et hypocrites. Et puis je n'ai pas le temps maintenant de me marier. On a besoin de moi.

— Qui donc ? Ô grand chef, votre peuple est heureux, les voisins nous respectent. Les moissons sont engrangées et vos coffres remplis d'or.

— Non, non, je sais un pauvre orphelin, une veuve sans défense à qui on veut prendre son bien. Et puis, tantôt, je dois aller forcer l'ours

et le sanglier qui menacent nos paysans.

— Pourquoi ainsi vous exposer ? Envoyez vos chasseurs ! L'épieu leur démanche.

— M'exposer ? Je ne connais pas pires dangers que manigances des filles à marier.

Et les jours passaient... Verna, car tel était son nom, désolait ainsi son entourage. D'autant qu'enfin, le temps passait et que le peuple souhaitait que celui qui les gouvernait avec autant de sollicitude leur présente un jour un héritier digne en tous points de son père.

C'est ce que vint lui dire une délégation de nobles.

— Et s'il ressemblait à sa mère ? répondit-il. S'il était vain, menteur, bavard et paresseux. Si, par sa couardise, il vous livrait à l'esclavage ? Et par son inconséquence, vous menait à la ruine ? Ô mon peuple, me maudiriez-vous assez ?

Le plus âgé des dignitaires ne put dissimuler son indignation :

— Mais enfin, notre prince, elles ne sont pas toutes aussi malfaisantes. Quant à moi, je loue tous les jours les dieux de m'avoir donné Magia pour épouse. À ses côtés, je me réjouis d'une vieillesse heureuse. Suis mon exemple.

Verna soupira :

— Je me sens découragé à l'avance, s'il me faut attendre toute une vie qu'une pécore gagne en sagesse, ce qu'elle aura perdu en beauté. Non, non, je ne me marierai pas.

Maternionos, le plus savant et le plus estimé des druides s'avança. L'oracle d'Andrata, la grande déesse des Voconces, parlait par sa bouche, et voici ce qu'il annonça :

— Tu te marieras avant la lunaison prochaine, mon fils. Sache qu'il m'est venu un rêve où je voyais un astre étincelant se lever sur ta maison, si brillant que le croissant de Sirona la lune en pâlisait d'envie.

Un tel présage, on le sait, ne pouvait être discuté, même par les chefs. Verna se mordit les lèvres et resta silencieux un moment.

— Soit ! fit-il avec résignation. Mais qui choisir ? La meilleure de toutes sera quand même la pire !

— Sidona est diligente et habile.

— Oui, mais elle crie et gronde à tous moments.

— Selagie n'est qu'un sourire.

— Hélas, elle ne dit que des bêtises.

— Brismuca est une brodeuse habile.

— Oh ! elle ne songe qu'à la parure.

— Visumara est la plus fidèle.

— Aïe, elle est laide comme un pou.

— Sammonicie est la plus sage.

— Et veut toujours donner sa loi. Si chacune a sa qualité, combien

cela fait-il de défauts ? Mais je respecterai l'oracle, puisqu'il faut qu'il s'accomplisse. Cherchez donc une jeune beauté à la fois sans orgueil et sans vanité, d'une vertu éprouvée, d'une patience illimitée. Je la prendrai quand vous l'aurez trouvée. Pour l'instant, je pars à la chasse. Le cerf, lui, n'attend pas et la forêt ne m'a jamais déçu.

Et sautant sur son cheval, le voilà qui dévale à perdre haleine les bois et les vallons. Derrière lui, la troupe de chasseurs s'égaille et force le galop. Il s'agit de contourner une butte où, depuis le matin, un esclave attend, tapi dans un buisson auprès d'un cerf domestique qui servira d'appât. Ah ! Voilà que les chiens courants ont pris la piste ! Sus !

Ponctuée d'appels, d'aboiements et de cris, la poursuite effrénée s'avance au plus profond des bois. Les *vertragis*, fameux chiens celtiques, sont lâchés. Fins et longs, ils se glissent sous les branches les plus basses, tandis que les chasseurs, sans ralentir leur course, s'assurent de leurs arcs.

Verna, grisé par la course, ne se rendait pas compte qu'il s'était séparé de ses compagnons. Le hallier devint tellement épais que bientôt il ne retrouva plus son chemin. Il était seul. On n'entendait plus ni les abois, ni les cris. La tête lui tournait un peu et il semblait que son cheval écumant, n'en pouvait plus, lui aussi.

Profitant d'une clairière au flanc d'une colline et qu'un ruisseau rendait bien accueillante, il mit pied à terre. Laissant sa monture se calmer quelque peu, il s'assit à l'ombre d'un arbre touffu et s'étira de tous ses membres endoloris par la folle chevauchée. Puis, comme le lieu semblait propice aux douces rêveries, que l'herbe était épaisse et les chants d'oiseaux mélodieux, tout doucement, il glissa dans un profond sommeil.

Las ! quand il s'éveilla, sa tête était encore plus lourde et son dos plus douloureux. La fraîcheur du sous-bois le fit frissonner. Et pourtant il avait la gorge sèche et les tempes brûlantes. Il referma les yeux un instant.

Une caresse douce sur son front le fit sursauter.

— Es-tu souffrant, homme que je ne connais pas ? fit une voix charmante.

À genoux devant lui, une jeune fille le regardait, avec compassion. Il se dressa, grimaçant de douleur.

» Je t'ai fait peur. Oh ! pardonne-moi.

Et la jeune fille, éperdue de honte, se releva, prête à s'enfuir. Mais Verna, trébuchant, fut debout en même temps.

Elle était si jolie et si humble qu'il se sentit aussi timide qu'elle.

— Je me suis égaré, lui dit-il. Et j'ai perdu la trace du cerf, de mes chiens et de mes veneurs. N'as-tu pas entendu passer la chasse dans le bois pendant que je m'étais endormi ?

Elle secoua la tête, faisant voltiger l'or de ses cheveux.

— Oh ! non, dans la solitude où je vis, nul autre que toi n'est passé aujourd'hui. Mais tu n'es plus égaré maintenant. Je te conduirai sur un chemin connu.

Il l'en remercia et, désignant le ruisseau qui folâtrait dans les herbes :

— Cette course m'a brûlé les lèvres et cette onde si pure me fait bien envie.

Comme Verna allait s'agenouiller, elle fut plus rapide que lui et gracieusement recueillit de l'eau dans le creux de ses mains, bien fines pour une bergère.

Les vases précieux de verre irisé et fileté qui faisaient la gloire des artisans gaulois n'étaient pas aussi parfaits que cette coupe enchantée dans laquelle il but, tandis que les yeux graves de la jeune fille restaient fixés sur lui. Il eut l'impression de goûter à un philtre d'une suavité inconnue.

Aussitôt, ses douleurs s'évanouirent, mais un trouble délicieux l'envahit... Pour s'en défendre, il s'avisa qu'il fallait rentrer au plus tôt.

— Le jour s'avance. Déjà les rais de soleil commencent à tomber obliques sur la mousse. Les miens vont s'inquiéter.

— Viens...

Mettant sa main encore brûlante dans la menotte fraîche, Verna suivit la jeune fille au travers du hallier, en tirant le cheval par la longe. Ils eurent tôt fait de franchir bois et forêts. Tandis qu'il l'interrogeait et qu'elle décrivait sa vie simple et tranquille dans une grotte aménagée auprès de la source, le jeune homme prenait bien soin de noter le chemin parcouru : déjà, il songeait à revenir boire de cette eau merveilleuse. C'est tout au moins les excuses qu'il se cherchait en son cœur subitement prêt à éclater.

— Je vis avec mon père, Grisellos, et on m'appelle Grisellicis. Le lait de nos brebis nous nourrit ainsi que le miel des abeilles... Je file la laine et...

« Ici, il y a un gros chêne à la branche fourchue, là, trois grosses pierres moussues et là encore ces sapins... » songeait-il tout en l'écoutant. « Ah ! voici en bas, dans la plaine les toits de la cité et... »

— Adieu bel étranger !

— Non pas adieu, car je te reverrai.

Et, remontant sur son cheval, il s'en alla à pas lents, le cœur percé comme par une étrange, nouvelle et délicieuse douleur. Il ne lui avait pas dit qui il était et elle n'avait pas osé le lui demander.

— Ô Grisellicis ! je reviendrai.

Le lendemain, il ordonna une nouvelle chasse. À peine fut-on dans les bois qu'il s'écarta discrètement et dès qu'il fut certain qu'on l'avait

perdu de vue, il lança son cheval sur le sentier retrouvé.

Grisellicis filait la laine en chantant au pied du vieil arbre, témoin de leur première rencontre.

Ravissante, diligente... comment ne pas en être éperdument amoureux ? Tandis qu'il s'approchait, sa raison lui soufflait : comment est-ce possible ? comment tant de dons précieux ?

À chacune des paroles de Grisellicis, la douce voix laissait deviner une bonté sans pareille, une justesse de raisonnement, une délicatesse de cœur qui le ravissaient. Et jamais elle n'osait lui demander qui il était. Et lui n'osait le dire.

Le soir même, rentré chez lui, il rassembla tous ses conseillers un peu étonnés de voir leur chef se perdre dans la forêt deux jours de suite et n'en pas paraître affecté. De plus, son visage rayonnait de bonheur et quelqu'un nota comme une légère étincelle qui passait dans ses yeux.

— Eh bien, voilà ! leur dit-il. Je vous ai promis de me marier. Le moment est venu. Vous m'en voyez heureux !

— Bravo ! cria-t-on. Vive notre prince et vive la princesse !

— Ce n'est pas une princesse, mais une simple jeune fille. Mais elle est la plus belle, la plus douce, et la meilleure que la nation ait jamais connue.

— Chef, qui est-elle ?

— Elle est celle dont le front a la pureté du lis, la joue, la fraîcheur de la rose. Ses yeux sont plus bleus que le ciel. Son esprit est le plus pénétrant. Elle est la plus habile, la plus modeste, la plus sage et la plus discrète.

— La plus belle ? La plus douce ? La plus habile ? La plus sage ? La plus discrète ?

— Mais qui est-elle ? Nous la cherchions pour toi et ne la trouvions pas.

— C'est mon secret et vous ne saurez mon choix qu'au matin du mariage, ô mes sujets bien-aimés. Je veux les noces les plus merveilleuses qu'on ait jamais vues. Qu'on se le dise !

La nouvelle se répandit à la vitesse de la foudre. L'allégresse régna dans la ville, gagna les campagnes et partout dans les pays d'alentour, les gens chantaient et riaient.

— Que s'accordent les lyres et les harpes, que résonnent les tambourins et les cithares, que chantent tubes, cors et flûtes : notre chef épouse la plus belle, la plus douce, la plus charmante. Mais nous ne savons pas encore qui elle est.

Et les jeunes filles de se regarder dans les miroirs d'acier poli et de natter leurs cheveux rougis par le suif et la cendre de hêtre.

— La plus jolie c'est moi.

— Moi, je suis la plus douce.

— Mais moi, je suis jolie, douce et charmante.

Sur un ton mesuré, toutes elles parlaient. D'une voix caressante, toutes elles chantaient. Et dans les chaumières, toutes elles s'activaient...

Dans la ville avec diligence, on tapait, on clouait de grands arcs triomphaux qu'on garnissait de feuillages. Même le ciel se mettait de la partie, promettant pour le lendemain une journée magnifique.

Il tint parole : dès que le soleil eut montré un nez rose de plaisir et que les nuages se furent rangés au garde-à-vous tout au long des montagnes bien astiquées par le vent frais, la population entière avait envahi les rues.

Les *carnyx*, ces belles et longues trompettes terminées par des têtes de dragon, fièrement retentirent.

— Vive notre prince ! Vive son épouse ! criait la foule couronnée de fleurs.

Car le chef apparaissait à cheval, entouré de sa cour. Image étincelante et joyeuse, il était splendide : sa belle chevelure blonde ramenée en queue de cheval et découvrant largement son noble front, répondait en harmonie à une tunique d'or tissé recouverte d'un manteau aux mille raies de couleurs et au collier d'or ciselé, insigne de son rang.

Il riait de toutes ses belles dents blanches encadrées de la longue moustache soyeuse. Il riait et répondait aux vivats.

Mais, ô surprise. Au lieu de se diriger vers le centre de la ville où se tenaient, sur deux rangs, les plus jolies filles du pays, ne voilà-t-il pas que le souverain, prenant la route de la forêt, s'élançait au galop et disparaissait aux yeux ébahis de tous !

— Ce n'est pas possible ! Notre prince part à la chasse aujourd'hui ? Et le mariage ? Dieux, ayez pitié de nous !

Ignorant la consternation qu'il laissait en ville, le jeune homme avait maintenant lancé sa bête au galop. La cour, un moment désorientée, avait fini par le rejoindre et jamais les bois ne virent passer aussi riche cavalcade.

Enfin, l'on arriva. À genoux, au bord du ruisseau, une simple bergère se mirant dans l'eau pure, lissait ses beaux cheveux. Une robe de laine neuve tissée de ses mains la vêtait. À la voir là, si modeste et si charmante, les dignitaires en eurent les larmes aux yeux.

Le prince mit pied à terre et s'approcha de la belle, interdite par cette invasion.

— Où vas-tu, Grisellidis, demanda-t-il doucement, avec tes beaux cheveux lissés et ta robe blanche ?

— Je vais voir passer la noce magnifique dont j'ai été informée. Mais toi-même, y es-tu invité ? Et tous ces riches cavaliers sont-ils de la fête ?

— Ils sont de la fête. Et hâte-toi de venir aussi car cette noce est la tienne. Je serai ton époux. Oui, Grisellicis, je t'aime et je t'ai choisie. Je suis Verna, ton prince, et tu seras la reine de tout un peuple qui t'attend dans l'allégresse.

Grisellicis, éperdue de surprise, de joie et de honte, n'osait plus lever les yeux vers son souverain qui lui tendait les bras en souriant.

— Ah ! dit-elle, ne te moque pas de moi. Comment pourrais-je croire que moi, simple fille des bois, je suis destinée à tant d'honneurs ?

— Lorsque tu m'auras mené à la grotte où tu habites et que j'aurai vu ton père, me croiras-tu ?

Suivis des dignitaires, les deux jeunes gens se rendirent dans la modeste habitation. Verna nota avec ravissement de par quel art la pauvreté se cachait sous la propreté et le goût.

— Et c'est toi, Grisellicis, qui est la fée de ce séjour enchanté ?

Pour sauver la bergère de la confusion, un vieillard s'avavançait, saluant bien bas le prince.

— Je te salue aussi, Grisellos, et je viens te demander la main de ta fille. Peux-tu, vieillard, y consentir ? Elle sera riche, respectée et aimée plus qu'aucune autre femme.

Grisellos resta un instant silencieux. Ses yeux étincelant sous les sourcils épais et blancs considéraient le chef et, derrière lui, la foule amassée.

— Et que doit-elle te donner en échange ? Elle n'a pas de dot, tu le sais. Nous ne possédons rien que nous n'ayons fait de nos mains.

— D'être elle-même, c'est tout ce que je lui demande. Je jure de l'aimer éternellement, mais il faudra qu'elle me donne sa parole qu'elle n'aura jamais d'autre volonté que la mienne.

— Je te le promets, dit-elle.

Grisellos soupira. Le chef se méprenant sur l'inquiétude du berger, se hâta de dire :

— Ne sois pas triste, vieux père. Tu ne perdras pas ta fille. Je veillerai à ce que dans mon palais une place d'honneur te soit réservée. Les druides, en lettres grecques, inscriront ma volonté et feront le compte de la fortune que je vous donne à tous deux.

Pendant que derrière eux la foule applaudissait, Verna ordonna qu'on aille quérir en ville un coffre qu'il avait secrètement fait préparer et qui contenait les parures et les ornements désormais dignes de l'épouse d'un chef. Mais déjà le prince pensait qu'elle aurait été encore plus belle dans son innocente simplicité.

Arriva ensuite une *tensa*, magnifique char incrusté d'or et d'ivoire, tiré par six chevaux blancs, superbement harnachés. Grisellicis et le prince y montèrent avec majesté. Puis, en grande pompe, on retourna vers la ville.

Un émissaire avait déjà averti le peuple du choix de son souverain.

La foule sur plusieurs rangs, avec impatience, attendait les futurs époux et c'est dans une liesse incroyable qu'ils parvinrent au palais où se déroulèrent des fêtes splendides.

Puis vint le moment où les notables tinrent à adresser un discours à leur nouvelle souveraine. Elle sut y répondre avec tant de gentillesse et tant de sereine majesté, que chacun désormais oublia qu'elle avait été une simple bergère. Baissant les yeux, elle écouta également ses louanges et celles de son futur mari chantées par le barde, jamais aussi bien inspiré.

Les jours suivants, en un rien de temps, elle devint si instruite que, si elle l'avait voulu, elle aurait pu aussi bien mener les affaires de l'État, que naguère ses brebis.

Enfin, vint l'espoir d'un héritier. Ce ne fut pas le petit prince tant souhaité par Verna et son peuple, mais une si ravissante fillette que le père et le royaume en furent bientôt fous.

Grisellicis aurait bien voulu s'en occuper elle-même... et la nourrir et la bercer.

Mais était-ce parce que pour les chefs voconces, ce n'était pas l'usage ? Était-ce parce que le souverain soudain se mit à souffrir des tourments de son âme inquiète ? Cette récompense fut refusée. Elle ne protesta pas, lui se disait en même temps :

« Elle a trop de vertus, elle est trop belle pour être aussi bonne et aussi complaisante. Les dieux me réservent sans doute un bien triste réveil. Ne serait-ce pas une magicienne qui voudrait m'éprouver ? Seuls, des sentiments véritables résisteront à la contrainte. »

Alors, obéissant à son mauvais génie, le pauvre fou ordonna qu'elle soit claustrée dans le coin le plus retiré du palais. Elle obéit sans murmurer. S'étant aperçu que pour passer le temps, elle s'activait à quelque ouvrage, il confisqua le métier. Elle s'en défit sans s'émouvoir.

Pour meubler ses longues journées, elle sortit des coffres les parures qu'il lui avait offertes et les contemplait avec émotion. Il demanda alors, non sans rudesse, qu'on les renferme et il en jeta les clefs.

— Je n'ai pas besoin de parures, c'est bien vrai, je suis aimée pour moi-même, reconnut la pauvrete. Prends ces bijoux, mon époux, puisque cela te plaît. Je n'ai pas moins de joie à te les rendre, que je n'en ai eu à les recevoir.

Et lui, le tourmenteur, souffrait encore plus que celle qu'il voulait tourmenter.

Comme on apportait à Grisellicis chaque jour l'enfant qu'elle cajolait avec tendresse :

— C'est trop de passion, dit Verna sombrement. Une future princesse doit être élevée dans le calme et la dignité. De plus, il lui faudra s'instruire avec quelqu'un qui lui sera familier. Tu ne peux prétendre, ancienne bergère, à détenir la science dont elle aura besoin.

Tu ne connais rien au monde en dehors de nos vallées. Je dois la confier à une prêtresse dont la maison a la plus grande réputation. Je vais donner des ordres pour qu'on vienne l'emporter.

N'ayant pas le courage d'arracher lui-même l'enfant à celle qui l'avait mise au monde, il envoya un serviteur qui s'acquitta de la tâche en soupirant.

La pauvre éplorée tendit le bébé au messager compatissant.

— Ah ! gémit-il, je crois arracher le cœur d'une mère si tendre...

— Il faut obéir, dit-elle en avalant ses larmes.

Verna, éperdu de douleur et de honte, s'en était allé courir le cerf pendant plusieurs jours. Mais ni le grand air ni les émotions de la chasse n'arrivaient à apaiser le remords qu'il prenait pour de l'inquiétude.

— Ce sont des larmes feintes, soufflait son mauvais génie.

Et lorsqu'il revit son épouse, ce fut lui qui feignit la douleur, en racontant que l'enfant avait fini de vivre. Grisellicis, bien que plus morte que vive elle-même, puisa dans son cœur admirable tous les trésors de consolation qu'elle prodigua au prince dont les larmes n'étaient même pas feintes. Et plus il avait honte, moins il pouvait s'empêcher de la tourmenter.

— Notre chef devient fou, murmurait-on dans le palais, sans oser aller lui dire la vérité.

Grisellos, le pauvre vieillard, priait les dieux tous les jours de lui ravir la vie en échange du bonheur de sa fille.

Le temps passait et Verna qui, par moment, avait été tenté de le faire, n'osait plus désormais avouer son horrible mensonge. Vint le moment où les travaux les plus rebutants furent affectés à la pauvre princesse, sans pouvoir briser la patience et sa résignation.

Il fallait la voir, levée dès l'aube, porter la nourriture aux pourceaux, balayer les pièces immenses et innombrables du palais, laver les vaisselles des banquets... Jamais une plainte, jamais une parole de révolte.

Et quand elle rencontrait son père, elle trouvait la force d'apaiser par des paroles tendres, toute l'indignation du vieil homme.

Les années passèrent... quinze années de tristesse. Verna se refusait de plus en plus à croire que l'épouse qu'il avait choisie continuait à l'aimer, bien qu'il fût en vérité de plus en plus loin de le mériter.

« Il me faut, songea-t-il, trouver une dernière machination. Si elle résiste, alors je lui avoue tout et je lui demande de m'aider à m'absoudre moi-même. Si elle laisse percer de méchants sentiments, eh bien ! c'est qu'elle n'était pas aussi bonne que je l'avais cru jadis. J'aurai eu raison de me méfier.

L'occasion fut fournie rapidement au pauvre fou. La petite princesse, sa fille, avait été élevée, on le sait, chez les druidesses. Un jour arriva

où elle rencontra un jeune noble d'un pays voisin, venu se réfugier en ces lieux sacrés pendant l'orage.

Baditis, car tel était le nom de la princesse, avait hérité des qualités de ses parents, mais grâce au ciel, l'étrangeté d'esprit de son père et l'excès de modestie de sa mère lui avaient été épargnés.

C'était une jouvencelle de si fière allure mais aussi d'un charme si extraordinaire, que le jeune visiteur en tomba éperdument amoureux, sans savoir qu'elle était la fille du chef de ce pays.

La druidesse, avertie de ce sentiment partagé, transmit à Verna la demande en mariage qui en résulta. Le prétendant étant beau, vaillant et d'illustre lignée. Aussi, Verna accepta cette union, mais il mit comme condition que le secret de la naissance de Baditis ne serait révélé qu'au jour des noces, le mois suivant.

C'est alors que son génie malfaisant lui inspira un stratagème épouvantable.

Verna fit comparaître devant lui la malheureuse Grisellicis, dont le chagrin et les travaux répugnants n'avaient point abattu ni la beauté ni la douceur.

— Je suis confuse, dit-elle, de me présenter devant mon prince avec cette robe modeste et mes mains gercées. Si j'ai mal exécuté l'ouvrage qu'il lui a plu de me donner, j'en demande pardon et cette nuit, je recommencerai.

Verna, éperdu de remords, n'osait même pas la regarder, mais son démon lui souffla :

— Aimes-tu toujours ton époux, Grisellicis ?

— J'ai juré de l'aimer et de lui obéir jusqu'à mon dernier souffle et s'il me le demande, je suis prête à mourir pour lui.

— Je ne te demande pas cela, fit-il sèchement, car je ne suis pas criminel...

Il le croyait, bien sûr, le malheureux !

— Je te demande simplement de te retirer de ma cour. Retourne à ta grotte. Nous n'avons plus eu d'enfant, mon peuple réclame un héritier et je dois me remarier. Le roi, notre voisin, me propose une alliance. Il a une fille... Tu dois te sacrifier, mais je comprends que cela te coûte.

Ne pouvant, cette fois, retenir ses larmes, mais s'efforçant de sourire, Grisellicis s'agenouilla pour ne pas s'évanouir.

— Tu es mon époux et le chef. Ce nouveau sacrifice est affreux pour moi, mais rien ne me serait encore plus affreux que de n'avoir pas su te contenter. Avant de me retirer, je voudrais te remercier d'avoir fait de moi une princesse. Mais je voudrais aussi te demander pardon de n'avoir pas su le rester. Je pourrais supporter tous les regrets, toutes les misères, mais je souffrirais d'avoir mérité ton courroux. Si tu me pardonnes, je vivrai désormais contente dans les rochers, sans que jamais le temps n'altère mon humble respect, ni ma reconnaissance, ni

mon fidèle amour.

Verna, un instant, faillit s'avancer pour implorer aussi un pardon que lui ne méritait pas. Mais des paroles mauvaises coulaient de sa bouche et il ne pouvait empêcher de les prononcer d'une voix dure :

— De tout le temps passé, j'ai perdu le souvenir. Je me satisfais cependant de tes sentiments... s'ils sont vrais, osa-t-il ajouter. Et je suis content de ton repentir. Mais il est temps de t'en aller. J'ai des affaires importantes à régler. Lorsque j'aurai besoin de toi, je viendrai te trouver. Va !

Grisellicis n'ayant même pas de paquets à rassembler partit donc sans se retourner mais les gens, sur son passage, tournaient la tête. Les gens sont ainsi faits.

Grisellos, son vieux père, l'accompagnait. Il avait retrouvé l'habit rustique des bergers et ce n'était pas le regret de l'opulence perdue qui lui poignait le cœur.

— Ah ! se disait-il, nous n'aurions jamais dû quitter notre demeure sauvage. Les animaux de la forêt ne sont féroces que par nécessité...

Et pour tenter d'apaiser la détresse de sa fille qu'il voyait cheminer, les yeux secs, le regard perdu droit devant elle, il tenta d'expliquer :

— Après tout, c'est sans regret que je quitte l'apparat de ce palais. Notre grotte n'a pas tant de magnificence, mais on y respire un air pur et une plus douce paix.

Le pauvre homme !

Les premiers jours, la tranquillité et la beauté de sa clairière natale firent le plus grand bien au cœur douloureux de Grisellicis.

Le vieillard, miné par le chagrin, ne quittait guère la grotte. Elle restait seule à filer la laine et à garder les quelques brebis que le souverain avait fait apporter.

Las, elle commença enfin à retrouver la paix, lorsqu'un matin, le cheval de son époux parut.

— Je viens, lui dit ce cruel, t'annoncer que tu auras bientôt à quitter ta retraite. Il faut une servante à celle par qui je vais te remplacer. Tu la conseilleras pour qu'elle devienne aussi parfaite que j'aurais espéré que tu le fusses. C'est la fille d'un roi et j'ai peur qu'elle ne soit trop fière.

Devenue aussi blanche que la laine qu'elle filait un instant plus tôt, Grisellicis n'imaginait cependant pas que Verna voulait lui présenter sa propre fille par un dernier subterfuge !...

— Ah ! Prince, s'écria-t-elle. Comment peux-tu croire qu'une fille de roi, élevée dans la magnificence pourra, à son tour, supporter sans peine et sans révolte, la moindre parole un peu dure, comme les affronts injustifiés ? Ah ! Prince, je t'en conjure, traite-la avec douceur, même si elle ne l'a pas mérité. Mon cœur saigne pour elle, par avance.

Et elle se mit à verser des larmes que rien ne pouvait arrêter.

— Grisellicis ! cria le chef en colère. Je suis venu ici pour t'ordonner de me suivre et non pour entendre ce dont je n'ai nul besoin. Ah ! j'avais bien raison de me méfier de toi et je savais qu'un jour viendrait où tu te démasquerais. Toute autre que toi paierait de sa vie de me faire des leçons pour me dicter mon dev... Grisellicis, où vas-tu ? Grisellicis !...

Grisellicis, éperdue de chagrin mais sans un mot, courait vers la grotte au fond de laquelle son vieux père, qui avait tout entendu, se lamentait lui aussi. Elle se jeta dans ses bras et pleura... pleura...

Et le pauvre vieillard ne savait que dire :

— Grisellicis, ma petite enfant...

Le prince, au même instant, eut à tout jamais horreur de son détestable projet, de cette comédie qu'il avait imaginée.

— Grisellicis ! Écoute-moi ! Ce n'est pas vrai. J'ai dit cela pour t'éprouver. Je t'aime ! Oh ! pardonne-moi, Grisellicis, pardonne à ton mari ! Je t'aime !...

Et comme il allait se précipiter dans la demeure de pierre où la malheureuse femme et le vieillard sanglotaient dans les bras l'un de l'autre, un coup de tonnerre déchira le ciel et un énorme éclair le pétrifia sur place.

Descellée par la foudre, la paroi de la colline s'effondra, bouchant l'entrée de la grotte.

Le cheval affolé s'enfuit, retrouvant le chemin du palais. Lorsqu'ils le virent, les gens du pays, très inquiets, partirent à la recherche de leur chef.

Dans la clairière, ils ne trouvèrent qu'un arbre inconnu ployé au-dessus d'une source qui coulait d'un amas de rochers, pour se perdre dans la rivière.

On donna à cet arbre le nom de Verna qui, en langue celte fut désormais celui du saule. Quant à la source qui n'était autre que les larmes intarissables de la malheureuse femme, elle prit désormais le nom de Grisellicis ; plus tard, on chercha à expliquer que Grisellicis signifiait eau de douleur, de *gresum* (douleur) et *lin* (eau). Mais ce fut bien plus tard.

Les dieux, compatissants, accueillirent parmi eux le vieux Grisellos qui devint l'esprit caché des sources. Descendant des Alpes avec le cours de la Durance, sa vénération se répandit en Gaule.

Auprès de nombreuses sources d'eau chaude thermale, on éleva alors des autels votifs à Grisellos et aux nymphes aquatiques, qui prirent elles aussi le vocable de *Grisellicis*.

L'eau de douleur, l'eau brûlante et amère comme les larmes, devint du même coup, et c'était justice, une eau magique et bienfaisante pour ceux qui souffraient dans leur esprit et dans leur corps.

Quant à Baditis, la fille de Verna et de Grisellicis, elle venait fleurir

chaque jour l'endroit où ses malheureux parents avaient disparu. Lorsqu'elle fut très âgée, ne pouvant plus se déplacer, Taranis, le dieu tonnant, et Rosmerta, la déesse de la Providence, la transformèrent elle-même en fleurs : les nénuphars, à qui les Gaulois donnèrent désormais son nom.

Puis les siècles passèrent, des souvenirs s'estompèrent, la langue se modifia, les noms se déformèrent et Grisellicis devint Griselidis. Sa patience, racontée notamment au dix-septième siècle par le bonhomme Perrault, lui valut, dans la mémoire des hommes, une fin beaucoup moins tragique que celle de son ancêtre.

Peut-être était-ce le fantôme de quelque barde qui souffla ce qu'on crut un conte ? Avec l'âge, l'ombre du poète gaulois avait-elle peut-être un peu perdu la mémoire ? Ou Perrault avait-il l'oreille dure ?

...Peut-être ?

Les loups, les sangliers, les renards et l'aigle

I – Les aspirations d'un roi mal inspiré



OMME le seigneur d'un château fort dominant de toutes parts les routes et les campagnes est le maître d'un pays, les Arvernes, ancêtres de nos Auvergnats, se prirent pendant un bon siècle pour les propriétaires de la Gaule. Ils puisaient dans leurs montagnes, pareilles à des citadelles, leurs sentiments de puissance, de force et de sécurité. De tous temps, les dieux ont affectionné les cimes proches du ciel et le peuple arverne, faisant avec son pays comme une seule masse, avait su imposer du respect aux nations voisines.

Quarante peuples au moins, en ce deuxième siècle avant Jésus-Christ, étaient devenus les alliés ou les vassaux de ces gens, les plus vaillants, les plus fiers et les plus splendides qui furent...

Quarante peuples au moins, mais hélas pas toute la Gaule... Il existait une terrible rivalité pour sa domination. Elle sera la grande responsable de la conquête romaine.

Jaloux de ces loups superbes de la montagne, le peuple des Éduens, habiles renards de la plaine, possédait lui aussi, bien sûr, une place forte : le massif du Morvan, mais son territoire s'étalait autour de la montagne, débordant le Beaujolais et la Bourgogne.

Ah ! S'étaler encore plus loin ! Voici ce que les Éduens demandaient chaque jour en prière à Teutatès.

Trop ambitieux chacun pour admettre un seul chef pour tous, les

Éduens avaient rapidement fait fi de la royauté, s'accommodant mieux d'une sorte de république sous l'autorité d'un magistrat élu par l'aristocratie.

Les Arvernes, eux, se rassemblaient autour d'un monarque héréditaire qui leur convenait bien : chef fastueux, conducteur de tribus tumultueuses, il faisait grande impression sur ses contemporains.

Et encore plus que tous les autres souverains arvernes, les rois, Luern le Goupil et son fils Bituit le Perpétuel, furent conformes à l'image que se faisaient les Romains des Gaulois. En vérité, leur cour barbare et leur puissance militaire n'avaient pas leurs pareilles.

Imaginez, lorsqu'ils se déplaçaient, deux cent mille soldats (les plus grands et les plus beaux placés par-devant, mais tous braillards et décidés) qui déferlaient derrière le char royal plaqué d'argent massif, étincelant tout autant que rayonnaient les souverains dans l'or et la pourpre de leurs vêtements, de leurs armes et de leurs bijoux. Une autre armée de valets entourait le monarque, tirant des milliers de chiens de chasse ou de guerre, parfois couronnés de fleurs, mais toujours aussi bruyants et désordonnés que leurs maîtres.

Des ours apprivoisés, des faucons domestiques et des chevaux superbes, rien que pour la beauté du spectacle, s'ajoutaient à cette multitude turbulente et bigarrée.

La fonction du souverain, en paix comme en guerre, ne semblait qu'une vaste représentation, à la fois joyeuse et grandiose.

Recevait-il des envoyés d'autres nations en toute intimité ? Luern faisait enclore un terrain de cinq cents hectares. Là, on amoncelait assez de vivres considérables et d'énormes cuves remplies de vins ou de liqueurs, pour que le festin puisse durer plusieurs jours. Et chacun, du plus puissant au plus modeste était invité à venir se régaler à sa guise.

— Je veux, disait Luern, que tous les peuples se réjouissent et s'enivrent en mon seul nom.

Il avait pour sa part un appétit formidable et n'appréciait que les gens capables de rivaliser avec lui.

Et s'il se nourrissait d'abondants rôtis, il se régalaient tout autant de beau langage, je veux dire de chants qui célébraient ce qu'il y avait de plus beau au monde, c'est-à-dire lui. Le roi des Arvernes.

Le Gaulois souffre en effet lorsqu'il ne parle pas. Et quand je dis « parler... » ! Mettez-en deux ou trois ensemble et vous entendrez aussitôt d'abominables clameurs. Ils ne sont pas fâchés ! Oh non ! Quoiqu'il ne leur en faille pas beaucoup. Ils discutent. C'est-à-dire qu'ils hurlent de concert. Et si par hasard, ils se taisent pour écouter, ce n'est pas par lassitude mais pour apprendre quelque chose de neuf à transmettre aussitôt aux autres. Le Gaulois est aussi curieux que

bavard. Les invités se doivent de raconter tout ce qui leur passe par la tête. C'est avec de longs récits qu'on paye l'accueil reçu.

À plus forte raison pour un chef, l'éloquence était-elle un instrument de propagande aussi efficace que son or ou son épée.

Aussi, les nobles entretenaient-ils des bardes personnels, parleurs appointés, qui les remplaçaient dans les vantardises avec d'autant plus d'énergie qu'ils étaient mieux payés.

Les bardes de Luern et de Bituit passaient naturellement pour incomparables et les deux rois appréciaient beaucoup ces ornements verbaux de leurs festins et de leurs cortèges.

Dès qu'ils paraissaient à table, ces messagers de la toute-puissance célébraient aussitôt la gloire de leurs maîtres en s'accompagnant de la lyre.

Un jour, le préposé aux louanges, je ne sais plus pour quelle raison, se présenta trop tard au festin. Luern était déjà parti sur son char d'argent. Le poète prit ses jambes à son cou et, rejoignant le roi, improvisa un superbe morceau sur la grandeur du souverain. Il n'oublia pas également de gémir sur sa propre infortune d'être arrivé après boire. Sans ralentir ses chevaux, Luern jeta une bourse pleine que l'autre attrapa au vol. Puis, continuant sa route, il improvisa :

« Les empreintes laissées par ton char, ô roi bien-aimé, sont les sillons d'où germent l'or et les bienfaits...

Tout ceci agaçait suprêmement les Éduens. Ces « républicains » avisés appréciaient certes la poésie, mais ils aimaient par-dessus tout, en fait de musique, le vacarme incessant des forges de Bribacte, leur ville industrielle, et le tintement mélodieux des pièces d'or dans leurs bourses.

À la force joyeuse des Arvernes, ils préféraient la subtilité de l'intelligence et de l'instruction. Leurs écoles de druides étaient les plus renommées de toute la Gaule, mais cela ne suffisait pas à leur ambition, une ambition mesquine et sourde. La magnificence des Arvernes les rendait malades de jalousie. Comme ils étaient de piètres soldats, il leur fallait déployer à défaut de force beaucoup de ruse et de compromission, car leur empire disparate n'avait pas l'unité et l'enthousiasme de celui des Arvernes.

Alors, ce qui devait arriver arriva : les Arvernes et leurs alliés les Allobroges, ayant ravagé les frontières communes, les Éduens persuadèrent les Romains, avec qui ils commerçaient étroitement, de venir à leurs secours.

Les Romains furent enchantés d'apprendre que les bords de la Méditerranée, où ils s'étaient installés et où ils se sentaient à l'étroit, pouvaient courir également de grands risques.

Ils ne se firent pas prier pour intervenir et une guerre commença.

Bituit était, entre-temps, devenu le roi des Arvernes, un roi qui

voyait loin.

— J'ai envie de rencontrer les Romains avant toute chose, décida-t-il. Entre gens du même monde, nous trouverons bien une solution pour nous partager tranquillement la Gaule.

Et il envoya un ambassadeur porteur d'un message urgent.

L'entrevue eut lieu vers Pont-Saint-Esprit, en Provence : d'un côté, le général romain Domitius dit, je vous le jure, « Mâchoires de fer et cœur de plomb », avec ses légions bien astiquées et bien en rang, encadrées de quelques éléphants. De l'autre, dans un grand tapage de rires et d'aboiements de chiens, une foule bruyante, resplendissante d'or et de couleurs, entourant un ambassadeur aux tresses blondes et un joueur de lyre.

Arrivé devant le Romain, le musicien se détacha de la cohue et entonna un chant enthousiaste en l'honneur de Bituit et de son envoyé.

Naturellement, la négociation, ou plutôt ce dialogue de sourds, tourna court.

Quand la bataille, plus tard, s'engagea, le monarque arverne s'avança à son tour en toute simplicité, vers les légions, avec deux cent mille guerriers et toutes ses meutes.

Lorsqu'il vit devant lui les quelques milliers d'hommes serrés comme des piquets, et guère plus souriants, qui constituaient l'armée romaine, il ne put s'empêcher d'un sentiment d'orgueil :

— Peuh ! Il n'y a même pas là de quoi nourrir mes chiens.

La bataille tourna rapidement mal pour lui et ses chiens. Il se trouva bientôt presque seul avec quelques dogues. Presque seul, mais enrichi d'une grande expérience dont il espéra naïvement faire profiter les autres nations gauloises.

— Même en très petit nombre, expliqua-t-il, les Romains ont été supérieurs à mes multitudes. Unissons-nous tous et ce sera un tel concours de peuples, qu'ils seront bien obligés de s'incliner ou de repartir chez eux. Si nous ne le faisons pas, sous prétexte de protéger les commerçants du bord de la Méditerranée, Rome s'installera dans la moitié du pays. Plus tard, elle voudra l'autre moitié pour la même raison.

Pensez si les Romains l'entendirent de cette oreille lorsque les espions leur rapportèrent ces discours.

Bien sûr qu'ils voulaient la moitié du pays et à meilleur compte !

Ils se dépêchèrent alors de réduire les unes après les autres les tribus gauloises les plus proches de la mer, sans attendre ce moment bien improbable où elles se ligueraient.

Mais aussi, sans perdre un instant, ils payèrent largement ceux qui, comme les Éduens, n'étaient pas intervenus pour faire respecter les droits des gens.

Tandis que toutes les nations battues ou achetées au sud de la Gaule, se retrouvaient rassemblées... mais pour constituer une province romaine, la Narbonnaise, les Romains achevaient de briser l'éventuelle union du reste de la Celtique autour d'un seul peuple et sous l'enseigne d'un seul roi, le fastueux Bituit.

Alors, Bituit sollicita une nouvelle entrevue avec les conquérants. Mais cet optimiste incurable ignorait la manière dont ces derniers traitaient les chefs barbares trop naïfs.

Certes, les Romains virent arriver avec beaucoup d'intérêt ce grand seigneur de guerre avec ses armes, ses vêtements et son char, tous ensemble resplendissant d'un éclat aveuglant, tel l'éclair qui annonce le tonnerre.

On le reçut comme un hôte de marque. On écouta patiemment son poète, mais on expliqua qu'il fallait venir présenter des excuses au Sénat romain.

— Qu'à cela ne tienne !

Bituit, bon prince, s'embarqua avec son char d'argent, son barde et son fils. Il avait préparé un beau discours pour le Sénat, mais là, avant que le pauvre Perpétuel ne revînt de sa surprise, on les transféra en un exil à perpétuité, lui, son fils, et peut-être le barde. Mais on conserva le char à titre de curiosité.

Les Arvernes, privés de leur roi, renoncèrent alors, bon gré mal gré, à la monarchie. Les Éduens respirèrent.

Mais l'unité de la Gaule n'était plus qu'un rêve enfui : un vaste empire dans le monde barbare ne pouvait se concevoir sans le prestige d'un grand chef.

Rome n'avait plus qu'à attendre le moment propice pour avaler toute la Gaule. Les Éduens et leurs semblables montaient la garde pour elle, laissant le passage libre aux espions et aux trafiquants vers les nations toujours libres et qui discutaient encore.

Derrière les émissaires de Rome, montait le sourd martèlement des légions en marche.

— La conquête de la Gaule sera à moitié faite, avait prédit Bituit.

Les prétextes ne manquaient pas à Jules César pour l'achever cinquante ans plus tard.

II – L'œuf de serpent

On était en février, aux premières heures d'une nuit noire sans lune. Dans les rues de Bitracte(14), la capitale éduenne, seuls circulaient les

chiens à la recherche de quelques immondices accumulées par la pluie contre les palissades de l'enceinte.

Les deux hommes glissaient comme des ombres derrière leur guide, dans le dédale de venelles bordant les ateliers d'ouvriers, entassement de cabanes sordides d'où fusait parfois un pleur d'enfant ou l'écho d'une discussion.

De la lumière avare filtrait sous les portes de bois et les volets pleins, mais la torche du guide ne perçait qu'avec peine la noirceur des terrains vagues alternant avec les îlots habités.

Puis le guide, à voix étouffée, expliqua qu'ils devaient se tenir l'un à l'autre et prendre un pan de son manteau, car on dépasserait le dépôt d'armes où des sentinelles veillaient. Il éteignit sa torche en la jetant dans la boue et les deux druides, du même geste, portèrent leur main libre au court poignard qui ne les quittait jamais.

Enfin, l'immensité de la nuit se déchira et le toit souverain d'une maison imposante se dressa comme une couronne au-dessus d'un troupeau de masures. Tout semblait dormir, mais le seuil de la demeure seigneuriale, ouvert à deux battants comme il était d'usage toujours, offrait aux arrivants le réconfort doré d'un rectangle de lumière.

Un esclave, qui se tenait assis à l'entrée et taillait un bâton en sifflotant, se leva et reconnaissant dans le guide, Convictolitav, un ami de la famille, fit un profond salut de bienvenue et montra l'intérieur de la maison :

— Entrez, je vais aller prévenir le maître.

— Apporte-lui cela de notre part, fit le plus âgé des druides, sortant un petit objet rond de sa bourse.

— Un œuf de serpent !

L'esclave tendit avec réticence une main tremblante et le druide dut presque le forcer à accepter l'objet.

Est-ce la frousse ou l'importance d'une telle mission ? Le pauvre diable détala dans un grand cliquetis de son fer à cheville.

Les Gaulois désignaient sous le nom d'« œuf de serpent », des oursins fossilisés que l'on trouve parfois dans la terre, là où il y eut jadis des océans. Naturellement, on ne pouvait alors imaginer l'origine de ces pierres rondes, de la taille d'une pomme et recouvertes d'aspérités.

Les druides avaient seuls le droit de récolter ces talismans précieux entre tous et il faut croire qu'ils reconnaissaient parfaitement les terrains sédimentaires où l'on pouvait en trouver. Ils s'y rendaient en grand secret et, de cette quête, on ne savait que les prodiges d'habileté déployés, disaient-ils, pour la mener à bien. Ils ne se faisaient pas faute de s'en vanter et d'en donner les détails propres à faire frémir :

— C'est au moment le plus chaud de l'été et à un certain jour d'une certaine lune, que les vipères donnent naissance à ces œufs qui ne sont

pas ceux dans lesquels leurs petits viennent. Réunis en foule et enlacés dans une tresse inextricable, ils finissent par former de la bave et la sueur de leurs corps mêlés, une sorte de boule compacte qu'ils rejettent en l'air à coup de tête, au milieu des sifflements...

Pour que cet œuf garde ses propriétés magiques, il fallait le capturer ou plutôt le dérober d'une manière particulière : les druides s'étant rendus à cheval à l'endroit sacré, ils devaient, paraît-il, tourner au galop autour du nid de serpents tout en faisant des moulinets avec un filet à mailles fines.

— L'œuf doit être recueilli au vol dès qu'il a été lancé par les reptiles et sans qu'il ait touché terre – et l'on n'a pas le droit de le rater sous peine d'être pétrifié à son tour ! – Aussitôt la capture réussie, le ravisseur se sauve au grand galop et il n'est à l'abri des représailles que lorsqu'il a mis une rivière, coulant de droite à gauche, entre les serpents et lui.

Ces œufs étaient un merveilleux talisman de victoire et de gloire, et l'arrivée dans la maison du notable Litavic d'un druide porteur d'une telle merveille ne pouvait être que d'un augure excellent, quel que soit le message qu'il venait délivrer.

Le vestibule de la demeure, de par ses dimensions, annonçait tout de suite la fortune et le rang du possesseur de cette construction considérable. On voyait des trophées de guerre cloués au mur et, même, dans un coin, d'antiques têtes de morts conservées dans l'huile de cèdre riaient horriblement sous les toiles d'araignées, souvenirs de la vaillance de quelque ancêtre. De part et d'autre du vestibule s'ouvraient les chambres de repos. Pas un indiscret ne souleva les tentures de laine. Mais les arrivants savaient bien qu'au moindre mouvement suspect, un javelot jaillirait de l'ombre.

Un tintement de fer à cheville et l'esclave reparut pour guider avec fierté les visiteurs vers la grande salle d'apparat, au centre de la maison.

Tout au fond de la pièce, encadré des énormes chenets rituels à tête de béliet, flamboyait le foyer reflété sur des chaudrons étincelants et où s'appuyaient des broches plus grandes qu'un homme mais juste suffisantes pour cuire des bêtes entières, les jours de festins.

Devant l'âtre, trois hommes, jeunes car pas encore moustachus comme il convenait à des nobles, étaient assis sur des coffres recouverts de peaux. Un quatrième personnage, un peu plus âgé que les autres, se leva d'une couche de paille crissante et s'avança vers les arrivants. Il s'inclina très bas devant les druides puis donna une accolade affectueuse à leur guide.

Ses compagnons s'étaient levés également et après les salutations d'usage, le maître de maison, Litavic, montra d'un geste les victuailles s'amoncelant sur une table. Les druides refusèrent en souriant, mais

acceptèrent de s'asseoir : ils avaient eu une rude journée.

— Nous n'avons guère le temps que de parler, Litavic, fit l'un d'eux, le plus jeune, et je voudrais d'abord m'assurer que nous pouvons le faire en toute tranquillité.

— Sois rassuré, noble et saint Conconnectodumn, mes frères et moi savons que vous êtes décidés à tous les risques pour la cause de la liberté, et votre vie n'en a pour nous que plus de prix. Mais laisse-moi d'abord remercier notre très saint et très vénérable Gutuater, notre père à tous, pour le présent qu'il m'a fait. Dorénavant, avec ce talisman sacré, nous n'avons plus rien à craindre pour le succès de notre entreprise.

Le Gutuater, ainsi qu'on appelait les prêtres suprêmes, leva une main bénisseuse.

— Un talisman n'est valable que si l'on a la foi, mon fils.

— J'ai foi en notre idéal. J'ai confiance en mon épée. Mes frères et moi sommes à ta disposition.

— C'est pourquoi mon compagnon et moi avons fait tant de chemin en galopant tout le jour à perdre haleine, depuis la forêt des Carnutes où notre assemblée a décidé que le moment était venu de détruire définitivement les Romains. Mais ton peuple, ô Éduen, saura-t-il enfin oublier tout un passé de trahison et de lâcheté – pardonnez-moi de le dire – pour briser les fers dont Rome a chargé la nation gauloise.

Les Éduens eurent un mouvement de surprise.

— La nation gauloise ? Tu veux dire *les* nations gauloises ?

Conconnectodumn secoua la tête.

— Il n'y a plus différentes nations gauloises ! s'exclama-t-il. Il n'y a qu'un seul peuple qui va se soulever contre le seul oppresseur, qui est César.

— C'est bien ce que nous avons appris par notre ami Convictolitav qui vous a guidés jusqu'à nous, mais nous ne pouvions arriver à le croire. Comment cela a-t-il pu se décider enfin ? Il ne nous a pas donné de détails pour vous en laisser l'honneur.

— Cela s'est décidé avec l'aide des dieux, reprit le druide. Les Gaulois ont enfin les yeux ouverts. César, grisé par ses victoires, n'a pas su maîtriser son orgueil, vous vous souvenez qu'il a voulu imposer un chef de son choix au peuple sénon(15) – et quel chef ! un mannequin ! Le vrai chef, berné par lui, a été condamné, il y a quelques mois devant l'assemblée des chefs comme le pire des malfaiteurs. Ils ont enfin compris qu'un sort identique vous attend tous avant peu de temps. Pendant tout l'hiver, la colère a grondé. Ces jours-ci, l'assemblée des chefs les plus puissants a donc eu lieu dans la forêt sacrée des Carnutes, centre de toutes les Gaules, là où les druides ont depuis toujours célébré leurs mystères. Maintenant, le pays entier se lève enfin contre le Romain. Que son nom soit exécré !

— Que son nom soit exécré, répétèrent les jeunes gens.

Le Gutuater approuva gravement, puis reprenant la parole, il expliqua :

— Ce fut moi-même, en tant que prêtre suprême, et Conconnectodumn, comme délégué des druides Carnutes, qui donnâmes, en levant notre épée, le signal de la révolte.

Car les druides n'étaient pas seulement prêtres et savants, mais aussi des guerriers valeureux qui se devaient d'être encore plus courageux et intrépides que les autres chefs. De par leur présence, un combat revêtait alors un caractère véritablement sacré.

— Au petit jour, avec quelques hardis compagnons, nous sommes entrés à Genabum(16) où se trouvaient le chef de l'intendance romaine et des trafiquants italiens... Dorénavant, ces bandits n'affameront plus le peuple gaulois, je vous l'assure. Et leur vie a été offerte au soleil levant pour la libération de la Gaule.

— Nous l'avons su presque tout de suite, interrompit le plus jeune frère de Litavic. La nouvelle a été proclamée aussitôt et les crieurs échelonnés sur les routes et les collines l'ont transmise en quelques heures jusqu'aux extrémités du pays. Tous les hommes sont prêts à la lutte.

Cet « homme » qui venait de parler n'avait que quinze ans, et une ombre duveteuse de moustache, mais les deux druides savaient que l'on pouvait compter sur lui.

Le chef des prêtres l'affirma au grand plaisir du garçon, mais il ajouta avec inquiétude :

— Comme nous nous félicitons de l'appui de Convictolitav, ici présent, pourrions-nous aussi vraiment compter sur toute la nation éduenne ? Sacrifieraient-ils même cette ville de Bitracte où nous sommes pour que César n'y trouve plus rien à piller ?

Litavic soupira :

— Je sais ce qui se passe dans mon cœur, mais dans celui des autres qui peut l'affirmer ? Du reste, vénérable, je pense aussi souvent, qu'un des plus nobles Éduens dévoués à César fut un druide, Duviciac le très saint. Comment un druide aurait-il pu se tromper à ce point ? Je vous le demande, car se joindront à nous tout à l'heure, deux de nos amis très utiles à notre cause, je le crois. Il s'agit du puissant Éporédorix qui, comme beaucoup de nobles éduens, sert dans la cavalerie romaine, et du fils adoptif de Duviciac, Viridomar, également au service du conquérant. Il n'est pas noble et cependant a su se tailler à coups d'épée, une belle réputation.

Mais l'esclave revenait en traînant les pieds, annonçant des visiteurs. C'étaient, en effet, déjà Viridomar et Eporédorix. Litavic eut un geste d'excuse vers le Gutuater.

— Les dieux ont ainsi montré qu'il vaut mieux parler devant vos

amis de tous ces souvenirs, déclara le grand prêtre. Attendons qu'ils soient les bienvenus parmi nous pour reprendre notre conversation.

— Crois-tu que personne ne sait ma visite ici cette nuit ? fit Eporédorix à leur hôte, après les salutations d'usage.

— Personne, c'est difficile à dire, sourit Litavic.

» Les abords de la maison sont gardés par mes hommes.

— Je ne m'en suis pas aperçu !, s'écria Viridomar. Félicitations !

— ...et à part d'autres guerriers qui veillent dans la maison et dont aussi je suis sûr comme de moi-même, il n'y a que nous. Ma famille est à la campagne, je l'ai préféré ainsi.

— Nous parlions du druide Duviciac, mort il y a cinq ans déjà, reprit Litavic, et notre vénéré Gutuater se proposait, afin que nous participions à la lutte contre César avec la tête claire, de nous expliquer pourquoi certains, à tort, accusent ton père adoptif d'avoir aidé César à mettre la main sur la Gaule.

Les yeux de Viridomar lançaient des éclairs. Il devint tout pâle.

— Beaucoup de gens, en effet, le jugent mal, mais je sais qu'il a sacrifié sa réputation pour la grandeur et la sécurité du pays éduen. Nous aurions pu, grâce à lui, devenir les maîtres de la Gaule, comme le souhaitèrent un jour les Arvernes. Et qui sait si nous ne le pourrions pas un jour.

— Ah ! Viridomar, fit avec tristesse le druide Conconnectodumn. Laissons là notre fierté, veux-tu, car la Gaule agonisante va n'avoir bientôt qu'un seul maître, César, si nous persistons dans nos erreurs.

— Et justement, nous avons un message pour vous tous à ce sujet, reprit le grand prêtre. Mais si vous le voulez et pour que ce message vous parvienne bien, évoquons ensemble comment notre pays en est venu là :

« Il y a une vingtaine d'années, vous le savez, un chef arverne nommé Celtill, très riche et très puissant, rêva de réaliser ce que Bituit, son ancêtre, n'avait pu réaliser. Faire de la Gaule une seule et grande nation quoique rassemblée sous son enseigne...

— Les Éduens le souhaitaient moins que tout autre, dit Eporédorix.

— Les Arvernes, non plus, n'y tenaient pas, semble-t-il. Ils préféraient être libres chez eux, plutôt que maîtres de la Gaule. Ils en eurent bientôt assez de ne plus pouvoir être supportés par leurs voisins.

« Celtill fut accusé par les siens de tyrannie et exécuté. Restait son fils, un très jeune homme appelé Vercingétorix, un nom plein de promesse puisqu'il signifie le « général des chefs ». On lui laissa sa vie sauve et entière sa fortune immense, mais on le pria de s'éloigner pendant quelques années. Il s'engagea comme cavalier mercenaire dans l'armée du proconsul Jules César qui venait de prendre le commandement de la province narbonnaise. Dans la cavalerie romaine, on apprend

beaucoup de choses, n'est-ce pas mon cher Viridomar ? Eporédorix et toi qui êtes des soldats si remarquables, vous ne me contredirez pas ?

Les derniers arrivés, flattés, acquiescèrent.

— La cavalerie romaine est une excellente école militaire, en effet.

Le grand prêtre s'éclaircit la gorge et reprit :

— Bien. Oublions un temps le jeune Vercingétorix, car je vous en reparlerai tout à l'heure. Après la mort de Celtill et malgré sa disparition, la Gaule, loin d'avoir retrouvé la paix, resta déchirée. Vous tous, les jeunes, trouvez peut-être exaltant cet état de guerre permanent et général. Mais c'est une abomination pour les hommes mûrs et réfléchis que nous sommes, nous les druides... nous les sages...

« L'ensemble des nations se partagea, je ne vous l'apprends pas, en alliés ou adversaires des Éduens et des Arvernes. Mais, vous ne l'ignorez pas non plus, ces accords se faisaient ou se défaisaient sans cesse. Les petites nations apportaient leur appui aux uns ou aux autres, parfois à tous en même temps, rien que pour l'amour de la bataille... La lutte fut alors ouverte, d'un bout à l'autre de la Gaule, et les combats firent rage, à chaque frontière.

« Pendant ce temps, dans chaque camp, chez les Arvernes comme chez les Éduens, des partis se formaient, dans les villes, les villages, les maisons mêmes. On ne vivait qu'au milieu des disputes...

— Je dirai même des combats, précisa Viridomar. Mais c'est là notre nature, grand-prêtre. Qu'y pouvons-nous ?

— Nous y pouvons, mon garçon. Nous devons donner à notre indépendance, la même ardeur combative que nous apportons à nous entredéchirer.

— Car, ajouta Conconnectodumn, la misère grandit chaque jour à la faveur de ces troubles. Aucune loi n'arrête désormais les exactions des puissants. Chacun de vous, les chefs, est responsable des pillages dont se rendent coupables vos gardes et vos mercenaires. Ils affament la Gaule tout autant que les armées de César. Qu'est-ce que pour eux la guerre, entre les combats ? Que maraudes et rapines. Les routes sont sillonnées d'exilés de tous les bords, de fugitifs et de vagabonds. Les morts se comptent par milliers de par la faute de César et la nôtre. Les moissons sont pillées avant que de mûrir. Il faut que la folie présente trouve enfin son remède et que le nom de Celtique soit de nouveau le plus grand et le plus respecté.

— Respecté ?

Litavic frappa un grand coup sur la table.

— Respecté ?... reprit-il. Nous ne cessons d'être envahis et nous ne trouvons rien de mieux que d'appeler un envahisseur pour chasser l'autre. Les Germains contre les Romains, les Romains contre les Germains. Ah ! oui, nous ne sommes pas respectés !... Tenez, il y a dix

ans, nos voisins les Séquanes et les Arvernes, ont appelé le Germain Arioviste à leur aide contre nous, les Éduens, et nous avons dû nous incliner et devant les Séquanes et devant les Germains. Quelle honte !

— On dit que les Germains sont nos parents, interrompit le jeune frère de Litavic qui avait la langue bien pendue.

— Des parents très décidés à nous prouver un grand intérêt ! rétorqua le chef Convictolitav. Ils nous aiment tant qu'ils voudraient nous dévorer. C'est pourquoi, lorsque notre peuple a dû s'incliner devant eux, notre grand druide Diviciac s'exila à Rome car il refusait de leur rendre hommage.

— Que de gens l'ont critiqué à l'époque, remarqua amèrement Viridomar.

— Il espérait en vérité apprendre beaucoup de choses utiles, reprit à son tour le Gutuater. Ah ! il fallait le voir parler devant le sénat réuni, appuyé sur son grand bouclier ! Il a cru que Rome, moins barbare que les Germains, aiderait la Gaule à retrouver le calme et la prospérité dans l'union. Il l'a cru et, malgré sa sagesse, on l'a trompé. Rome n'attendait qu'une nouvelle occasion de s'emparer de nous. Cette nouvelle occasion est vite arrivée.

— Lorsque les Helvètes nous ont menacés ?

— Oui, il y a sept ans de cela. Le peuple helvète, des Celtes comme nous, se tenant autour du lac Léman, s'estima trop à l'étroit dans ce territoire où il était venu se réfugier, chassé de son ancien pays par les Germains...

— Les Helvètes voulurent traverser le haut de la province romaine pour aller s'établir dans la Saintonge dépeuplée. César, le proconsul romain, saisit alors l'occasion de servir son ambition. Il s'est précipité pour protéger le pays, lequel, entre nous, ne risquait que les dégâts habituels à ce genre de traversée. De noble origine, mais très pauvre, cet homme, arrivé à la quarantaine, se réveille un jour bien décidé à devenir le maître de Rome et du monde. Cette ambition rongait et ronge encore même son âme comme une douleur affreuse et l'on affirme qu'il en a, un jour, pleuré. Il empêcha en effet les Helvètes de passer... Ceux-ci, qui avaient tout brûlé chez eux pour ne point y retourner, décidèrent alors de faire le détour par le Jura et de traverser le pays éduen pour aller quand même en Saintonge.

— J'étais enfant, mais je me souviens de notre panique, comme si c'était hier, intervint Viridomar ; le pire fut évité grâce à Duviciac le druide et grâce aussi aux Romains. Depuis la mort de Celtill l'Arverne, les Éduens n'entretiennent que d'excellentes relations avec Rome.

— Ils payent bien, jeta Litavic amèrement.

— Peut-être, reconnut Eporédorix qui était bien placé pour le savoir. Mais ne sommes-nous pas un peuple de négociants ? Notre territoire n'est-il pas traversé par la route que suivent toutes les marchandises

du Nord au Sud et de l'Est vers l'Ouest ? Notre intérêt est le même que celui des Romains.

— Hé oui, conclut d'une voix basse Litavic. César a volé à notre secours et à celui de ses trafiquants. Et depuis, il n'a cessé, pour protéger ses conquêtes successives, de prétexter ou de susciter des agressions nouvelles... Mis en appétit, il a ainsi fait des peuples gaulois des vaincus assassinés ou des alliés humiliés.

Il se prit la tête entre les mains. Tous gardèrent un silence douloureux, que le grand-prêtre rompit avec violence :

— Les Venètes de l'Armorique, trahis par le vent, ont, contre les Romains, perdu une bataille navale que leurs forces et leur habileté leur donnaient gagnée d'avance. Les peuples des Ardennes, toujours vaincus, jamais abattus, se défendent comme des sangliers enragés. Les Parisis, les Sénons, les Bituriges, n'auront bientôt plus un seul homme devant une poignée de légionnaires invincibles. Chacun, séparément, nous avons dû plier le genou. Mais depuis hier, l'entente sacrée s'est faite sans l'aide d'aucune nation étrangère à la Gaule. De l'Océan au Rhin, le peuple romain va voir se lever devant lui le peuple gaulois pour une lutte solennelle !

Le Gutuater se mit debout. Il semblait immense et le reflet du feu rendait flamboyants la cotte de mailles et les bijoux d'or, insignes de son rang. Il prit sur la table « l'œuf de serpent », déposé là par Litavic et, le montrant à ses compagnons, il annonça lentement.

— Dans la forêt des Carnutes, tous les chefs se sont rassemblés, comme un nœud de vipères sacrées. Sous leurs enseignes rapprochées, ce geste solennel qui signifie « concorde » et la seule magie qui nous aidera à vaincre – tous ont juré d'obéir au chef désigné dès que le signal sera donné. Notre sort dépendra désormais de celui que nous avons choisi, dans notre sagesse.

— Et ce chef est ? dit d'une voix blanche Litavic l'Éduen.

— Le fils de Celtill, répondit le grand-prêtre. L'Arverne Vercingétorix. Il a trente ans. Tous lui ont engagé leur foi.

III – Le roi des gueux

Mantalover tendit à Vercingétorix un morceau de galette épaisse et un bol où nageaient, dans une sauce noirâtre, quelques morceaux d'os menus, de viande encore plus menue, et de grains bouillis.

— Tiens, mange, la Gaule a besoin d'un chef bien portant ! Ainsi, les tiens t'ont chassé de Gergovie, aussitôt qu'ils ont appris qu'on t'avait

choisi pour mener la lutte contre ce bandit de César ? Je l'aurais juré !

Vercingétorix ne put s'empêcher de sourire. Le mot de « bandit » était savoureux dans la bouche de Mantalover, le roi des brigands ! Beaucoup plus savoureux que le brouet infâme qu'il lui servait.

— Qu'est-ce que c'est que cette soupe ? fit-il en sortant du récipient une plume toute collée, aussi noire que le jus qui en dégoulinait.

Mantalover haussa les épaules avec philosophie.

— C'est du bouillon de corbeau mort de faim. Seulement, je crois que j'ai dû oublier de le plumer... ou plutôt il aurait été alors si maigre... C'est comme moi, tu vois, je ne quitte pas ma *caracalla*⁽¹⁷⁾. Il vaut mieux faire envie que pitié. Je ne l'enlèverai que lorsque les Romains me captureront, ainsi les marchands d'esclaves qui suivent les légions me rejeteront avec horreur (il eut un gros rire). Toi, tu es un trop beau garçon et tu as été trop bien nourri jusqu'à présent... Méfie-toi de te laisser prendre !

L'Arverne redressa sa haute taille. Les reflets du feu projetèrent une silhouette immense sur les murs de la grotte qui les abritait.

— Ils ne me prendront jamais. Pas plus qu'ils n'ont pris Ambiorix, le sanglier des Ardennes. Ils vont maintenant se mesurer au loup d'Auvergne.

Mantalover but une louchée de bouillon.

— C'est vraiment très mauvais, reconnut-il. Enfin, à la guerre comme à la guerre ! Consolons-nous en pensant que ton oncle Gobannitio, le chef Espanact et tous les autres nobles, gras et gros, font ripaille ce soir pour fêter ton expulsion de la ville. Vrai, Vercingétorix, je suis devenu ton camarade et cela m'honore, mais laisse-moi te dire que c'est un mauvais début et un mauvais présage pour les amis de la liberté. L'aristocratie de la Gaule ne vaut plus rien. Si nos nobles à nous refusent de casser leur serment de fidélité à Rome, comment peux-tu imaginer que dans les autres cités, chez les Éduens par exemple, les partis vont désarmer devant l'intérêt national ?

Le fils de Celtill considéra le *brak*, large bracelet d'or des chefs qui encerclait son poignet.

— Je ne compte pas sur les nobles, dit-il finalement, mais sur le petit peuple. J'ai suffisamment d'amis dans les campagnes pour m'aider à rassembler les mécontents de toutes sortes...

— Ça fera déjà une sacrée armée, admira le brigand.

— Bien sûr, sourit l'Arverne. En quelques jours, j'irai de domaine en domaine, soulever les hommes, convaincre les chefs. Toi, tu t'occuperas des gueux et des hors-la-loi, et ensemble nous remonterons vers la ville et nous chasserons ceux qui ont encore sur les mains le sang de mon père. Alors, moi aussi, je t'offrirai un de ces festins dont tu n'as pas idée...

Quelques jours plus tard, Vercingétorix reviendra ainsi triomphalement dans sa ville natale. Ses troupes enthousiasmées, n'ayant rien à perdre mais tout à gagner, le proclamèrent roi.

Il faut bien commencer d'une manière ou d'une autre...

Déjà, sans l'attendre, tous les pauvres de Gergovie étaient sortis de leurs taudis. Aux yeux effarés des nobles, une véritable armée surgissait de ces ateliers à demi enterrés dans le sol, ressemblant plus à des cavernes qu'à des maisons et où une foule d'artisans et d'ouvriers s'affairaient de génération en génération pour le profit de quelques-uns.

Dans ces ruches humaines, dans ces cloaques infâmes, ils fabriquaient tout ce que l'ingéniosité ou le talent de l'homme avait pu inventer. Mais si les conditions de vie y étaient effroyables, on y possédait cependant l'amour d'une liberté que l'on n'avait jamais connue. Rien que pour la beauté de ce sentiment, comme on aimait les belles choses que l'on fabriquait et qui ne servaient qu'aux autres.

C'est ainsi que désormais naîtront toutes révolutions et toutes résistances.

Derrière les petites gens, les puissants se dépêchèrent de s'enthousiasmer :

— Vive Vercingétorix ! Vive le libérateur ! Vive notre roi !

Comme disait le grand Arverne :

— Si nous voulons vaincre, il faut renoncer aux vieilles habitudes.

Du même coup, Vercingétorix réalisait ce rêve qui avait coûté la vie à son père : la royauté de Luern et Bituit renaissait de ses cendres glorieuses.

Le loup de l'Auvergne et l'aigle de Rome allaient se trouver face à face...

IV – Les dupeurs dupés et le dupé dupeur

Quelque temps plus tard, Convictolitav, désormais ennemi juré de César, fut désigné comme *Vergobret* ou magistrat suprême des Éduens. Qui l'avait nommé ? César lui-même, tout simplement ! Mais le plus légalement possible !

En tant que « protecteur » et allié du peuple Éduen, en vertu de « l'amitié traditionnelle qui liait les deux pays » comme on disait dans les beaux discours, et surtout en vertu de la raison du plus fort qui est toujours la meilleure, le Romain intervint dans les affaires de l'état éduen, qui, paraît-il, le regardaient puisqu'il en avait décidé ainsi.

Ah ! Ça avait été une comédie menée de main de maître ! En vue de ces élections, deux clans s'étaient affrontés. L'un des candidats, Cot, frère du *Verbroget* sortant, ambitionnait ce titre, malgré la loi qui interdisait que la magistrature suprême soit exercée deux fois de suite par les membres d'une même famille.

Aussi se fit-il élire avec l'appui de son frère, sans attendre le jour prescrit. L'autre candidat, Convictolitav, se présenta au jour légal, soutenu par les prêtres qui affirmèrent que, de ce fait, cette nomination avait un caractère sacré, donc valable.

Naturellement, ce fut aussitôt un déchaînement de passions politiques... fort bien orchestré, et César en eut très vite des échos :

— Si la situation se prolonge, on verra les deux moitiés de la nation en venir aux mains ! Ah ! quel malheur que nous n'ayons plus notre druide Diviciac, lui qui savait si bien apaiser les orages des passions locales. Sans compter que Cot, l'usurpateur, passe pour sympathisant de Vercingétorix... !

C'était exactement ce qu'il fallait dire au proconsul. Il convoqua, non loin de Bibracte, le Sénat des chefs et les deux candidats. Il fit faire une enquête et conclut :

— L'argent de Vercingétorix a acheté bien des consciences. Je me prononce en faveur de Convictolitav. Cot n'est qu'un usurpateur. Qu'il se retire. Vous tous, Éduens qui m'écoutez, oubliez vos querelles. Ne pensez qu'à la guerre. Consacrez-y toutes vos forces. La victoire est la seule chose qui compte. Le reste n'a aucune importance. Après la victoire, quand toute la Gaule sera pacifiée, les germes de la discorde seront détruits d'eux-mêmes. Et les récompenses octroyées en proportion de l'effort fourni...

Litavic souffla à ses frères médusés cette opinion qu'ils partagèrent en souriant :

— Remplacez ce sinistre petit individu à la face glabre et au regard de serpent par notre Vercingétorix, grand et fort et noble comme le peuple gaulois, et imaginez que l'Arverne vient de nous tenir ce discours.

Ah ! la bonne farce !

César continua à pérorer, puis estimant son auditoire suffisamment endormi par le ronron de ses paroles – bien à la manière gauloise, pensait-il – il ajouta le prix qu'on avait à payer :

— Ce que j'attends de vous, bien entendu, en échange de mon amitié, c'est l'exécution scrupuleuse de vos précédentes promesses. Il me faut des vivres. J'ai encore besoin d'une aide supplémentaire en hommes. Et puisque vous m'avez dérangé, j'attends en échange de mon temps précieux, non pas quelques cavaliers... mais également un corps de dix mille fantassins destinés à protéger mes convois.

— Rien que ça, maugréa Litavic. Et pourquoi pas, du reste ? Allons

retrouver Eporédorix et voyons ensemble comment le Romain pourra être comblé.

Eporédorix avait toujours proclamé bien haut, dans l'entourage éduen de César, qu'il tenait pour Convictolitav. Tout aussi haut, son bon ami Viridomar le fils adoptif du célèbre druide Diviciac, proclama être un fanatique de Cot, l'usurpateur.

César, pour les mettre tous deux d'accord et avec un peu de perversité, les affecta l'un et l'autre à la surveillance de la cavalerie gauloise mercenaire.

C'est ce qu'il annonça à la fin de son discours avant de retourner à son camp, très satisfait de lui.

Entre les rangs des nobles éduens atterrés mais domptés, il sortit, le visage impassible mais avec deux petites rides méprisantes de chaque côté de la bouche, l'œil froid ne regardant personne – car personne n'offrait pour lui d'intérêt – sous l'étroite visière du casque à cimier.

Derrière lui, pareil aux ailes de la victoire, son grand manteau rouge volait si haut qu'il claquait au nez de ceux qui lui faisaient la haie. Viridomar lui-même, recevant en pleine figure ce soufflet pourpre, eut un haut-le-corps. Essuyant d'un revers de poignet ses longues moustaches blondes, il secoua la main, comme s'il voulait en égoutter du sang et il eut l'air profondément écœuré.

À la fin de la semaine, les frères de Litavic recevaient l'ordre de rejoindre l'armée romaine.

Bien des combats avaient eu lieu depuis l'élection de Vercingétorix. La victoire n'avait guère souri à l'Arverne. Avaricum (Bourges), malgré les premières machines de guerre employées par les Gaulois, avait dû succomber dans un carnage affreux.

Sur la colline de Montparnasse, près de Lutèce, Camulogène, un vieux routier décidé et solide, et ses hommes s'étaient fait tuer jusqu'au dernier.

Mais dorénavant, le proconsul saurait que la lutte serait sans merci. Son premier grand ancêtre connu avait pris le surnom de César. Il avait réussi seul à renverser un des éléphants carthaginois, en lui tranchant les jarrets, *Caesor* signifiant « trancheur ». Puis le mot *Késar*, désignant l'éléphant en langue punique, il fut *Caesar* (César) l'éléphant, et ce sobriquet devint héréditaire.

Caïus Julius III Caesar, Jules César, réussirait-il jamais à trancher les jarrets de la nation gauloise ? Mais celle-ci en s'effondrant ne l'écraserait-elle pas sous sa masse ? C'est ce qu'il commençait à se demander.

Maintenant, Vercingétorix l'attendait sur sa montagne à Gergovie, pour lui disputer la souveraineté de la Gaule, en ces lieux mêmes où s'étaient faites, au temps de Bituit, son unité et sa grandeur.

En arrivant en ces lieux, privé d'une partie de ces légions que les

lieutenants de Vercingétorix maintenaient un peu partout dans le territoire, César se sentit bien las.

De la plaine, la montagne elle-même semblait une forteresse naturelle. Sur sa crête, les fortifications le narguaient, hérissées d'une forêt de rochers et de murailles, grouillantes de soldats.

Les guerriers gaulois, que ses espions disaient dorénavant remarquablement entraînés, venaient chaque jour provoquer les Romains, sans la moindre peur.

Quelque endroit qu'il choisisse ici, le camp installé par César serait imparfait. Et César avait horreur de l'à-peu-près.

Finalement, il ordonna de le bâtir au pied du massif le long de la route d'accès, mais heureusement près du point d'eau. Malgré les travaux colossaux, il ne pouvait espérer encercler la citadelle.

Lorsque les deux jeunes frères de Litavic pénétrèrent dans les lignes romaines, ils furent néanmoins surpris par son aspect formidable et ordonné, et sa tranquille mais précise activité.

C'était comme une image de Rome, élevée en quelques jours sur le sol celtique, avec ses remparts hauts de douze pieds, ses fossés profonds de neuf et larges de quinze(18).

Comme dans une ville : les quartiers séparés par des rues tracées au cordeau. Et dans chaque quartier, pareilles à des maisons bien alignées, les tentes rectangulaires de repos, les ateliers, les forges, les écuries, les réserves de vivres et de fourrages, bien dispersés comme il le fallait, le temple... Mais aussi les vastes faubourgs où s'affairent les non-combattants de toutes sortes : le marché avec commerçants ambulants en tous genres, les tentes luxueuses des négociants en esclaves venus avec l'espoir de faire de belles affaires bientôt sur place, les agents du ravitaillement et toute une véritable armée de vauriens, hommes et femmes, qui se faisaient nourrir, heureux de ne pas penser au lendemain.

— Quelle effroyable bande de malfaiteurs ! gronda, dès son arrivée, Lucéo, le cadet des frères de Litavic.

— Mais c'est aussi une belle leçon de puissance, rétorqua Giamonmatos (la joie de nos vieux jours), le plus jeune.

Il ne comptait que quinze ans, parlait beaucoup mais raisonnait comme un chef pétri d'expérience.

Il avait été convenu que les garçons se rendraient à la nuit dans la tente d'Eporédorix, en faisant suffisamment de mystère pour que l'attention des espions de César, qui rôdaient partout dans le quartier gaulois, en soit aussitôt alertée.

— Ils sont aussi nombreux que les brins d'herbe, avait expliqué Eporédorix à Convictolitav.

Ils exposèrent la mission dont les avait chargés le Vergobret : Eporédorix et Viridomar devaient convaincre les cavaliers mercenaires

gaulois d'abandonner César et de rallier la cause nationale.

— Ainsi qu'il nous l'a répété, rapportait Lucéo, il faut saper le moral des troupes romaines.

— Vercingétorix a été formel : « Point de combat, point d'attaques franches de la légion, ni en marche ni dans leur camp, ni rangées en bataille. »

— Les Romains ont en effet, vous le voyez, trop de supériorité en ce domaine, assurait Eporédorix.

« Tout en se déroband à la lutte, que l'on demeure à l'affût de l'ennemi, qu'on ne perde aucune occasion de lui nuire. Ce qu'il faut surtout, c'est l'affamer. Pour cela, brûler les réserves, les fermes, sacrifier nos villages et nos villes... »

Un mouvement au-dehors, un bruit de pas furtifs, Eporédorix fit un signe : celui de parler plus fort. La voie de fausset de Giamonmatos, une voix qui muait, mais qui tremblait bien un peu, reprit :

— Chaque jour verra emporter un lambeau de l'armée romaine jusqu'à l'heure où elle disparaîtra, faute d'hommes et de vivres.

— Très bien parlé, mon fils, approuva Eporédorix. À moi de jouer...

Et cette affirmation signifiait beaucoup de choses.

Dès avant le lever du jour, peu après que les relèves de sentinelles eurent été faites, il alla aussitôt se faire annoncer chez César et lui dévoila les « desseins pervers » que des émissaires de Convictolitav se proposaient de réaliser ici même.

César congratula Eporédorix et ordonna l'arrestation des frères de Litavic, lesquels étaient déjà loin... de l'autre côté de la montagne, pour monter chez Vercingétorix. Tout en se félicitant de la nécessité de leur mission, ils riaient maintenant nerveusement des dangers auxquels ils avaient échappé.

De son côté, Litavic ne perdait pas de temps. Lui et ses hommes marchaient en avant d'un très important convoi éduen de vivres destinés à l'armée du conquérant. Des fonctionnaires et des marchands romains les accompagnaient à l'arrière-garde.

Arrivés à la frontière du pays éduen et du pays arverne, à peu près à deux jours de marche de Gergovie, Litavic, qui était à la tête du convoi, annonça qu'il partait en reconnaissance. Il lança son cheval au galop... pour disparaître derrière une colline. La troupe continuait son train paisible lorsque le jeune Éduen revint au triple galop. Deux larmes coulaient, dessinant deux grosses traces sur ses joues barbouillées de poussière, et il donnait des signes du plus grand désarroi. Il fit signe aux autres d'interrompre leur marche.

— Que se passe-t-il ?

— Ah ! Mes amis, dit avec peine cet affligé. Devinez ce qui se passe. Oh ! C'est affreux !

— Affreux ? Mais explique-toi !

— Ah ! pauvres de nous qui marchions tranquillement vers le massacre ! Je viens d'apprendre que toute notre cavalerie, toute notre noblesse ont péri. Des guerriers du plus haut rang tels qu'Eporédorix et Viridomar ont fini de vivre... Et mes jeunes frères aussi ! Hélas ! Hélas !

— Eporédorix et Viridomar ont péri ? Et tes jeunes frères ? Dieux du ciel ! Est-ce possible ?

— Ah ! Je vous le promets : accusés de trahison, sans aucune raison valable, ils ont été mis à mort par les Romains...

— À mort par les Romains ?

— Oui, à mort ! Ah ! Vraiment la douleur m'empêche de parler. Voyez les gens qui sont venus nous prévenir et que j'ai rencontrés. Ils sauront mieux que moi vous expliquer... Apprenez de leur bouche ce qui s'est passé. Et croyez le récit de ceux qui ont échappé au massacre. Pour moi, la douleur m'empêche de poursuivre un récit aussi horrible... Pensez que je viens de perdre du même coup mes deux jeunes frères. Ah ! Quelle tristesse !...

Et Litavic sanglotait.

C'était un étrange spectacle de voir ce guerrier si valeureux, brisé par un tel chagrin. Les commerçants romains, étonnés de la halte non prévue, avançaient et commençaient à s'interroger puis à questionner les Gaulois qui, tous ensemble, poussaient des cris affreux et invoquaient le ciel, semblait-il. En vérité, les Italiens ne comprenaient rien aux discussions véhémentes échangées dans la rapide langue celte à laquelle ils n'entendaient mot.

Au détour du chemin, arrivait maintenant une petite troupe de cavaliers. L'air éreinté, couverts de blessures et tristes comme la mort, ceux-ci confirmèrent les dires de Litavic.

— Le pire est que César a décidé de s'emparer de tous les Éduens qui s'approcheraient du camp. Ils auront le choix entre la mort à coups de fouet ou le fer de l'esclavage. Ah ! Malheur à nous !

Les Éduens du convoi, consternés, se regardèrent.

Enfin, une voix s'éleva :

— Alors, que fait-on ? que décidons-nous ? Allons-nous nous faire tuer aussi ou vendre à l'encan ?

Soudain, tout à fait ressaisi maintenant de la douleur qui l'étouffait à la minute précédente, Litavic leva la main et demanda la parole :

— Il ne s'agit pas de délibérer. Il faut rompre sur-le-champ avec les Romains et aller rejoindre nos frères arvernes.

— Oui, oui ! criait-on de toutes parts.

— Qu'est-ce qu'il dit ? questionnaient les marchands. Voyons, traduisez ! Nous ne comprenons pas. Vous parlez toujours tellement vite. Et puis, ne criez pas comme cela !

— Mais auparavant, continuait Litavic, il faut venger ces victimes

innocentes, indignement massacrées. Exterminons ces bandits qui sont avec nous.

Les Italiens commençaient à être franchement inquiets :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Je dis que vous allez mourir, expliqua celui-ci en latin. Comme ça... (et sortant son glaive d'un geste rapide, il coupa le cou du premier qui était près de lui.)

Quand il n'y eut plus un seul Romain pour s'y opposer, le convoi reprit sa marche, mais, par un savant détour, les vivres prirent, eux, la direction de la forteresse de Vercingétorix.

Vers tous les points du pays éduen, des messagers partirent au galop, annonçant le massacre ordonné par César, exhortant la population à venger cette injure et à suivre l'exemple donné par Litavic. Déjà, des coureurs payés par Convictolitav visitaient la moindre chaumière.

À la tête d'une armée qui grossissait d'heure en heure et qu'il s'efforçait de faire manœuvrer avec le plus de discipline possible, Litavic marchait sur le camp romain.

César apprit les événements vers minuit : au lieu du renfort nécessaire, c'était un nouvel ennemi qui arrivait ! Bientôt, il serait bloqué et affamé dans son camp. D'assiégeant, il deviendrait assiégé.

Alors, le consul fit preuve de son habituel sang-froid. À l'aurore, il quittait le camp avec quatre légions, sa cavalerie de Germains, et ce qu'il avait de cavaliers éduens, et il galopa vers les rebelles, qu'il rencontra en fin de journée.

Les Germains, terreur des Gaulois, arrêterent net l'avance de l'armée de Litavic. Allait-elle se faire massacrer ? Un vent de panique souffla.

Mais non ! Comme maintenant, les Gaulois s'inspiraient des leçons romaines, César allait leur rendre la monnaie de leur pièce, bien à la manière gauloise.

Il ordonna à Eporédorix et à Viridomar qui faisaient triste mine de se montrer au premier rang des cavaliers, bien éclairés par des torches. On était, en effet, maintenant en pleine nuit.

— Adressez la parole à vos compatriotes, je vous prie, ordonna-t-il d'une voix sèche. Et montrez ainsi par vos propres personnes que les allégations de Litavic n'étaient que purs mensonges. Parlez en celte, je vous en prie aussi et ne craignez pas de vous montrer impolis vis-à-vis de moi-même : j'ai mes interprètes. Ils sont très fidèles... eux.



"Exterminons ces bandits qui sent avec nous!"

Naturellement, les Éduens jetèrent bas leurs armes et implorèrent un pardon que César accorda de bonne grâce : il avait besoin d'hommes. Puis il ordonna trois heures de repos. Il était minuit et à l'aube on retournerait à Gergovie.

Litavic et quelques fidèles s'étaient enfuis et arrivèrent bien avant eux... chez Vercingétorix qui les félicita.

Eporédorix et Viridomar ne tardèrent pas à rejoindre Bibracte où ils firent de la bonne besogne. Comme ils avaient beaucoup d'influence, ils parvinrent à rallier à la cause des Éduens les plus hésitants. La bataille de Gergovie allait commencer. Chaque camp devait encore rivaliser de stratagèmes.

Les plus astucieux remporteraient la victoire...

Mais qui serait le plus astucieux ? Les loups ou l'aigle ?

V – La main dans le sac

C'était l'été. Comme une chape de plomb, la chaleur s'appesantissait sur les montagnes et sur les gens... César se désespérait. Allait-il abandonner cette proie superbe qu'était Gergovie ?

— Ne voilà-t-il pas que ce Vercingétorix se met à construire – et fort bien – des fortifications sur les collines avoisinantes et aux approches du col ? À chaque tranchée romaine, il répond maintenant par des redoutes avancées qui barrent le chemin !

Et César ne pouvait se retenir d'un certain sentiment d'admiration.

Mais pour travailler à ces ouvrages, l'Arverne avait dû dégarnir, non seulement les camps qui protégeaient les murailles de la ville, mais aussi les murailles elles-mêmes.

L'occasion était trop belle. Il fallait que César s'en empare, pour s'emparer du même coup de la ville. Lui, l'homme des sages réflexions et des plans prudents, il devait risquer un coup d'audace, bien à la manière gauloise, alors que les Gaulois agissaient dorénavant comme les Romains. Qui l'eût cru ?

— Eh bien, dès demain, nous tentons l'escalade !

Trois légions particulièrement entraînées à l'assaut furent dissimulées pendant la nuit noire aux endroits propices. Ensuite, dès l'aube, il convoqua les muletiers éduens des convois de ravitaillements.

— Qu'on leur distribue des casques. Qu'on leur donne des chevaux. Je veux qu'ils aient l'air et l'allure de cavaliers et mènent grand tapage. Ils feront le tour par les collines et se rassembleront comme

pour se lancer à l'attaque dès le milieu du jour. Quant à la IX^e légion, qu'elle se dirige ostensiblement vers le point où les Gaulois élèvent de nouveaux remparts...

Aussitôt qu'il fut prévenu par les guetteurs, Vercingétorix réagit :

— Alerte ! Toutes les troupes disponibles à l'extrême gauche. Et que l'on active les travaux !

Il ne resta sur le front de la ville que quelques sentinelles arpentant mélancoliquement les chemins de rondes, véritables fournaies entre les murs épais où se réverbérait et s'accumulait un soleil implacable.

Dans la cité écrasée par la chaleur, de rares passants, non combattants, se traînaient. Les femmes et les enfants s'étaient enfermés dans les maisons à la recherche d'une hypothétique fraîcheur. L'eau commençait à manquer, car Vercingétorix avait donné des ordres pour qu'on la rationne sévèrement.

De l'autre côté du vallon, sur le rebord de la Roche Blanche, César contemplait la ville. Il serrait les mâchoires à s'en faire mal. La sueur ruisselait sur ses joues glabres. Passant la langue sur ses lèvres minces, on eût dit qu'il se purlérait à l'avance devant la proie offerte. Étaient-ce les vibrations de l'atmosphère surchauffée ou des larmes d'orgueil, mais le paysage tout entier semblait parfois se brouiller ?

Ah ! la longue et délicieuse attente !

Enfin, dans un ciel si bleu qu'il paraissait d'émail, le soleil indiqua midi. Alors, César leva son écharpe...

Un éclair illumina la colline au-dessous de lui.

Quelques milliers de soldats, couchés derrière la moindre anfractuosité du terrain, se levèrent et coiffèrent d'un même geste leur casque étincelant. Puis, la marée humaine dévala la combe, refluant sur la pente opposée.

Les sentinelles gauloises, qui s'ennuyaient ferme, mirent quelques secondes pour réaliser l'événement incroyable.

— Sauve qui peut ! Les Romains !

— Alerte ! Alerte !

— Ils escaladent les murailles.

— Ils pénètrent dans les camps !

— Aux armes !

Aux armes ? Dumac, roi des Nitiobroges⁽¹⁹⁾ qui faisait la sieste en caleçon, dormait presque encore lorsqu'il se retrouva, fuyant à bride abattue et dans le plus simple appareil, sur le premier cheval venu.

Le camp protégeant les remparts investi, il ne restait devant les Romains que la dernière muraille de la ville, muraille épaisse, certes, car faite de double épaisseur de terre et de pierres, mais d'une assez faible hauteur.

Les légionnaires s'apprêtaient à accrocher leurs échelles lorsque, quelle ne fut pas leur surprise...

Toute la population féminine de la ville s'était elle aussi précipitée en masse sur les murs. Mais loin de les repousser, cette armée d'un nouveau genre se jetait au cou des assaillants au fur et à mesure qu'ils enjambaient la crête.

De mémoire de Romains, on n'avait jamais vu ça ! Les soldats de César avaient-ils, un seul jour, été entraînés à un tel assaut de tendresse ? Il fallait voir les rudes légionnaires essayer de se dépêtrer de mille bras plus ou moins charmants qui se tendaient vers eux. Habitée à pourfendre ceux ou celles qui voulaient fuir ou se défendre, la XIII^e légion ne savait plus quel parti prendre, embrassée, fêtée, submergée, emberlificotée, la tête cassée par les protestations d'admiration d'une gent féminine dont toutes n'étaient ni jeunes ni belles, il s'en fallait de beaucoup !...

De respectables matrones, maîtrisant leur terreur, arrachent leurs bijoux pour les donner. Et chacun a bientôt plusieurs colliers autour du cou et des bras. Et des ceintures et des fibules et des bracelets ! Quelle moisson !

Par les fenêtres dégringolent riches étoffes, pièces d'or et objets précieux.

— Tu le veux, ô conquérant ? Tout cela est à toi !

— Tu en veux encore, ô beau soldat ? Entre et sers-toi !

— Tu en veux davantage, hardi légionnaire ?... Viens à l'autre bout de la rue. Regarde les fourrures et les plateaux d'argent que ma sœur accumule devant sa porte. Va, prends tout ce que tu désires...

Alors, poussés en avant par la soif du butin qui les dévore, tout autant que la véritable soif et l'émotion brûlent les lèvres de ces femmes héroïques, les soldats romains s'élancent à travers les ruelles, sourds aux appels de leurs officiers.

— Revenez ! Revenez ici !

— Mais ils vont se disperser à travers la ville et perdre toute liaison entre eux ! Revenez, rev...

— Bel officier, veux-tu cette boucle en or massif ?

— Laisse-moi tranquille, femme... Revenez, vous autres ! Écoutez-moi... Je t'ai dit de me laisser en paix... Vous me ferez huit jours d'arrêt !... Femme, veux-tu me... Tu me donnes vraiment cette bourse d'or. Et ceci encore ? Et ceci ? Oh ! la jolie boucle ! Ah ! quelle belle étoffe !

— Ma parole, il est devenu fou, lui aussi ? Hé ! Clusinus ! Clusinus ! Hé ! ne m'oublie pas dans la distribution ! Pense à moi ! J'arrive !

En vain, César fait sonner la retraite, officiers et soldats ne l'entendent pas ou plutôt ne veulent pas l'entendre.

— C'est la catastrophe à brève échéance ! rage le proconsul.

Cependant, parvenu de l'autre côté de la ville, le chef Dumac, sans prendre le temps de se vêtir, alerte les siens ahuris d'une telle

apparition, mais vite revenus de leur surprise.

— Les Romains sont là ! Vite, rassemblez les troupes, ordonne Vercingétorix qui supervisait les travaux. Qu'on se porte aux endroits les plus menacés.

Bientôt, les Romains se voient refoulés ou occis.

Dans leur débandade, ils laissent choir leur butin, telles les bandes du Brenn à Delphes... curieux retour des choses.

Des imprudents qui se sont risqués dans les maisons n'en ressortent point et rendent l'âme au fur et à mesure qu'ils se présentent devant les portes, chargés jusqu'aux yeux et ivres de cervoise...

Des petits groupes sont assaillis de tous les côtés par les guerriers et les femmes qui, maintenant, se sont armées elles aussi. Elles poussent des glapissements tels que l'on n'entend bientôt plus le vacarme du combat. En une heure, il ne reste plus un Romain vivant dans Gergovie.

César perdit sept cents hommes, le plus gros chiffre de morts qu'il n'ait jamais avoué. Il perdit aussi la face et le lendemain, il levait le camp.

Gergovie était sauvée !

De leur côté, à Ambivaretum (Nevers), Viridomar et Eporédorix détruisaient les réserves romaines : trésors, chevaux, ravitaillement... Ah ! les Éduens semblaient rattraper le temps perdu !

Sept ans après le début de la guerre, le proconsul se retrouvait au point d'où il était parti à la conquête de la Gaule, espérance en moins : tout s'effondrait.

Vercingétorix allait-il profiter de ce vent de victoire pour donner la chasse aux légions jusqu'aux frontières ? Las ! certains Éduens le persuadèrent d'établir son quartier général à Alésia, au seuil du pays arverne, face à leur territoire.

Or, Alésia, ville sainte, bâtie dans un superbe isolement, Alésia, la citadelle perdue dans les montagnes désertiques du Morvan, Alésia semblait avoir été construite pour être investie. César n'aurait qu'à suivre la ligne des vallons qui l'entourait.

C'est ce qu'il fit : le piège se refermait.

VI – La mort du loup

On était à la fin de l'été.

Dans Alésia en flamme, les derniers résistants affamés venaient de se rendre. Les derniers fuyards avaient été massacrés.

Et pourtant, la Gaule n'avait jamais eu de chef plus digne de la commander que Vercingétorix. Cet homme superbe, audacieux, intelligent et brave, arrivait-il trop tard ?

Il pouvait encore fuir et rejoindre les partisans pour entamer contre César une guerre d'usure, telle qu'il la préconisait quelques jours auparavant.

Non, là aussi, il était trop tard. Il le refusa à ceux qui l'en pressaient.

Si, encore plus que les Éduens, les dieux gaulois avaient trahi Vercingétorix en lui refusant la victoire, l'Arverne, lui, ne trahissait pas les siens.

Dès avant la dernière minute du désastre, il avait résolu de s'offrir à César en échange de la liberté pour les combattants de son peuple. Ce sacrifice, il l'accepta sans regret.

Aux premières lueurs du jour, tandis qu'on se battait encore, il convoqua les chefs et leur fit part de sa décision. Même, il ne pouvait plus imaginer qu'il en soit autrement.

— J'ai combattu pour l'amour de la liberté de tous et non pour le pouvoir et la gloire, encore moins pour la richesse. Maintenant, je suis prêt à mourir pour sauver ce qui reste à sauver. Mon sacrifice suffira peut-être à la vengeance du peuple romain. Les dieux lui ont donné raison contre la Gaule. Que les chefs ici rassemblés fassent de moi ce qu'ils veulent. Qu'ils me livrent à César mort ou vivant. Qu'importe, mon cœur et mon âme ne sont plus de ce monde.

Après des semaines de batailles, de famine, de souffrances, de déceptions, les Gaulois étaient anéantis moralement et physiquement. Pas un des chefs hébétés ne leva le pouce. Un morne messager alla trouver César...

Au pied de la colline s'élevant devant le camp romain, on avait aménagé une sorte d'estrade. Comme statufié et pareil à cette image de lui-même qui franchira les siècles, César, immobile, regarde les ruines fumantes de la cité sainte, de cette ville dont on disait en Gaule que nul n'avait osé la prendre de force, sous peine d'être foudroyé par Taranis : Taranis ! Où t'es-tu caché, grand dieu de la Gaule ?

Déjà, les portes de la ville s'ouvrent laissant le passage à un lamentable cortège... Un à un, les vaincus défilent. Une à une, les armes et les enseignes tombent au pied du vainqueur dont le regard figé n'a même pas un éclair de joie triomphante. Le tas de dépouilles s'élève à vue d'œil.

Soudain, remontant le troupeau humain, un cavalier arrive au grand galop.

Ah ! la merveilleuse apparition, resplendissante de toutes ses armes précieuses et de sa beauté fière ! César a comme un tressaillement, mais ne tourne pas la tête lorsque le cheval, toujours galopant, fait le tour du tribunal avant de s'arrêter au pied du trône.

Tirant sur les rênes, l'Arverne oblige l'animal à se cabrer, puis à s'incliner en un salut admirable.

Maintenant, sautant de sa monture, Vercingétorix fait un pas vers le Romain et lance ses armes à son tour dans le plus profond silence. Puis s'agenouillant sans rien dire, il tend les mains ouvertes, dans le geste traditionnel du vaincu.

César n'a même pas un mouvement de cil. Il attend quelques longues minutes. Derrière lui, les assistants sont émus de pitié. Oui ! les Romains ont pitié d'une telle infortune... Enfin, César va parler : il lève la main.

— Il va parler ! Aura-t-il pitié lui aussi ?

De la bouche mince, les mots méprisants cinglent celui qui est tombé. Les reproches, les railleries, l'insulte, rien ne lui est épargné.

Devant le vainqueur furibond, digne est resté Vercingétorix. Son silence sera sa suprême victoire.

Mais César est hors de lui :

— Qu'on mette cet homme aux fers et à l'instant même ! jette-t-il. Il mènera le cortège des esclaves à mon triomphe.

Désormais, le fier Arverne ne sera plus qu'un captif traîné de geôle en geôle jusqu'à la grande parade précédant son exécution. Qu'importent les souffrances à venir. Il ne les sentira pas. Il a dit aux siens :

— Ma véritable vie a pris fin. Mon âme et mon cœur sont morts.

L'été aussi va finir, le bel été arverne... Pour l'histoire, la vie de Vercingétorix n'aura duré que deux saisons.

Le Jupiter des Romains remplacera bientôt le Taranis des Gaulois. Leurs dieux abandonnent toujours les nations vaincues.

Une rivière bien honnête



A Jordanne est un petit cours d'eau qui naît dans la montagne non loin d'Aurillac pour venir serpenter entre les prés verts, peuplés de vaches rousses.

Jusqu'au siècle dernier, on y trouvait des paillettes d'or et l'on citait plus d'un orpailleur qui aurait ramassé une petite fortune. Hélas, de nos jours, si l'on cherche encore, il y a belle lurette que l'on n'y trouve plus rien. Parfois, un éclair doré apparaît lorsque le soleil se mire dans les eaux fraîches, mais ce ne sont que truites qui vous glissent entre les mains.

D'où venait cet or ? Voici ce qu'on raconte :

Au temps des fastueux rois arvernes, des guerriers de la région avaient rapporté d'une expédition, un très somptueux trésor de guerre.

Des dizaines de chariots se traînèrent par ces routes, chargés de lourds vases d'or massif, de bijoux de toutes sortes : torques ou colliers de chefs, fibules, broches filigranées, larges boucles de ceinture...

Pour reposer les mulets, le convoi s'arrêta au bord de la rivière qui n'était ici qu'à son cours supérieur.

Aussitôt, quelqu'un proposa :

— Si nous faisons le partage ? Après tout, cela nous donnerait du courage pour continuer la route.

— Ah ! Si l'on avait des pièces ou des lingots, l'opération serait simplifiée.

Et, sans égard pour l'art qui avait présidé à la fabrication de tant de merveilles, nos Arvernes, qui n'étaient après tout qu'une belle bande de brigands, décidèrent aussitôt de s'improviser fondeurs.

— D'abord, il n'y a qu'à allumer un grand feu...

— Oui, mais dans quoi récupérer l'or en fusion ?

Le plus dégourdi suggéra qu'on coule le métal précieux dans des trous creusés dans le sable.

On creusa les trous, on y disposa du bois, que l'on bourra d'orfèvrerie. On y mit le feu et chacun souffla sur les brasiers avec entrain, tandis que des guetteurs, postés sur les rochers d'alentour, scrutaient la vallée. On ne sait jamais...

Comme ces Arvernes-là étaient beaucoup plus doués pour la rapine que pour la métallurgie, ce fut un piètre résultat que l'on obtint : l'or, réduit en petits fragments, s'était mélangé au sable et à la cendre. Quel gâchis !

Nos apprentis monnayeurs tentaient de récupérer leur trésor, lorsque des cris retentirent :

— Alerte ! On nous attaque !

Bien sûr, le convoi avait été repéré tout au long du trajet... Que faire ? Les ancêtres des Auvergnats n'allaient pas se sauver en abandonnant une telle fortune ! Et prendre la fuite avec un tel chargement n'était pas pensable.

Alors, vite, vite, jetant pêle-mêle le sable, la cendre et l'or dans des jarres, sans même prendre le temps de les boucher, ils précipitèrent le tout dans les gouffres creusés par la rivière. On verrait plus tard à le récupérer. Mais hélas, il n'y eut aucun survivant et les brigands en furent pour leurs frais.

Pensez si la rivière était contente à présent. Elle seule détenait le secret.

— Maintenant que me voilà riche, je vais devenir puissante. Je vais couler dans une vallée grasse et fertile près de villes opulentes et les plus jolies filles viendront se mirer dans mes eaux... Être une simple rivière, cela n'est plus assez beau pour moi. Fleuve je serai, et les plus gros bateaux, chargés à ras-bord, descendront mon cours paisible. Je serai Loire ou bien Garonne, car Dordogne ce n'est pas assez.

Et elle en faisait des projets, la petite rivière !

Tant et si bien que, gonflée de son importance, elle déborda de son lit et envahit les prairies voisines.

Or, un druide fort sage habitait dans les parages...

Quelle ne fut pas sa surprise au petit matin, de voir de l'eau auprès de sa maison. Furieux, il bondit hors de chez lui et se mit à invectiver la Jordanne.

— Tu es folle, ma parole ! Qu'est-ce qui t'a pris de déborder ainsi ?

— Mon lit n'est plus assez beau pour moi, répondit la rivière. Je cherche un passage pour aller à la mer à travers des pays magnifiques, car je suis bien riche maintenant et ici cela ne me plaît plus.

— Tu es riche, et comment ?

La rivière, toute fière, s'empressa de narrer l'histoire de sa nouvelle fortune.

— Ah ! Mais, fit le druide, cet or n'est pas à toi. Il est en dépôt et il te faut le rendre.

— Le rendre ? gémit la rivière, mais à qui ? Les brigands sont partis, tous les Arvernes sont morts et, du reste, l'or n'était pas à eux : ils ont tué pour le prendre. On les a tués et c'est bien fait.

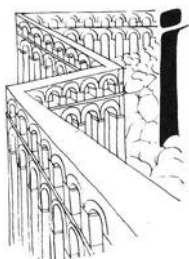
— Eh bien ! fit le druide, si les rivières deviennent malhonnêtes, où allons-nous maintenant ? Cet or est maudit ! Tu vois, déjà il te gâte.

— Cet or est maudit ? Oh ! Alors, je n'en veux plus, protesta la rivière, puis elle réfléchit : que vais-je en faire ? Si je le restitue... mais à qui ? quels seront les nouveaux malheurs qui vont s'abattre ?

— Des malheurs innombrables, déclara le druide. Écoute-moi, Jordanne, retourne dans ton lit et laisse la nature libérer peu à peu cet or. Ceux qui le trouveront en seront d'autant plus heureux qu'ils auront peiné pour le découvrir.

Et c'est, ma foi, ce qui arriva, jusqu'à ce que l'or soit épuisé... Maintenant, la Jordanne a la conscience tranquille et on peut l'entendre rire sur les galets.

De l'eau aux pieds de Citronnelle



E suis un homme heureux. C'était ce qu'aimait à se répéter Caius Julius Réginus, après avoir jeté un dernier coup d'œil approbatif à sa propre image dans le miroir d'acier poli que lui présentait Bulgus, son esclave barbier, un Volque Arécomique des Cévennes, convenablement stylé et dont la tête chauve ressemblait à un sac de cuir (bulga). Caius Julius Réginus, lui, appréciait beaucoup sa propre physionomie et lorsqu'il se regardait de profil en louchant un peu, il trouvait que ses cheveux courts, son front avantageux et son début de double menton, faisaient de lui un (presque)... authentique Romain.

— Et mes noms, ne sont-ils pas pleins de dignité ? se plaisait-il à répéter à son épouse Bama Domitia. Quand je pense qu'il a fallu quatre générations avant qu'un homme de notre famille puisse pleinement faire figure honorable au conseil exécutif de la cité ! Quand je pense que mon père avait reçu de son propre père le surnom indigène et démodé de Ségomaros ! Le noble vieillard, comme il en souffrait !

— Ton grand-père se nommait bien Gédémo tout simplement, pouffa Domitia en grappillant du raisin. (Bama Domitia était la fille d'un gros propriétaire de chevaux de Camargue, le riche manadier Bamus.)

— Il se nommait Gédémo, mais adopta les prénoms et noms glorieux de Caius Julius(20) en l'honneur de César, le... hum ! le vainqueur de la Gaule. Notre famille fut dorénavant une *gens* Julia ! Quelle référence !

— Cela lui a beaucoup servi, constata Bama Domitia.

— Hem ! Heu... oui... enfin, passons ! Avant lui, son père, donc

mon arrière grand-père et le premier dans ce négoce, était connu comme Namantobogios Nertomari, fils de Nertomaros. Par Jupiter ! Quelle époque barbare !

— Et notre enfant, comment l'appelons-nous, mon cher époux ?

— Parbleu ! Caius Réginus, comme moi son père ! N'est-ce point noble et romain à souhait ?

— Mais si c'est une fille ?

Caius Julius Réginus, arrière-petit-fils de Namantobogios, leva les yeux au ciel.

— Une fille ? Qui donc me succédera ? À moi, chef de la Corporation des Bateliers de la ville d'Arles. C'est déjà bien assez que nous ayons dû attendre si longtemps avant d'avoir cet espoir enfin exaucé ? En as-tu fait, ma femme, des pèlerinages à la Fontaine de Vaucluse et aux Thermes d'Aquae Sextiae ! Non ! Nous aurons d'abord un garçon... et puis après, si cela t'amuse, une fille.

» Soyons sérieux, reprit le négociant comme pour s'excuser, que ferais-je dans mes affaires, d'une péronnelle ? D'une citronnelle, comme on dit chez nous, qui ne parlera que par des « je voudrais bien » et fera les yeux doux et nous mènera tous par le bout du nez. Tout comme toi, ma chère ! Ah ! n'as-tu pas su demander ce collier de turquoises qui te va si bien ?

Ayant embrassé la coquette *matrone*, il sortit, le ventre en avant, pour se rendre, d'un air martial, à ses affaires sur les quais du Rhône.

« La toge romaine, pensait-il, nous donne beaucoup plus de dignité que les pantalons bouffants et la capuche des ancêtres. »

Il se retourna une dernière fois afin de jeter un regard attendri sur la somptueuse villa – elle aussi faisait son orgueil. L'autre côté du Rhône, le faubourg gaulois populaire et pittoresque de la rive gauche, c'est-à-dire maintenant Trinquetaille, n'était pas une adresse assez distinguée pour un négociant de son rang.

Il cria avec malice :

— Pas de citronnelle ! Je ne la regarderai même pas ! Puis, il partit en sifflotant.

» Je suis un homme heureux, l'homme le plus heureux d'Arles et de la Gaule narbonnaise. La, la, la...

Péronnelle, Julia Régina Citronnelle le fut dès sa naissance. Mais qu'elle était jolie ! Avant qu'elle n'eût quinze ans, elle n'avait fait qu'une bouchée de Caius Julius Réginus, de Bama Domitia, de sa nourrice, de ses trois esclaves personnelles, des dix-neuf esclaves de ses parents, des marchands, des magistrats, des fonctionnaires, des collègues d'ouvriers, des collègues de nautes, des grammairiens, des crieurs publics et des pêcheurs, des notaires et des charbonniers. En un mot, elle était la reine de la société arlésienne, de la bourgeoisie au prolétariat, de la classe servile à tous les agriculteurs des environs.

Il n'était pas de marché sans qu'une dizaine de paysans lui apportent, qui une rose, qui une corbeille de fruits, qui un poisson bien frais, qui un oiseau chanteur.

Il arriva même un moment où elle n'eut plus besoin de dire : « Je voudrais bien »..., en fermant les yeux avec un adorable sourire qui creusait deux fossettes de part et d'autre de son petit menton rond. Julia Régina Citronnelle était la reine d'Arles. Et cela l'amusait beaucoup.

Depuis presque un demi-siècle déjà, l'ordre régnait dans la Gaule conquise. À part la nuée de fonctionnaires qui s'étaient abattus sur elle, c'était au fond un immense service que Rome lui avait rendu. Avec les bienfaits du progrès, le pays avait franchi d'un bond plusieurs siècles.

Dès que les légions rangèrent le glaive, elles prirent la pioche pour des conquêtes plus pacifiques. Des marais furent comblés, des forêts inextricables abattues, des collines aplanies et, suppléant aux antiques routes inconfortables et rares, souvent coupées de rochers et de fondrières, les larges voies latines étendirent leur réseau de dalles et de ciment.

Et tandis que partout, du nord au sud, les peuples enfin matés oublièrent peu à peu leurs mœurs, leurs coutumes puis leur religion, des villes naissaient : éclatants bourgeons de la civilisation romaine.

À l'image des cités plus anciennes du Midi : Nice, Fréjus, Béziers, Narbonne et Arles, voici que Toulouse, Périgueux, Limoges, Poitiers, Tours, Rouen, entre autres, se couronnèrent de capitales et de splendides architectures que le temps n'a pu encore détruire. Mais la magnificence des conquérants ne se borna pas aux merveilles monumentales, ponts, arcs de triomphe, amphithéâtres, les Gaulois découvrirent d'autres choses plus utiles : le confort et l'hygiène, la sécurité et, ce qui devint encore plus précieux à leurs yeux que les temples de marbre et les statues dorées des nouvelles divinités, bientôt les mêmes privilèges sociaux et civiques que les Romains.

Or, Marseille, à qui la fortune tournait la tête, ne s'étant pas toujours montrée une alliée fidèle, Rome, vexée, s'adressa aux arsenaux d'Arles pour leur commander une flotte immense. Livraison fut faite en moins d'un mois.

Dorénavant, Arles devint le plus grand port, à la fois maritime et fluvial des Gaules.

Sa situation, à l'embouchure du Rhône et au croisement des grandes voies romaines, l'avantageait encore.

De la Germanie au Liban, les navires des chantiers navals arlésiens furent présents aux quatre coins du premier empire du monde. Navires excellents, car les Gaulois avaient une longue expérience de charpentiers et de négociants.

Remontant ou descendant le Rhône, ou faisant escale sur la route d'Espagne, vaisseaux, barques de toutes sortes, n'étaient qu'un des aspects de la fortune de la corporation des bateliers arlésiens.

Ainsi que dans la plupart des ports, ceux-ci étaient souvent à la fois constructeurs, transporteurs et commerçants.

Et de tous ceux-là, qui était le plus riche, le plus puissant ? Assurément, Caius Julius Réginus, arrière-petit-fils de Namantobogios Nertomari et le père de Julia Régina Citronnelle, la plus jolie péronnelle de tout l'empire romain.

— Je suis un homme heureux, se répétait-il chaque matin en partant tout content vers ses entrepôts, après que sa fille lui eut planté une grosse bise sur un front qui se dégarnissait assez pour lui donner un grand air de distinction.

» Je suis l'homme le plus riche d'Arles et ma fille est la plus jolie du monde. Ah ! L'Empereur n'est pas mon cousin.

Mais l'Empereur, à Rome (ne me demandez pas son nom, je l'ai oublié), l'Empereur finit un jour par entendre parler de la ravissante qui dansait si bien la farandole sur les collines de Trinquetaille et il décida derechef de devenir gendre d'un homme aussi avisé et aussi comblé.

Des candidats gendres, Réginus n'en manquait point et il avait dû engager un secrétaire, uniquement pour les recevoir, écouter leurs déclarations et les prier de ne plus revenir quand la belle leur avait ri au nez.

— Je voudrais bien... soupirait-elle en baissant les yeux et en fronçant sa petite bouche, je voudrais bien avoir une peau de lion pour y poser les pieds en me levant le matin lorsque le marbre de ma chambre est si froid.

— Un lion ? Ô beauté incomparable ! Je cours en chercher. Justement, dans les arènes, ce soir, on en exhibe un qui est plus gros qu'un mulet.

— Grands dieux ! Est-il féroce aussi ? Vraiment, ce serait abuser.

— Non point, non point... j'allais justement vous le proposer.

Quand on le ramena plus mort que vif sur une civière et que la peau fut étalée, si grande qu'elle couvrait une partie de la chambre, Citronnelle fit la grimace.

— Pouah ! Quelle horreur ! C'est triste, poussiéreux et ça sent mauvais ! Vraiment, je suis déçue.

Un garçon qui décevait Citronnelle n'avait plus qu'à filer et se cacher.

— Je voudrais bien, dit-elle à un autre, cette espèce de fleur qu'on prétend avoir aperçue dans les îlots du Rhône. Elles seraient, paraît-il, d'un bleu ravissant et feraient bel effet à ma ceinture.

— Des fleurs du Rhône ? Mais c'est comme si vous les aviez, ô

incomparable beauté ! J'y cours, j'y vole.

— Mais mon cher, il faut plonger. Et les tourbillons sont si affreux ! Et s'il vous arrivait quelque chose ?

— Que peut-il m'arriver de pire que de ne pas vous contenter ?

Quand on le ramena plus mort que vif sur une civière et que les iris furent accrochés à la robe de fin lin blanc, Citronnelle fit la grimace.

— Pouah ! Quelle horreur ! Elles sont trempées de vase et ma robe est gâchée ! C'est affreux, voilà que je n'ai plus rien à me mettre... Comme je suis contrariée.

Un garçon qui contrariait Citronnelle n'avait plus qu'à filer se cacher.

Heureusement, pour consoler Citronnelle, un messenger tout essoufflé arriva de Rome, sur ses entrefaites, apportant une lettre de Sa Majesté Impériale.

L'Empereur – de sa propre main – écrivait qu'il se mettait en route pour déposer des hommages aux pieds de la plus belle.

— Je voudrais bien, répondit Citronnelle, recevoir ton maître, mais comment oser me présenter devant lui, dans la modeste simplicité de mes tenues ?

Le courrier ne fit qu'un aller et retour et, tout essoufflé, rapporta les bijoux les plus rares et les plus précieux de Grèce, d'Asie et d'Afrique, que l'Empereur prévoyant avait distraits de ses bagages à la halte de Fréjus.

Tandis qu'un merveilleux cortège s'avançait à travers la province en suivant la Voie Augustienne, sur les contreforts des Alpes Maritimes, Caius Julius voyait ses affaires croître et prospérer encore plus si c'était possible, tant les gens mettaient un point d'honneur à traiter avec un homme si estimé.

— Oh ! Comme je suis heureux, constatait-il avec béatitude, en parcourant les quais.

Ici, comme il était payé proportionnellement au poids de la marchandise, il était comblé. Les matériaux de construction les plus pesants qu'il fût : énormes troncs d'arbres, blocs de pierre brute ou toute une forêt de chapiteaux et de colonnes de marbre des Pyrénées qu'un nouveau riche avait envoyé tailler en Italie.

Là, les chevaux que l'on poussait sur une énorme galère et que le fils du célèbre écrivain gaulois Symnaque avait achetés chez le manadier Bamus : des chevaux superbes devant figurer dans les fêtes que le jeune homme allait donner à Rome pour se lancer dans le monde.

Par là, des vivres à foison : sacs de grains, salaisons de viandes et de poissons, huiles et vins dans les tonneaux celtes ou dans des milliers d'amphores, énormes vases coniques de terre cuite, empilés à l'ombre. Et la poix extraite des pins résineux des Causses par les Rutènes du Rouergue, indispensable pour parfumer et épaissir le vin selon la

mode du temps. Cela valait son pesant d'or(21).

Mais si quelque marchandise venait à tomber à l'eau, des gamins qu'on appelait des *urinatores* plongeaient du quai pour la récupérer en vue d'une récompense.

Alors, que de cris et de horions lorsque le jeu tournait à la bagarre, gâchant définitivement la marchandise récupérée !

Ah ! Il fallait avoir l'œil à tout, surveiller cet énorme bloc de pierre hissé à grands cris, jusqu'au pied du mât de charge d'un navire carthaginois et qui avait bien failli basculer sur les portefaix transvasant du grain par l'élévateur voisin d'un voilier narbonnais.

— Faites attention à ne pas trop le secouer, criait Réginus à trois hommes à demi-nus qui faisaient basculer un tonneau sur une passerelle. Maximus Varro l'a choisi tout exprès de ses cépages de l'Aude pour le faire voyager par mer autour du monde et le récupérer convenablement vieilli.

C'est que les Gaulois romains savaient se montrer raffinés !

Aussi, l'Empereur ne se trouva guère dépaycé lorsqu'il mit pied à terre devant la demeure de l'illustre marchand-batelier. Il se précipita à travers la foule compacte des badauds faisant la haie presque jusqu'à l'atrium de marbre.

Malgré les murmures d'admiration, chacun put l'entendre faire les plus vives protestations d'amour, décrire la splendeur de Rome et offrir à Julia Régina Citronnelle de partager avec elle les honneurs de la pourpre impériale.

Cachant dans une fleur qu'elle effeuillait le rose qui lui montait au front, la jeune fille ne se sentait plus péronnelle du tout.

— Pensez ! Un empereur !

Ah ! qu'elle était jolie avec ses cheveux parsemés de poudre d'or flottant sur ses épaules en boucles savantes et rattachés par un bandeau de perles. À ses oreilles pendaient les boucles impériales en diamant apportées par le messager et avec lesquelles on aurait pu acheter deux vaisseaux et leur chargement. Ainsi qu'il était de mode depuis quelque temps, une couleuvre apprivoisée roulait des anneaux verts autour de son cou. Un élégant manteau ou *pallium* de brocart, faisait ressortir les plis raides de la *stola*, robe de mousseline, écarlate comme ses mignons brodequins lacés. Et c'est à peine si les étincelles éblouissantes de sa ceinture en chaînes d'or pouvaient rivaliser avec l'éclat de ses yeux noirs à travers les longs cils baissés.

— Je voudrais bien..., commença-t-elle, tandis que sa mère manquait d'air malgré son éventail en plumes de paon et que son père s'étranglait. Je voudrais bien réfléchir un tout petit peu, Majesté, si tu le permets.

L'Empereur se mordit les lèvres. Jamais on ne lui avait répondu ainsi.

— Ô blanche étoile d'Arles, reprit-il. Un moment... écoute que je parle... humblement (dire qu'il était le maître du monde !). Pour un seul de tes rayons, je te promets, bien sûr, que je ferai ton vouloir... ou que je mourrai.

— César fera son vouloir ou il mourra, chuchota l'assistance et ce fut comme un énorme bourdonnement jusqu'au fin fond des faubourgs de Trinquetaille.

Il faisait très chaud et plus d'un s'évanouissait parmi les badauds qui piétinaient depuis le matin à la rage du soleil. Il faisait si chaud que les roses du jardin intérieur se pâmaient au long des portiques.

« Ah ! songeait Citronnelle, si nous avions ainsi que Nîmes la somptueuse, des thermes où chacun puisse retrouver fraîcheur et forces... Ah ! si dans chaque péristyle, un jet d'eau pouvait murmurer sa chanson... »

« Que nous sommes malheureux à Arles d'être réduits malgré notre si grande opulence, à l'eau bourbeuse du Rhône. Que nous sert d'avoir un théâtre, un Odéon et un cirque où nous montrons notre élégance, tant que le lin le plus précieux ne pourra jamais être aussi blanc que celui de nos amies de Vaison, d'Orange, de Glanum ou d'Avignon. »

Et tandis qu'elle réfléchissait, les mains moites crispées sur la fleur dans laquelle elle cachait son bout de nez, les gens n'osaient plus respirer, l'Empereur se sentait mourir à petit feu.

— Ma foi, dit Citronnelle, je voudrais bien être ton épouse, ô Majesté sublime, et je te jure devant les dieux que je le serais vraiment si... à travers la Crau et les collines et les ravins, tu m'amènerais, sur un pont, la Fontaine de Vaucluse.

L'Empereur, fou de joie de cette promesse, fit convoquer, sur l'heure, ingénieurs, entrepreneurs et maîtres d'œuvre.

Le plan bientôt tracé, cent mille ouvriers se mirent à l'ouvrage...

Nuit et jour, on creuse des tranchées, on aplanit des collines, on perce des tunnels, on charrie des pierres, on empile les briques, on mélange le mortier, on enfouit des kilomètres de tuyaux de plomb, on assemble des chapelets de conduites de faïence...

— Aïe ! voici le Rhône en travers de la route !

— Qu'on le franchisse en siphon afin que le débit de l'eau garde toujours sa précision rigoureuse. C'est un ordre de l'Empereur.

Qu'il est majestueux, cet aqueduc qui s'élève !

Dans Arles assoiffée, enfin la Sorgue captée déverse un beau matin, ô bonheur !, ses flots purs... Ah ! la belle musique que tous ces jets d'eau. Ah ! le merveilleux spectacle de cette cataracte grandiose, ce flot bouillonnant qui se précipite comme troupeau d'agnelles dans les vasques de marbre.

Pâle d'émotion, le peuple ne peut plus contenir sa joie... On se jette dans les bassins, on s'asperge, on s'ébroue, on s'éclabousse. De l'eau !

Ah ! que l'on s'en grise, que l'on s'en gargarise, et que les louanges soient rendues à notre empereur admirable !

— Vite, vite, qu'on lui dresse des autels et qu'au lieu de flammes, chante devant son image une cascade murmurante !

Mais où est le César ? Le voici aux pieds de Citronnelle. Comme elle a changé ! Ce n'est plus La ravissante péronnelle qu'il avait quittée, mais une splendide jeune femme qui surveille d'un air grave des bambins jouant à faire marcher des galères miniature sur le bassin d'un jardin clos.

Sans reprendre souffle, le monarque désigne le miroir liquide où se rit le soleil.

— Voilà, princesse des belles, ton aqueduc : sans repos ni trêve, je te l'ai fait construire. Sans repos ni trêve, pendant sept ans, on a travaillé. Mais, s'il faut aussi amener l'Eridan, si de l'eau il t'en faut encore autant, dis-le moi vite, je repars à l'instant.

— Sept ans ! Seigneur ! Comme le temps passe ! Merci Grand Empereur. C'est trop de bonté de ta part, mais j'ai aussi trop attendu. Tu peux jeter bas ton aqueduc. Je me suis arrangée autrement. Un gentil porteur d'eau est venu chaque matin m'en apporter. Je l'aime à la folie... car nous nous sommes épousés. Voici nos trois petits. Adieu, cavalier.

Depuis longtemps, l'Empereur est mort et avec lui a disparu son tourment. L'aqueduc admirable a pour ainsi dire disparu lui aussi. Mais il y a encore des fous qui soulèvent des montagnes pour une promesse des filles d'Arles.

La chute de Ponce Pilate



OICI une histoire tellement extraordinaire, qu'on pourrait la croire inventée. Il n'en est rien. Comme on l'a dit, la réalité dépasse souvent la fiction. Cette histoire commence bien loin de la Gaule : en Judée, lorsqu'un prédicateur, nommé Jésus de Nazareth, souffrit sur la croix pour racheter les fautes de l'humanité bien mal partie déjà. Coïncidence ou volonté de Dieu, les deux hommes qui portaient la responsabilité de ce crime, à des titres divers, traversèrent l'un après l'autre la Méditerranée pour rencontrer l'empereur romain qui s'imaginait, lui, être d'essence divine.

Coïncidence ou volonté de Dieu, le maître de l'univers connu écouta la défense de l'un : Ponce Pilate, les plaintes de l'autre : Hérode Antipas, et les envoya accomplir leur destin, à chacun des bouts de la Gaule, dans deux endroits qui n'avaient rien de commun, si ce n'est par hasard le nom de Lugdunum.

Une de ces villes, au confluent de la Saône et du Rhône, devint Lyon et continue à prospérer...

L'autre, tapie au pied des Pyrénées, ne se relèvera jamais des destructions successives et vivote désormais : Saint-Bertrand de Comminges.

Saint-Bertrand de Comminges avant sa déchéance, au temps des guerres mérovingiennes, était une cité créée par les Romains pour rassembler les proscrits dont l'empire tenait à se débarrasser.

Le nom celtique de Lugdunum, commun aux deux villes, signifiait « montagne de lumière »... On pense qu'il y avait jadis, ça et là, sur la colline de chacune, des foyers rougeoyants où s'activaient des artisans protégés par Lug, le dieu des forgerons.

À la Lugdunum des Pyrénées, les Romains ajoutèrent la désignation

converanum, puisque devaient y vivre dorénavant les proscrits, les convicts ou *convenae* (c'est-à-dire les gens rassemblés, réunis). C'était en quelque sorte un camp de concentration où les bannis se refaisaient une nouvelle existence.

La ville, fort prospère – les habitants ne lui manquaient pas, par la grâce des Césars – exploitait le fameux marbre des Pyrénées, que l'on exportait vers tous les plus beaux palais du monde.

La Lugdunum du Rhône fut également créée par les Romains dans un but bien précis. Située en un point important – comme on dit : stratégique – de la Gaule, elle fut destinée, non plus à abriter des indésirables, mais au contraire à veiller à ce que la paix règne sur les peuples celtes enfin soumis aux quatre coins de son horizon.

Avant la conquête de Jules César, les nations gauloises possédèrent chacune une capitale bien au centre de leur territoire et l'on ne voyait pas d'intérêt à ce que de grandes villes soient postées sur les frontières, car dans ce cas, tôt ou tard, elles éveilleraient la convoitise des uns et des autres. Les Romains supprimèrent l'autonomie des nations, déchurent leurs capitales et décidèrent d'en créer une nouvelle, destinée à tous.

Pour vexer les peuples vaincus, on ignora que le centre géographique et politique de la Gaule avait été la région des Carnutes, près de Poitiers, là où s'était maintenu si fort l'esprit de résistance des druides.

Et puis, l'emplacement choisi pour Lugdunum semblait le plus pratique : au point de rencontre du Rhône et de la Saône, au carrefour des principales voies romaines : la nord-sud et celle qui s'enfonçait vers la Germanie. Enfin, Rome était relativement proche.

Voilà l'origine des deux Lugdunum où devaient aboutir deux destinées qui s'étaient rencontrées au pied du jardin des Oliviers et furent les témoins de la Passion du Christ : Pontius ou Ponce Pilate, procureur(22) romain de Judée et Hérode Antipas, tétrarque(23) juif de Palestine, par la grâce de Rome.

Écoutez cette histoire. Elle commence à Jérusalem où je vous emmène si vous le voulez bien, continue à Rome, mais la Gaule en vit le dénouement. N'est-ce pas le plus important ?

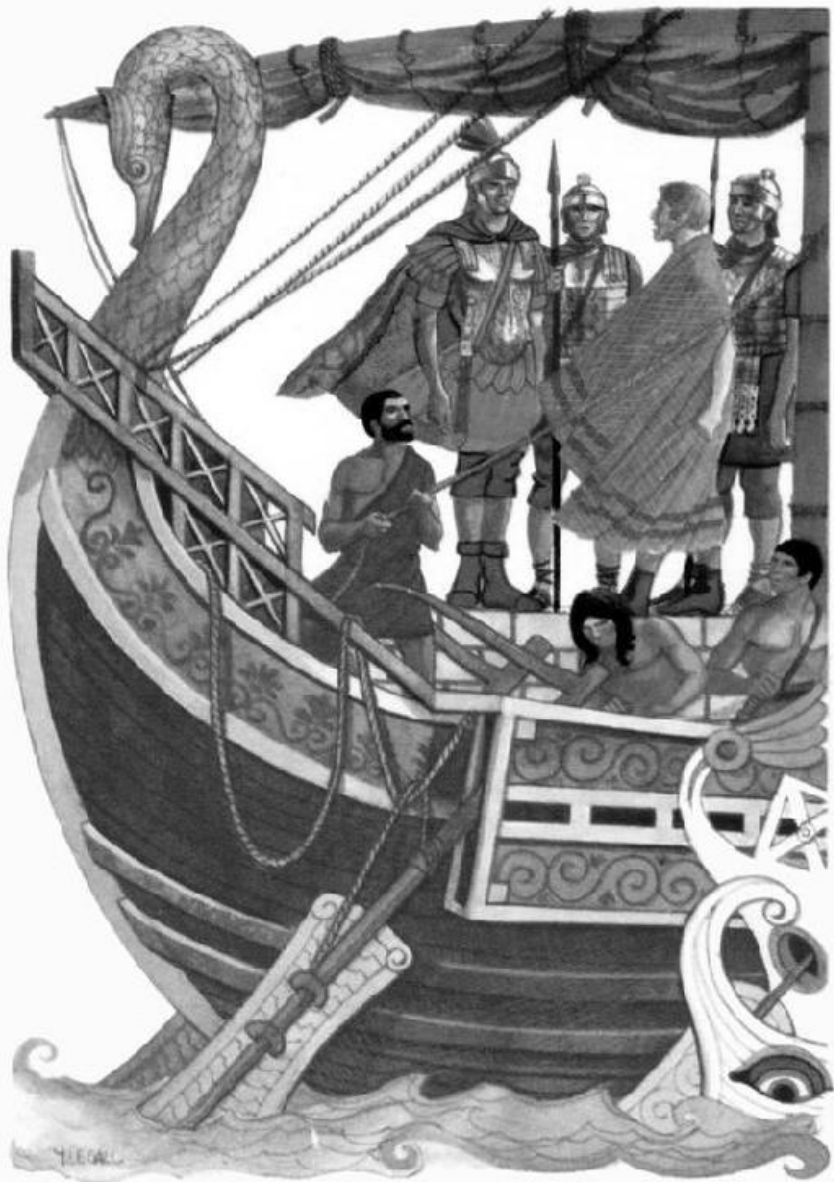
Après l'exécution de Jésus de Nazareth, la situation, que les Romains jugeaient grave, loin de se calmer, empira. Des troubles dans la province des Samaritains furent réprimés sans aucune diplomatie par Ponce Pilate. On se croyait à la veille d'une insurrection générale des Juifs lorsque de Rome parvint un ordre de Tibère. Le vieil empereur enjoignait à Pilate de venir se présenter à lui pour des explications.

Pilate était exaspéré par cette atmosphère de troubles. Depuis la mort de Jésus, le remords le tracassait étrangement dans ses insomnies.

Il était malade, nerveux, souffrait de démangeaisons épouvantables et il faisait pitié à son entourage par sa fièvre et cette manie, dit-on, de se frotter les mains, sans arrêt, jusqu'à en avoir des plaies...

« En admettant que l'empereur écoute ma justification et ne me retire sa faveur, un changement d'air me ferait le plus grand bien », pensa-t-il pour s'encourager.

Tout au long du long voyage, il se remonta le moral tant qu'il put. Sa femme qui l'accompagnait, avait l'amitié de Tibère dont elle était la parente. Il comptait sur son influence.



"Cali... gula? lui?" (Pilate était atterré.)

Mais, lorsque son navire, une trirème ressemblant comme une sœur à la trière de Pythéas, prit quai à Ostie, le port de Rome, l'accueil qu'on lui fit ne lui sembla ni pompeux, ni même cordial. Se présenta à lui un officier d'un petit rang, qui ne le salua qu'à peine et selon la manière des légionnaires, le poing contre la poitrine. Bien plus, il était porteur d'un ordre de garde à vue. Pilate s'étrangla.

— Comment ! Mais c'est une erreur ! Tibère n'a pu donner de telles consignes vis-à-vis de l'époux d'une de ses parentes... procureur de Judée et son plus fidèle serviteur.

Le légionnaire, malgré sa raideur réglementaire, prit un air ironique :

— Tu as fait un long voyage, noble Pontius, sans quoi tu saurais la nouvelle situation de Rome. Tibère est mort depuis bientôt un mois.

Les mains crispées et brûlantes de Pilate se remplirent de sueur.

— Il est mort ? Qui règne maintenant ?

L'autre bomba le torse sous la cuirasse étincelante :

— Son petit neveu qu'il avait adopté, Caius Julius César Germanicus, celui que nous autres légionnaires avons presque élevé et que nous surnommions Caligula « la petite botte » lorsqu'enfant il jouait parmi nous au soldat.

— Cali... gula ? Lui ? (Pilate était atterré.)

— Caligula est l'empereur de Rome et du monde.

Tandis qu'on l'emmenait sous bonne escorte, le procureur dominait mal sa panique. Ses affaires s'annonçaient mal, très mal : avant même d'être empereur, Caligula jouissait déjà d'une solide réputation de dérangement mental qui promettait de dépasser de loin celle du précédent souverain devenu, entre nous, fou à lier. Mais la folie du nouveau monarque s'agrémentait d'un certain sens de l'humour, dont ses victimes étaient, bien sûr, les dernières à rire. En fait, elles ne riaient pas du tout.

Et Pilate, au bout de longs jours de méditation morose, lorsque son maître le convoqua enfin, arriva mal à esquisser un sourire de protocole. Il faillit même s'évanouir lorsqu'il vit l'empereur qui, sans s'occuper de lui, étudiait des grimaces affreuses devant un miroir d'argent.

Enfin, le souverain s'aperçut de la présence du procureur. Il écouta en bâillant d'un air hostile ce que Pilate expliquait de la situation en Palestine.

— En somme, dit-il sèchement, tu fais bien des histoires pour expliquer l'exécution d'un révolutionnaire parmi tant d'autres. Le peuple juif est particulièrement turbulent à ton avis ?

— Particulièrement, ô César.

— Et tu as eu beaucoup de mal à faire ton travail de procureur ?

— J'ai eu beaucoup de mal, mais j'ai fait mon devoir de... (Il allait

dire « de bon serviteur de Tibère » mais il se retint juste à temps. Il ne faisait plus bon de se réclamer du défunt empereur. Défunt, parce que Caligula s'y était employé.)

— Eh bien, tu ne le feras plus ce devoir. Tu n'es plus procureur de Judée.

C'en était fait de Pilate ! Caligula semblait réfléchir, les yeux au ciel, s'adressant, sans doute, par la pensée, à son « collègue » Jupiter qui, paraît-il, lui donnait son avis...

Autour de lui, les courtisans prenaient eux aussi un air inspiré. Enfin, l'empereur « redescendit sur terre » et sourit presque cordialement.

— Puisque tu aimes les gens turbulents, dit-il, je vais encore faire un essai. Avec les Gaulois, tu seras servi.

« Tout, mais pas ça », gémissait intérieurement Pilate.

— Non, non, ne me remercie pas, tu sais que mon père, le grand Germanicus, fut un proconsul adoré en Germanie et en Gaule...

C'était vrai, on l'avait adoré comme un dieu. Germanicus savait parler aux Gaulois et les comprenait. L'empereur Tibère, par jalousie, le retira de la Gaule et l'envoya en Asie Mineure où il mourut. À cette annonce... suivie d'une augmentation d'impôts, ce fut un désespoir général, puis quelques-unes des plus grandes nations de la Gaule se soulevèrent et se jetèrent follement dans l'aventure d'une guerre civile.

Les Gaulois partirent au hasard, comme le firent leurs ancêtres, sans se concerter, sans préparer leur tactique, sans envisager les conséquences de la révolution. Un siècle, ou presque, d'une vie disciplinée auprès des Romains, ne leur avait rien appris. Sans avoir acquis une once d'expérience ou de sagesse politique, chacun s'insurgea à son tour et à sa guise.

— Vive la liberté !

Les deux principaux chefs de l'insurrection furent l'Éduen Sacrovir et le Trévire Flocus. Les Éduens ne pouvaient oublier avoir été les premiers en Gaule, lorsque Bitrace était leur capitale. Les Tréviens (de la région de Trèves en Allemagne) prenaient toujours, par principe, la cause de la liberté menacée. Les deux chefs, de très noble origine, avaient reçu le titre de citoyen romain. L'un et l'autre, à l'image de leurs ancêtres, se grisèrent de belles paroles et reçurent une belle mort. Tibère, comme le chat avec les souris, s'en amusa puis les croqua.

— J'aime beaucoup la Gaule, j'y ai vécu, poursuivit avec sévérité son neveu Caligula le nouvel empereur, mais j'ai l'impression que ces incorrigibles veulent voir de quel bois je suis fait. Aussi, prends garde, Pilate, à ne pas réveiller la révolte par ton indécision... pour leur sécurité et pour la tienne.

Autant interdire à un poisson de nager... si ce n'est en le tirant hors de l'eau.

— De plus, conclut négligemment le souverain, j'ai l'intention de donner à Lugdunum de très grands spectacles pour la fête du Confluent, le premier jour du mois d'Auguste. J'ai imaginé des concours d'éloquence et de poésie, dotés de prix magnifiques. Les vaincus se verront, du reste, contraints d'offrir les prix à leurs vainqueurs. Je trouve cela économique et drôle à la fois. Et les plus mauvais concurrents seront priés d'effacer leurs écrits avec la langue⁽²⁴⁾... Si L'on avait toujours procédé ainsi, il n'y aurait pas tant de mauvais écrivains...

Toute l'assistance applaudit et L'empereur congédia presque aimablement Pilate :

— Prépare-toi donc à aller montrer en Gaule ce dont tu es capable, Pontius.

Pilate prit cela comme un compliment et c'est comme à travers un rêve qu'il entendit le souverain poursuivre :

— Prends bien soin de toi, jusqu'à ton départ. S'il t'arrive quelque chose de fâcheux à Rome, toute la ville retentirait des imprécations de ton épouse. *Salve Pontie !* Et si j'ai autre chose à te faire savoir, tu seras averti.

— À tes ordres. *Salve imperator !*

Il n'avait même pas franchi, à reculons, toute la longueur de la salle d'audience, que Caligula confiait à ses intimes :

— Il vaut mieux que s'il arrive quelque chose de fâcheux, ce soit plutôt en Gaule, n'est-ce pas ?

Pilate rentra chez lui, rayonnant de satisfaction ; il le fut plus encore lorsque, très bientôt, un nommé Eutychus se fit annoncer à la fois en grand mystère et en grande pompe. Cet ancien cocher était le confident favori de l'Empereur.

— Je viens, lui dit ce personnage pittoresque, te confier un important secret de la part de notre divin empereur : il a besoin de toi.

Jour faste pour Pilate ! Quelle gloire l'attendait ? Le secret semblait d'importance :

— Notre maître, expliqua le visiteur, n'est pas content du commandant en chef des armées de Gaule et de Germanie. Il a appris que le roi des Bretons Cynobellius s'est fâché avec son propre fils Adminius. Celui-ci prépare une révolte que son père ne saura mater. Or, tu sais que les légions de César n'ont pacifié que superficiellement ce pays. Il faudra donc que tu te prépares à aller de Lugdunum remettre de l'ordre par là-bas, avant que l'agitation ne gagne la Gaule. Souviens-toi que Caligula veut que la paix demeure... tout au moins jusqu'à ses jeux littéraires. Mais seras-tu l'homme qu'il faut ?

— J'ai fidèlement servi la patrie pendant trente ans. Ce n'est pas

parce que l'on a fait des ragots à mon sujet que...

— On a fait des ragots parce qu'on est jaloux de toi, Pontius, assura le cocher. L'Empereur me l'a dit.

L'Empereur l'avait dit au cocher ? Par Jupiter ! Quelle réhabilitation !

— Aussi, continua le messenger, note bien par écrit tout ce que je te dis pour ne pas l'oublier. Prépare ton plan et garde surtout tes documents confidentiels par-devers toi.

Et c'est ainsi que, porteur d'un secret d'État, Pilate s'embarqua pour la Gaule où le destin l'attendait...

Tandis que la trirème remontait les côtes de Ligurie vers la Gaule, d'un autre navire débarquait un autre personnage, la tête pleine de projets.

C'était Hérode Antipas, escorté lui aussi de son épouse et qui venait pleurer auprès de l'empereur :

— Mon père, Hérode le Grand, était le roi des Juifs. Je n'ai eu, comme mes trois frères, qu'un quart du pouvoir. Tétrarque, ce n'est pas une situation pour moi ! Vois comme j'ai bien servi les Romains. J'ai même laissé exécuter un agitateur, ce Jésus de Nazareth.

— On m'en rebat les oreilles de ce prédicateur, gronda Caligula. Comme si le sort du monde allait en changer. Je ne veux plus en entendre parler. Revenons-en à toi. Si je te fais roi, tes trois frères vont aussi défiler par ici. Merci !

Mal inspiré, Hérode protesta :

— Non, non, Divin ! J'ai pris mes précautions : s'ils bougent, mes amis agiront.

Caligula ressembla tout à coup à Jupiter tonnant.

— Encore une révolution ? Mais ils sont tous fous en Palestine ! Gardes ! Emmenez cet homme !

Et Hérode, accusé de complot contre la sûreté de l'empire, fut condamné sans autre forme de procès à la confiscation de ses biens et au bannissement.

— Où vais-je l'envoyer se faire pendre ? réfléchissait Caligula.

— À Lugdunum, suggéra son ami le cocher. Lui aussi... Ce sera très amusant !

— Amusant... mais dangereux, pour la Gaule et pour nous, comme si nous mélangions l'huile et le feu ! Voyons, où pourrais-je le bannir le plus loin possible de Lugdunum ? Ah ! mais voilà, à la Lugdunum des bannis ! À Lugdunum Convenarum, au pied des Pyrénées ! C'est encore plus amusant. Mais surtout, qu'on ne m'en parle plus. J'ai bien d'autres soucis.

Hérode et Hérodiade allèrent finir tristement leur vie à Lugdunum Convenarum, au pied des Pyrénées et on n'en parla plus. La Gaule, aussi, aura bien d'autres soucis...

Quant à Pilate, la première impression qu'il reçut de la Gaule fut excellente. Le navire fit escale dans le Port de Nicéa (Nice), ancienne colonie grecque et massaliote. Les Romains avaient préféré s'établir à Cimiez sur les hauteurs dominant la mer. Pilate y admira les thermes et ne se sentit pas dépaycé.

Il se rendit en excursion à la Turbie, au-dessus de Monaco (Monoeci Herculis, l'Hercule solitaire) et se recueillit devant le trophée d'Auguste.

Le lendemain, on le vit à l'important gîte d'étape, le *mansio* d'Antipolis (Antibes). En bon touriste, il lut avec attention l'inscription gravée au fronton de la grande porte de la ville :

Voyageur, s'il te plaît, entre ici.

Tu trouveras une table d'airain pour te renseigner.

Cette table d'airain, une carte en bronze, donnait en effet toutes sortes d'indications précieuses sur les environs. On ne l'a pas, hélas, retrouvée, si l'on a conservé l'inscription.

Visiteur officiel, il n'échappa pas à la visite des installations de pêcheerie et, un pan de sa toge devant le nez, il eut droit à l'inspection des célèbres conserveries de saumure de sang rouge de thon, le *muria*, qu'on expédiait par amphores aux quatre coins du monde. Il applaudit, le soir, un frêle petit danseur, le jeune Septentrion, et se rembarqua le lendemain pour s'arrêter encore à l'important Forum Julii (Fréjus) puis à Massalia, qui l'émerveilla par son activité.

Parmi les compagnons de voyage qu'on lui avait demandé de bien vouloir accepter, se trouvait un célèbre médecin massaliote, exerçant d'habitude à Rome et qui retournait en vacances chez lui. Collègue du fastueux Crinas qui dota la ville de nouveaux remparts, ce Charmis devait sa fortune à l'hydrothérapie, aux bains médicaux.

— Mais pas n'importe lesquels, expliqua-t-il à Pilate. Ainsi, je suppose que tu prends ton bain... chaud, procureur ?

— Heu... oui.

— Naturellement ! Et qu'en pense ton médecin ?

— Heu... Rien ! Je crois que lui aussi, il prend son bain... chaud, bien sûr.

Charmis leva les bras au ciel. Sa faconde massaliote et sa superbe autorité impressionnaient beaucoup Pilate.

— Eh bien ! Nous y voilà ! Ton médecin est un âne. Tous les médecins sont des ânes. Sauf moi, bien entendu et quelques autres comme mon bon ami Crinas. Écoute-moi, procureur : prendre-un-bain-chaud-est-s'exposer-à-un-danger-mortel.

— Mortel ?

— Mortel. Je l'affirme.

— Même en hiver ? Mais c'est une thérapeutique de cheval ! (Pilate n'en revenait pas.)

— Même en hiver et à n'importe quel âge. Ah ! si tu me voyais noyer mes malades. Ils sont ravis ! Plus ils sont vieux, plus ils sont roidis par le froid, plus ils croient en moi.

— Et tu les guéris ?

Charmis arbora un air navré.

— Mon bon, je leur prends assez cher. Jusqu'à 200 000 sesterces(25) quand je me rends en province.

Pilate, depuis qu'on approchait de Lugdunum, recommençait à être tracassé et à souffrir de ses troubles nerveux. Il montra les paumes de ses mains.

— Pourrais-tu me guérir ?

Charmis, qui connaissait l'histoire de Pilate, avait déjà deviné que celui-ci souffrait d'abord dans son âme.

— Je le peux, dit-il finalement, mais il faut que tu aies confiance non seulement en moi, mais aussi en toi.

— Je te donnerais 200 000 sesterces pour chacune de mes mains, si tu les empêchais de trembler et de se frotter. Je ne suis pas aussi riche qu'on le dit mais je te le promets.

— Non, ami ! s'écria Charmis. Le médecin ne doit pas mesurer son intérêt et ses soins à la fortune du client. Tu es un homme malheureux et plein de remords. J'aurais des remords, moi aussi, si je t'extorquais ce que j'ai pris à tes compatriotes imbéciles. Ce soir, je te donnerai une pommade de mon pays, faite à l'huile d'olive et où ont macéré des fleurs de millepertuis et de thym. Prends des bains si tu veux, la Gaule est pleine de thermes curatifs excellents. Et tâche d'oublier ceux qui furent tes ennemis.

— M'oubliaient-ils ? soupira Pilate.

Voyageait aussi avec lui un jeune avocat, Marcus Aper, originaire de l'île de Bretagne où il se rendait. Pilate l'interrogea beaucoup sur ce pays, car il n'oubliait pas les consignes laissées par le cocher de l'empereur.

La mode était aux avocats gaulois. Cet art convenait bien à la nature de ce peuple épris de belles paroles et les universités de Massalia, de Tolosa (Toulouse) et d'Augustodunum (Autun) surtout, avaient acquis un renom universel.

Pour gagner Lugdunum par la voie fluviale, il fallait de Massalia suivre la côte jusqu'à l'embouchure du Rhône.

Chaque étape de ce voyage était pour le procureur et sa femme comme un résumé de l'histoire de la conquête de la Gaule par les Romains.

Tout en dégustant les excellentes huîtres de l'étang de Berre où des dauphins apprivoisés rabattaient des bancs de poissons vers les pêcheurs, Pilate voyait dans le lointain se profiler le mont où Marius vainquit les Cimbres et les Teutons : Sainte-Victoire. Il regretta de ne

pas visiter Aqua Sextiae (Aix-en-Provence) mais il ne fallait pas trop s'attarder. On visita cependant l'opulente Nemausis (Nîmes) au-delà du Rhône. Il y avait là, outre le magnifique aqueduc tout neuf, un superbe édifice aux colonnes corinthiennes : la Maison Carrée, élevée trente-sept ans plus tôt, en souvenir de deux petits-fils d'Auguste, Caius César et Lucius.

« Juste au moment où le roi Hérode ordonnait le massacre des innocents, lorsque naquit ce Jésus que j'ai laissé crucifier », songeait Pilate, et son front et ses mains se couvrirent d'une sueur douloureuse.

Prenant le Rhône à Arelate (Arles), on passa Avenio (Avignon), Arausio (Orange), dont l'Arc de Triomphe dédié à Auguste et le théâtre méritaient une halte.

Tandis que les esclaves rameurs et les marins rivalisaient d'efforts pour faire avancer le lourd bateau gaulois ou *ponto* contre le courant, Pilate, sa femme et leur suite, se tenaient à l'avant pour ne rien perdre de ce pays qui s'offrait à eux.

Sur le fleuve, un va-et-vient important de barques et navires de toutes sortes faisaient s'exclamer les voyageurs : des *ponto* comme le leur, à la proue pointue, d'autres aussi pointus mais plus hauts et plus larges, les *vergeilia*. Des *linter*, pirogues creusées dans un tronc d'arbre, devaient à la maestria du payageur de ne pas disparaître dans les dangereux tourbillons du fleuve.

Souvent, on apercevait la route le long de la berge. Des chariots ou *carri*, comme disaient les Gaulois, tirés par des mules et débordants de fruits ou de légumes. Là, une *benna* pour des transports en commun de ville en ville ou une élégante *carruca*, voiture de luxe emmenant quelque riche propriétaire, ou bien encore un *pilentum*, voiture fermée pour dames seulement, une lourde *clabula*, transport de troupe, ou une *raeda* à quatre roues, de la poste impériale, tirée par ces merveilleux coursiers gaulois et suivie d'un cheval de renfort. Quelle activité !

La campagne changeait maintenant de part et d'autre du fleuve. Les coteaux s'étagaient et chaque pouce de terrain, judicieusement aménagé, exposait au soleil les fameux vignobles des Côtes du Rhône : ce *Piccatum* ou vin poissé que les Allobroges savaient si bien produire.

Un capitaine de la garde de Pilate expliqua :

— Ils ont inventé, à force de greffes, une nouvelle espèce de vigne qui résiste à la gelée et dont le raisin est particulièrement abondant. Ah ! ce sont de fameux vigneron, les Gaulois !

— Et dire, s'exclama quelqu'un, qu'au siècle dernier, ils étaient si ébahis du vin et si bons candidats à l'ivresse qu'ils échangeaient un esclave contre une pinte du pire breuvage. Je parle du peuple, car les rois furent de fameux connaisseurs, tel leur célèbre Bituit...

— Cultivateurs habiles, ils améliorent leur terre en y mêlant d'autres plus ou moins riches ou de la cendre, ou moissonnent avec cette

machine qu'ils ont inventé également et qui permet de faucher et de lier sur une grande largeur, ajouta un autre.

Et Pilate se dit que la Gaule n'avait pas fini de l'étonner. Ainsi, par exemple, ces villas que l'on apercevait maintenant et qui n'auraient pas déparé les plus élégants environs de Rome.

Enfin, Lugdunum apparut au confluent du Rhône et de la Saône. Capitale de la Gaule Romaine, Lugdunum était bien à son image, à la fois gauloise et romaine.

Tout en haut de la colline de Fourvière, la ville latine et traditionnelle s'encadrait de remparts flanqués de tours et de portes grandioses. Dans la manière romaine et d'une belle architecture classique, les bâtiments publics, les temples, les théâtres, les palais, les casernes, employaient juste comme il le fallait les colonnes de marbre, les frontons réguliers ou les murs passifs et solides. Sur l'esplanade, le forum bordé de portiques et de colonnes faisait se côtoyer les statues impassibles et le peuple affairé.

Ce peuple coulait pareil au flot d'une rivière bariolée dans les rues dévalant vers la Saône, étroites et abruptes comme des sentiers.

Ce fourmillement d'êtres humains, celui qui n'avait jamais vu Lugdunum ne pouvait se l'imaginer : dans un remue-ménage incessant, toutes les races, tous les métiers, toutes les classes sociales de la Gaule et de l'Empire se rencontraient.

Officiers hautains en manteau écarlate, vétérans à la retraite ayant conservé le pas cadencé, paysans ahuris sous leur *saie* à capuchon, Juifs ou Syriens parlant avec les mains, artisans barbus, Germains chevelus, Carthaginois ou Ibères basanés, tout un monde diligent qui était la réduction d'un monde connu.

Dans le bourdonnement des conversations en cent langues diverses, perçaient les appels des marchands, les protestations des voituriers ou des portefaix.

Au contraire, du côté du grand sanctuaire, sur le confluent sacré des deux fleuves, ce n'était, en dehors des périodes tumultueuses des fêtes, que majestueux silence, vapeurs d'encens ou psalmodies des processions de prêtres impassibles.

Le tohu-bohu revenait en force dans l'enchevêtrement des bâtiments du port et l'amoncellement des marchandises pour ne même pas cesser la nuit, de taverne à taverne.

C'était cela Lugdunum que contemplait, plein d'une secrète appréhension, Pontius Pilate, son nouveau gouverneur, immobile à la proue du vaisseau accostant.

Il semblait qu'on l'attendait avec grand apparat.

Devant la troupe au garde-à-vous, un officier au visage sévère se tenait, raide et l'air absent.

Lorsque Pilate, en grande tenue, eut descendu la passerelle, le tribun

fit un pas, tirant son épée, et, derrière lui, les soldats l'imitèrent.

En l'espace d'un instant, l'ancien procureur de Judée se revit à Ostie et c'est sans étonnement qu'il entendit une voix sèche annoncer :

— Pilate, je t'arrête par ordre du Général des armées de la Gaule et de l'Empereur.

On ne le conduisit pas en prison, mais dans une maison particulière où les sentinelles allaient et venaient devant sa porte. À l'extérieur de la pièce où on l'enferma, se tenait également un soldat en armes, posté à chaque fenêtre.

Comme assommé, il n'avait même pas eu la force de protester... on fouilla ses bagages et ses vêtements. Les notes qu'il avait prises à Rome pendant la visite du cocher de l'empereur furent, bien sûr, aussitôt trouvées. Et l'ancien procureur, les voyant entre les mains du tribun, comprit immédiatement dans quel guêpier il était tombé.

— Tu es accusé de trahison envers ta patrie, s'entendit-il dire. Tu voulais créer des troubles en Bretagne. Voici la preuve.

— C'était un ordre de l'Empereur, fit Pilate d'une voix blanche. Il ne s'agissait pas de créer des troubles, mais de les prévenir.

— Tu le prouveras au moment de ton procès, procureur. Tout au moins, je le souhaite pour toi.

— Un procès ! Je suis un noble Romain ! Je dois être jugé par mes égaux. À Rome. Pas ici !

L'officier se dirigea vers la porte.

— Tu seras ramené à Rome dès demain. On va venir te porter ton dîner et prendre soin de toi. Tâche de manger et de dormir, procureur. J'ai donné des ordres pour que tu aies ton confort.

Pilate haussa les épaules. Son confort !

Le dîner fut apporté par un petit vieillard séquane(26) qui se tint avec déférence devant le prisonnier dépourvu de la moindre envie de toucher à la collation.

Au moment de se retirer, le geôlier alla vers la porte et écouta le pas martelé des sentinelles croître et décroître dans le vestibule. Puis il revint vers Pilate, assis la tête entre ses mains brûlantes.

— Écoute, chuchota-t-il, j'ai quelque chose à te dire. Je peux te sauver la vie.

— Je n'ai pas d'argent, fit amèrement Pilate. Et la vie ne m'intéresse plus.

Le vieux soupira :

— C'est ta femme qui m'a payé. Écoute, j'ai un paquet de vêtements pour toi et une grosse bourse d'or que j'apporterai entre deux rondes de sentinelles. C'est un costume de paysan gaulois. Tu le mettras et tu me suivras sans faire de bruit. Un cheval t'attendra. Prends la route de Vienna(27), c'est ta seule chance de gagner Rome pour t'y faire juger. Si tu ne me crois pas, tu ne sortiras pas vivant d'ici. Le centurion a

ordre de t'empêcher d'être jugé à Rome... Tu comprends comment.

— Et si on me reconnaît en route et si on me rattrape ?

— Mais non, c'est impossible. Quand on s'apercevra de ton départ, on recherchera un citoyen romain et non un *bagaude* allobroge, un de ces résistants gaulois qui traînent dans la campagne...

Les *bagaudes* étaient des francs-tireurs qui vivaient dans la clandestinité et se livraient au pillage. Ils harcelaient les patrouilles romaines et rançonnaient les riches paysans. Particulièrement nombreux dans le Vercors et l'Isère, ces ancêtres en quelque sorte des F.F.I. se groupaient parfois en grandes bandes et exaspéraient les autorités.

Au petit matin, on aurait pu compter un *bagaude* de plus qui tentait de se perdre dans les pentes escarpées surplombant la vallée du Rhône.

— Tu as très bien joué ton rôle, dit le centurion au geôlier. Tiens, attrape cette bourse de la part de l'Empereur. Et garde ta langue... sinon...

Il y avait un grand remue-ménage à la place militaire de Lugdunum. Les ordres se croisaient et se contredisaient. Les officiers, paraissant déjà harassés, faisaient pleuvoir sur les soldats des consignes et des punitions.

— Que se passe-t-il ? demanda Quintus Sextius le décurion à son collègue Proculus Niger.

— Il paraît qu'un prisonnier de marque s'est enfui cette nuit et que d'autre part un groupe de *bagaudes* a attaqué un poste dans la montagne. On va lancer plusieurs troupes, l'une le long du fleuve pour rattraper le fugitif, les autres à travers la campagne contre les partisans.

— Eh bien, soupira Quintus, qui m'a dit qu'il ne se passait jamais rien ici ? Oh ! Voilà le rassemblement qui sonne ! Bonne chance si je ne te revois pas !

— Bonne chance à toi et bonne prise !

Pilate était un excellent cavalier, mais le costume gaulois le gênait considérablement. Les *braies*, ces sortes de pantalons serrés par des bandelettes, la tunique froncée et la *saie*, ou cagoule à capuche, lui tenaient heureusement assez chaud dans le froid piquant du matin.

Le geôlier lui avait donné également une peau de loup surmontée de la tête de cet animal, en lui recommandant de s'en coiffer s'il apercevait quelques soldats romains à l'horizon.

Il parvint au sommet d'une colline, non loin de Vienna. La ville superbe se serrait contre le fleuve, s'accrochant à la paroi de la vallée. La grande route épousait les cours du Rhône. L'autre rive semblait moins accidentée et moins surveillée, mais comment traverser ?

Il fit halte un instant pour réfléchir. Le cheval, assez rétif, dansait

sur place, et les mains malades de l'ancien procureur s'écorchaient aux rênes. Soudain, il tendit l'oreille. Une troupe venait. En bas sur la route, une douzaine de soldats romains menaient grand trot en direction de la ville. Pilate, éperonnant son cheval, fonça vers les hauteurs.

Le sentier suivait la falaise abrupte et il songea alors qu'il devait se découper bien visiblement sur le ciel clair maintenant. Alors, il passa le sommet et galopa pendant une heure, assez loin de la crête pour être invisible. Là-bas, à gauche, à la lisière d'une forêt, il lui sembla voir un groupe de cavaliers qui n'étaient pas romains.

— Des *bagaudes*, songea-t-il, épouvanté. Ils vont me capturer.

Puis, réfléchissant qu'il n'avait pas l'air, lui non plus, d'un Romain, il tourna bride.

Hélas, des cris montaient derrière lui. Une troupe de soldats ayant eux aussi repéré les *bagaudes* faisait mouvement vers les rebelles qui s'égaillèrent en hurlant comme des loups.

— Comme des loups !

Alors, il pensa à la puante et étrange coiffure donnée par le geôlier et qui pendait à sa selle. Il se l'enfonça sur la tête en ralentissant un peu son allure et reprit le galop vers le sud.

— Il y en a par là, cria derrière lui quelqu'un en latin. Rattrapons-le. C'est le loup... Voyez !...

Pilate fuyait. Le cheval bondissait de crête en crête et les pierrailles jaillissant sous ses sabots dévalaient la pente rocheuse. Inutile de songer à descendre vers le fleuve à des centaines de pieds plus bas : la première troupe continuait sa course. Mais maintenant le roc semblait s'ouvrir dans une faille sombre. S'il parvenait à se glisser, ses poursuivants le dépasseraient. Il attendrait la nuit...

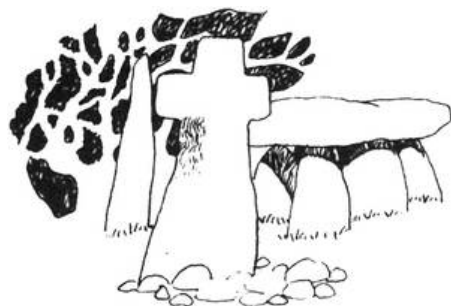
Le cheval, maintenant harassé, trébuchait dans le sentier sinueux et tellement étroit. Pilate, déjà presque aveuglé par la sueur et la coiffure de fourrure qui tombait sur ses yeux, arrivait mal à le diriger de ses mains douloureuses. La bête, non ferrée comme cela se pratiquait à l'époque, avait dû se blesser et elle accumulait faute sur faute, quand elle ne fonçait pas comme une folle.

Aussi, lorsque le passage tourna brusquement, elle ne vit pas l'abîme qui s'ouvrait devant elle. Le procureur tenta vainement de la retenir, ses mains ne lui obéissaient plus, le sol se déroba...

Le cheval parut s'agenouiller et Pilate, désarçonné, fut happé par le vide, ainsi que sa monture...

C'était à Vienne en l'an 37 de notre ère. Peu après, Vienne fut une des premières villes christianisées de la Gaule.

Le sort du monde venait de changer.



Le roi d'Ys



N raconte que la ville d'Ys, au fond de la baie de Douarnenez, fut pendant longtemps la capitale de la Cornouailles armoricaine. Le roi Grad'lon qui en occupait le trône vers l'an 450 fut surnommé, dit-on aussi, Grad'lon Meur : Grad'lon le Grand. En effet, ce souverain se serait montré, dès son avènement, vaillant et sage plus qu'aucun autre.

Mais je mens... car sage, il manqua de l'être une fois dans sa vie et ce fut l'origine d'un grand malheur...

Ys était une cité puissante, enrichie par le commerce et qui recevait, il paraît, des marchandises merveilleuses en provenance de pays plus merveilleux encore...

Je dis « il paraît », car personne ne pouvait en témoigner. Vous allez savoir pourquoi.

Il n'était pas de jour sans que le port, vaste et aménagé à nul autre pareil, ne fût plein de vaisseaux marchands.

Mais voilà l'énigme... Jamais ces vaisseaux ne restaient deux jours de suite. Et jamais les marins de l'Armorique, de la Gaule entière ou de Massalia, de Rome ou d'ailleurs, ne rencontraient ceux qui dans l'intervalle débarquaient de ces pays merveilleux.

Lorsqu'on revenait, les étrangers étaient tous partis et les mouillages absolument vides. De grands hangars, rigoureusement bouclés et gardés, intriguaient beaucoup les braves gens à qui on payait largement ce qu'ils avaient à offrir. Nulle interdiction n'empêchait les échanges entre commerçants du Nord et du Sud, mais il n'y avait pas à demeure de comptoirs les représentant, les affaires passant entre les mains des négociants de la ville d'Ys.

Et puis : « Bon vent les amis... il faut laisser la place ! On vous

reverra avec le même plaisir ! »

Même les portes sur la campagne se fermaient alors.

Très souvent, par contre, jusqu'à ce que Claude, l'empereur des Romains, interdise la religion druidique, des prêtres gaulois descendaient à terre et on ne les revoyait plus pendant un certain temps jusqu'à ce qu'ils réapparussent, mystérieux et satisfaits, avec le teint bruni de ceux qui avaient accompli un voyage sur l'Océan. Jamais ils ne disaient mot de leurs pérégrinations et nul, vous le pensez, n'osait poser de questions indiscrètes à des personnages aussi sacrés.

Des ports de la Manche, ils se rendaient en assemblées chaque année dans la grande île de Bretagne, cela on le savait. Mais ces voyages, à partir de la ville d'Ys, restèrent très étranges et ne furent jamais prouvés.

Même après la disparition officielle des cultes anciens au profit de ceux des conquérants, on nota encore de ces secrètes allées et venues. Rome ne s'en préoccupait pas, ni des affaires de la ville d'Ys. Oui, c'était vraiment très mystérieux.

Restaient également mystérieuses l'opulence et la civilisation très avancée des habitants. Alors, on supposait que les gens d'Ys étaient en rapport constant avec les gens du pays merveilleux et même qu'ils étaient de ce peuple fabuleux, colons originaires de la grande terre située au bout de l'Océan, peut-être les fameuses îles de Cristal où l'âme des Celtes défunts abordaient. Peut-être...

En tout cas, des philosophes grecs ou égyptiens racontaient, eux aussi, beaucoup de choses sur les incroyables merveilles de ce pays jamais vu.

Quoi qu'il en soit, de même qu'en plus des véritables remparts, un mur de silence protégeait, vis-à-vis du monde connu, les secrets d'Ys et de ses visiteurs, de même, une digue formidable protégeait la ville contre la fureur de l'Océan particulièrement redoutable en ces parages.

Un système d'écluses – un puits comme on l'appelait – permettait que le port restât en eau, même à marée basse, et mettait la cité bâtie au ras de la mer à l'abri de l'invasion des flots. Grâce à un ingénieux mécanisme monté dans un souterrain du palais, cette vanne, aux énormes portes de bronze, ne pouvait s'ouvrir que par une seule clef : une clef d'or, que le roi en titre portait à son cou, aussi bien de nuit que de jour, comme le symbole de la puissance royale. Le roi Grad'lon, un païen ainsi que tous ses prédécesseurs, était, je vous l'ai dit, un homme droit et bon, fort aimé de ses sujets, mais également des populations alentour qui l'estimaient beaucoup malgré le secret recouvrant les activités de la ville. Bien que païen donc, il rendait cependant service chaque fois qu'il le pouvait aux chrétiens de plus en

plus nombreux dans les environs de la cité, dans les environs seulement... car dans la ville d'Ys, on n'en rencontrait pas.

Ainsi, il s'était lié d'amitié avec le moine Gwenolé, originaire de la grande île de Bretagne et qui avait fondé l'abbaye de Landevennec dont les ruines se dressent encore au fond de la rade de Brest. La réputation de vertu et de charité de Gwenolé incita Grad'lon à venir le rencontrer. Il lui fit des offres magnifiques :

— Viens t'établir dans ma ville qui a besoin d'un homme comme toi. Je te couvrirai d'or et d'honneurs.

Mais Gwenolé refusa s'il l'assura de son amitié.

— Les gens de ta ville ne conviennent ni à moi, ni à Dieu. Mais toi, tu peux compter sur moi. Je t'aiderai lorsque tu en auras besoin, un jour ou l'autre, je le sais.

Très triste, Grad'lon s'en retourna comme il était venu.

Or, cette proposition parvint aux oreilles de la Reine. Et les ennuis de Grad'lon commencèrent...

En effet, je vous ai dit au début de mon histoire que Grad'lon manqua d'être sage une fois dans sa vie : ce fut le jour où il se maria.

Séduit par une femme idéalement belle, mais aussi fée redoutable venue sans doute du continent mystérieux, il l'épousa.

Dès le lendemain des noces, la fée ne manqua pas de manifester son mauvais caractère et surtout une haine irrépressible contre les chrétiens en qui elle avait, bien sûr, reconnu des ennemis.

Et lorsque le roi la contrariait à ce sujet, pareille à la mer dont elle était issue en vérité, la ravissante créature se transformait en une féroce mégère qui déchirait ses voiles, brisait tout autour d'elle en hurlant et n'inspirait plus qu'horreur et effroi.

Aussi, lorsque ses espions lui eurent rapporté la visite de Grad'lon à Gwenolé, elle entra dans une colère affreuse.

— Par Marc'h, le dieu aux oreilles de cheval, j'exige que tu le chasses de ton royaume. Et qu'il n'approche pas de la ville !...

Comme Grad'lon refusait tout net, elle se mit à crier :

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, c'est moi qui partirai !

Et elle prit la fuite, hors de l'enceinte de la cité. Grad'lon s'élança à sa poursuite. Courant l'un derrière l'autre, à la stupeur des habitants, ils arrivèrent au bord d'un bras de mer où la marée montait en flots bouillonnants.

— N'avance pas, Grad'lon ! Tu te noieras avant d'avoir réussi à me rattraper...

Et, sur ces paroles, elle plongea dans l'eau tumultueuse pour prendre pied sur l'autre rive. Grad'lon, ignorant la peur ainsi qu'à son habitude, plongea à son tour.

Mais les flots, obéissant à leur maîtresse, n'étaient plus que tourbillonnante écume. Que pouvaient les efforts d'un roi, même très

bon et très brave, contre les goémons et les algues visqueuses qui s'enroulaient autour de ses jambes, soudain trop lourdes ? Comment s'arracher à l'étreinte glacée du courant qui l'aspirait vers le fond ?

Il allait périr, quand la fée, dans une de ses habituelles sautes d'humeur, revint vers lui et ordonna aux vagues de l'aller porter sur le rivage où il se réveilla, seul et désespéré.

Plus jamais, on ne revit la magicienne. Tout au moins sous la forme qu'on lui avait connue, car elle laissait une fille, sa vivante incarnation, belle et savante, implacable et capricieuse. Son père l'adorait.

Il fallait être riche comme le roi Grad'lon pour satisfaire les exigences et les lubies de la jeune Dahut. Il fallait être puissante comme la ville d'Ys pour donner à son souverain des ressources inépuisables.

Il n'empêche que le monarque avait bien du souci et, pour se changer les idées, il allait à la chasse chaque fois que ses affaires le lui permettaient.

Un jour, il se perdit, suivi de sa cour brillante d'or et de soie, alors qu'ils couraient le cerf dans la Montagne Noire. Ils arrivèrent finalement devant une modeste cabane d'où un ermite sortit, alerté par le grand bruit de cors, de chiens, de chevaux.

Ce pieux personnage avait pour nom Corentin. Las d'avoir converti à la religion chrétienne la plus grande partie de la Cornouailles, il s'était retiré là, puisant de nouvelles forces dans la méditation et la prière et laissant à Dieu le soin de pourvoir à sa nourriture, ce à quoi Le Très-Haut ne manquait pas, comme nous allons l'apprendre.

Aussi, bien que dégagé de tout souci matériel, le brave ermite comprit tout de suite que ses hôtes, aussi inattendus que nombreux, mouraient de faim après une longue course.

— Si tu veux bien attendre un instant, déclara-t-il à Grad'lon qui se plaignait, je vais faire le nécessaire. Que ton cuisinier allume un grand feu.

Pendant qu'on rassemblait du bois, Corentin se rendit à la fontaine voisine. S'agenouillant près du bord, il appela :

— Petit ! Petit...

Et un petit, petit poisson tout frétilant, hop ! sauta dans sa main qu'il tenait ouverte.

— Prends, dit le moine, qui en coupa une petite, petite tranche, qu'il tendit au cuisinier avant de rejeter le poisson à l'eau.

Le cuisinier en pleurait de rire.

— Vous autres, chrétiens, dit-il, vous n'avez pas le moindre bon sens.

— Vous autres, gens d'Ys, vous n'avez pas la foi. Regarde.

Le morceau s'était multiplié à tel point que le souverain et ses gens

furent le plus copieux, le plus savoureux des festins. Quant au poisson, toujours aussi petit, petit, mais pas plus, il folâtrait dans l'eau claire, sans lésion ni blessure.

— Ne vous privez pas, assura Corentin, vous voyez, j'ai ce qu'il me faut pour demain et les autres jours.

Transporté d'émerveillement, Grad'lon s'agenouilla devant le saint homme.

— Ordonne tout ce qu'il te plaira pour le service de ton dieu, je suis prêt à l'exécuter.

Corentin accepta l'évêché de Corisopitum (Quimper) et Grad'lon partagea son temps libre entre ses deux saints amis : Gwenolé et Corentin, amis dont les conseils, cependant, ne plaisaient pas à tout le monde.

Ys, en effet, devenait une ville de débauche et de plaisir. Dahut, la fille du roi et de la fée disparue donnait le ton et l'exemple de toutes les folies, bientôt même de toutes les cruautés.

Un jour sur deux, alternativement, les visiteurs de marque, d'outre-mer et de ce monde, retrouvaient Dahut et sa cour dans les festins et des fêtes plus magnifiques, plus extravagantes les unes que les autres.

Le roi – peut-être sur les conseils des religieux chrétiens ? – finit par interdire le palais à tous ces gens de mauvaise compagnie.

Alors, Dahut se fit construire un château personnel, dominant la forêt de Huelgoat et auprès duquel s'ouvrait un gouffre insondable.

Là, ce n'étaient que plaisirs et réjouissances.

Le roi se promettait toujours de sévir, mais sa tendresse paternelle ne pouvait s'y résigner, et Dahut, par des câlineries et des fausses promesses, savait bien se faire pardonner.

L'irritation du petit peuple d'Ys croissait aussi de jour en jour. Certains eurent le courage de venir le lui dire. Elle leur fit couper la langue. Une réelle indignation monta dans la ville dont la tranquillité, la réputation et même finalement l'avenir, se trouvaient bien compromis.

Bientôt, en effet, on ne tarda pas à murmurer que de nombreux membres des équipages ne réapparaissaient pas lorsque l'ordre de partir sonnait. Ceux qui manquaient à l'appel étaient de fols et imprudents jeunes gens, qui tous, avaient demandé la main de Dahut, séduits par sa beauté, sa science et sa richesse.

Bien que la fille de la magicienne eût fait proclamer qu'il était interdit dorénavant à ceux de ses sujets qui n'étaient pas de sa cour de sortir la nuit sous peine de mort, certains habitants d'Ys – qui tous n'étaient pas mauvais, il s'en fallait de beaucoup – purent voir des hommes vêtus de noir, les serviteurs de la princesse, balancer des corps au fond du gouffre d'Huelgoat à l'issue des banquets...

Les années ont passé depuis (et combien nombreuses) et l'on entend

encore les cris des malheureux dans ce tumulte assourdissant des eaux. Et les rochers qu'on aperçoit dans l'écume tumultueuse ne seraient, disent les légendes, que des corps pétrifiés...

Peut-être en advenait-il ainsi des étrangers ? En tout cas, personne n'en parlait... mais les disparitions des gens de chez nous, firent peu à peu désertier le port.

La ruine menaçait Ys, et la colère du peuple montait contre Dahut. Quand la princesse l'apprit, elle entra dans une rage folle.

— Qu'on les noie tous ! cria-t-elle en se précipitant chez son père.

Mais le roi fut inflexible et même il ordonna :

— Dorénavant, tous les festins seront interdits et les viandes distribuées aux pauvres.

Dahut se jeta en pleurant aux pieds du souverain.

— Oh ! je t'en prie, mon père. Ce soir, ce sera la dernière fois. N'oublie pas que c'est la grande fête de l'équinoxe où le jour est égal à la nuit. Quelle serait la colère des dieux de nos pères, si tu ne la célébrais pas ? Nous avons ici les envoyés des pays merveilleux et nous ne pouvons pas les mécontenter. Si tu veux, ce sera un dernier adieu dans ton palais royal et après, je ferai tout ce que tu désireras.

— Soit, dit le roi. Mais donne-m'en ta parole.

— Ô mon père chéri, comment peux-tu douter de moi ?

— Eh bien, si tu promets, je n'en douterai plus... Du reste, puisque tu parlais des dieux de nos pères, je voudrais, à ce propos, causer avec toi.

— Pas aujourd'hui, père chéri. Je dois me préparer et je me sens affreuse ce soir. Demain, demain, si tu veux bien.

Et n'ayant rien promis du tout, lançant un baiser du bout de ses doigts fluets, la rouée s'éclipsa...

Ce fut un repas magnifique.

— À table ! Les amis ! Que la gaieté succède au jour qui va finir, et qui demain aura vaincu la nuit ! Déjà, la rose odorante et les vapeurs des parfums d'Orient embaument l'air vibrant de l'accord des harpes. À table ! C'est maintenant qu'il faut boire et se réjouir pour que nous soyons encore vivants l'an prochain.

Dans la salle du festin, les esclaves se pressaient devant les meubles de nacre et d'or. Sur des tréteaux, la fine toile de lin de Belgique, plus blanche que la neige, déployait des plis savants entre les guirlandes de lierre et de laurier et les corbeilles de verveine et de cytise.

Mille flambeaux d'ivoire et d'argent incrustés de coquillages faisaient étinceler les plats d'or où s'étagaient des mets étranges et raffinés : porcs entiers, rôtis d'un côté et bouillis de l'autre, coquelets dodus nageant dans le lait, faons ou cigognes farcis de grives et de foies gras ; murènes, mulets, comme vivants dans des bassins de marbre.

Le vin capiteux de Ruscino (le Roussillon) ou le nectar résiné de Cadurcum (Cahors) faisait tourner la tête, tandis qu'on applaudissait entre chaque service aux intermèdes du festin : joueurs de flûte, danseuses ibériques et nains grotesques surgissant des pâtés.

Derrière les convives, les esclaves agitaient des plumes de paons, renouvelant l'air épais que parfumaient des pluies de roses et de violettes tombant des plafonds dorés.

Puis s'offraient encore les huîtres de Burdigala (Bordeaux), les langoustes de Cornouailles, les grives de Provence, les figues satinées, confites par le soleil de la Méditerranée, les fromages marbrés des brebis des Cévennes, les jambons dodus des Ardennes et le miel des forêts éduennes.

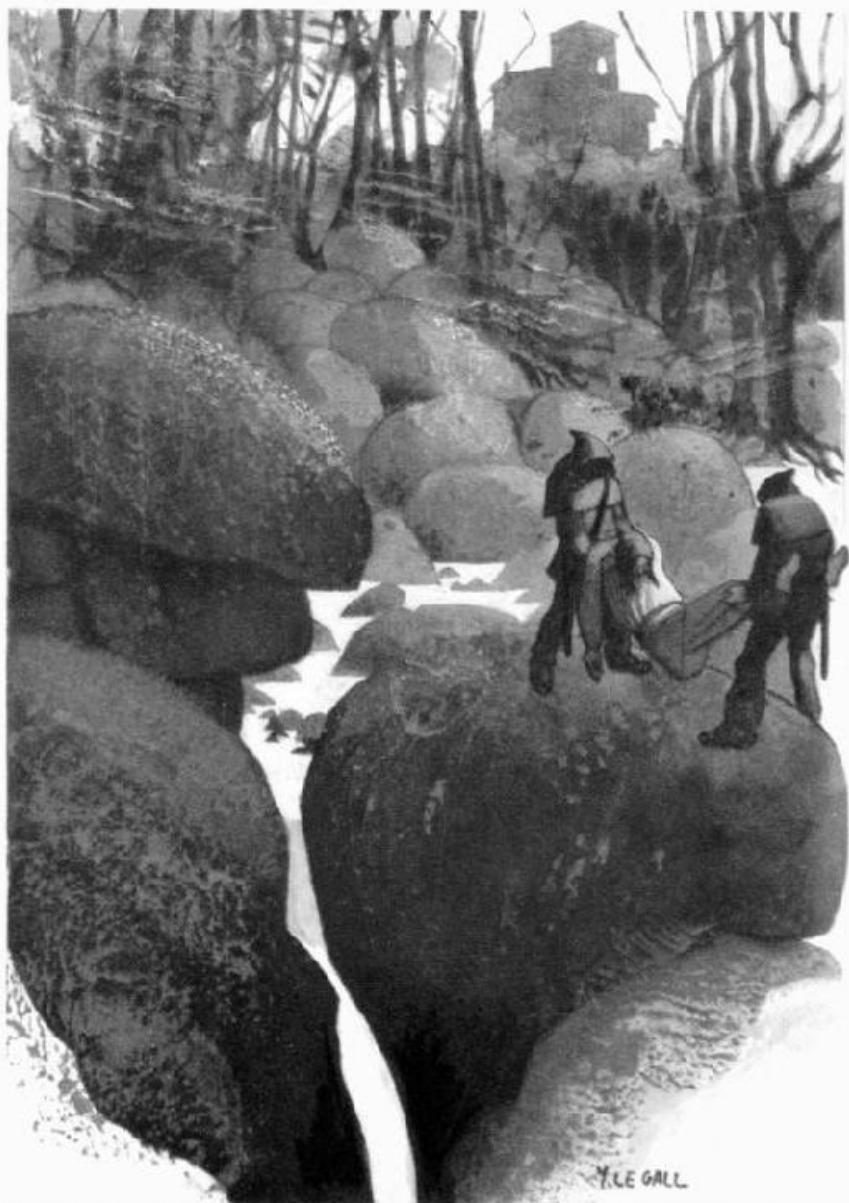
— Ah ! Quel festin magnifique ! Quel dommage que ce soit le dernier.

Les visiteurs étrangers, vêtus plus magnifiquement les uns que les autres, se montraient cependant enchantés. Jamais, dans les pays merveilleux, on n'avait vu un tel banquet, assuraient-ils.

— Rions, mes amis, il ne faut pas nous attrister.

La princesse paraissait, ce soir-là, encore plus belle que d'habitude.

Dans ses yeux verts et pailletés d'or, dansaient les reflets de sa robe blanche brodée d'émeraudes énormes et de grosses perles rondes. Le voile de gaze irisé de diamants, léger comme un brouillard du matin, ne parvenait pas à adoucir l'éclat de ses longs cheveux retombant en lourdes vagues d'or sur son cou, ses épaules et ses bras chargés de bijoux somptueux.



Dahut se fit construire un château personnel dominant la forêt de Huelgoat.

Sa bouche n'avait rien à envier au corail le plus rouge et ses dents, que découvraient de charmants sourires, étaient de la nacre la plus parfaite.

Grad'lon qui présidait, un peu inquiet des effets de sa sévérité, ne pouvait se lasser lui-même ni de l'admirer, ni d'écouter les paroles sages et spirituelles qu'elle prodiguait à tout un chacun.

— Allons, disait son cœur de père, elle est aussi sage que belle et comme j'en suis fier !... Ce brave Corentin écoute trop les mauvaises langues.

Portant ses lèvres à la coupe de vermeil que lui présentait un serviteur, il proclama :

— Buons à la santé et à la prospérité de nos amis étrangers !

— Buons à la gloire du roi Grad'lon !

Mais il se faisait tard, et le roi, soudain, commença à se sentir las.

— Joyeux convives, il me faut aller dormir un peu.

— Vous irez dormir demain matin. Demeurez avec nous qui devons nous en aller.

— Non, non, déjà mes yeux se ferment et... ma tête... n'est... plus... assu... assu... rée...

— Qu'il soit fait comme il vous convient.

Le roi parti, le voisin de la princesse soupira :

— Est-ce bien vrai ou le roi serait-il fâché ?

— Mon père écoute les sornettes d'un vieillard soumis aux caprices du nouveau dieu. Il vous déteste et veut vous faire chasser.

— Nous chasser ? Mais c'en sera fini de votre ville ! Comment pourra-t-elle subsister ?

— Ce soir, c'en sera fini de la ville, car je vais la noyer ! Regagnez vos bateaux, vous allez bien vous amuser. Du roi mon père, je cours chercher la clef. Dans son vin, il a bu une drogue. Et voici l'heure de la grande marée...

— La grande marée ! Une drogue ! La clef ! Comme nous allons bien nous amuser !

Écoutez ce que dit la chanson que les bardes déclament encore :

« Quiconque eût vu le vieux roi eût été saisi d'admiration.

« D'admiration, en le voyant dans son manteau de pourpre, ses cheveux blancs flottant sur ses épaules et la chaîne d'or autour de son cou.

« Quiconque eût été aux aguets, eût vu la blanche jeune fille entrer doucement dans la chambre, pieds nus.

« Elle s'approcha du roi son père et elle se mit à genoux ; enleva la chaîne et la clef...

« Toujours il dormait, il dormait le roi. Mais un cri s'éleva de la plaine... La mer déborde... Les vannes sont ouvertes ! L'eau est lâchée !

« La ville est submergée !

« Seigneur le roi, vite, vite, lève-toi de là ! Prends un cheval et fuis loin d'ici. La mer a passé sur la digue.

« Maudite soit la fille qui, après le festin, ouvrit la porte de la ville d'Ys, la barrière de la mer... »

Alors, le bon, le pauvre roi Grad'lon, ne pouvant imaginer le crime commis par sa fille, l'envoie aussitôt chercher jusque dans les souterrains où, croit-on, elle s'est réfugiée.

— Vite ! vite ! Remonte, princesse ! Car partout l'eau dévale ! Voici ton père qui t'attend avec son cheval blanc. En croupe, il va t'emmener...

Tandis que tous deux s'enfuient au galop vers les portes de la ville, les flots déchaînés les atteignent. Derrière eux, la cité n'existe plus. Palais somptueux, vaisseaux, richesses, tout est devenu la proie de l'océan déchaîné !

Dans le roulement de la marée se perdent les fracas des éboulements et les hurlements de détresse des victimes. Le roi éperdu talonne son cheval dont les vagues paralysent bientôt la fuite.

— Ô Dieu de Gwenolé ! Dieu de Corentin ! Dieu de justice et de bonté ! Protège-nous...

Il prie et il pleure, et sa fille s'accroche à lui.

Soudain, dans la nuit, une voix tonne et son cœur brisé, par trois fois refuse de l'écouter.

— Ô Roi, si tu veux que s'arrête cet horrible cataclysme, repousse le démon que tu emportes avec toi...

Trois fois, le roi a refusé.

Alors, surgissant de l'écume, l'évêque Gwenolé apparaît, immense, et d'un coup de sa crosse précipite à la mer la magicienne échevelée et hurlante.

L'océan aussitôt, brusquement s'apaise et il ne reste plus qu'une solitude de boue liquide où achèvent de s'écrouler les derniers pans d'une maison.

Libéré de son fardeau sacrilège, le cheval se hisse péniblement sur la terre ferme et le roi erre longtemps sur la grève nouvelle, cherchant des yeux, vers le large, quelques traces de la ville engloutie...

Un jour, sur un rocher, il aperçut une sirène qui peignait au soleil ses longs cheveux retombant en lourdes vagues d'or. Les algues et les varechs sur lesquels dansaient les gouttes d'eau, faisaient sur sa peau blanche comme une robe brodée d'émeraudes et de grosses perles rondes. Le brouillard du matin s'enroulait autour de ses épaules. De sa bouche, qui n'avait rien à envier au corail le plus pur, s'envolait une chanson plaintive comme les flots :

— Océan, bel Océan, je suis ta fiancée ! Ô bel Océan...

« Donne-moi pour mes noces de beaux navires naufragés, les navires

puissants débordant d'or et d'argent comme tes flots débordaient sur les digues. Donne-moi les nacres et les perles et je t'offrirai le cœur de ceux qui me chercheront... et je les attirerai dans les abîmes insondables, ô grand Océan... »

L'Océan satisfait, murmurait au pied du rocher, en écho à la chanson de Dahut, devenue Mary-Morgan la sirène, tranquille et sans remords.

Alors, le roi Grad'lon, tout courbé sous le poids de sa douleur, fit faire demi-tour à son cheval et prit la direction de Quimper qui devint pour toujours la capitale de la Cornouaille.

Mais chaque nuit de tempête, on peut entendre, dans la baie de Douarnenez, comme des imprécations et des plaintes semblant sortir des profondeurs. Ce sont les habitants de la ville maudite qui gémissent sur leur malheur.

Quant aux gens des pays merveilleux, on en a perdu le souvenir. C'est mieux ainsi...



Les élus de Dieu

I – Germain l'Auxerrois



EN ces temps-là, Auxerre était appelée Antessiodurum. De cet ancien village gaulois de la nation éduenne, les Romains avaient fait une petite ville de province, paisible, bourgeoise et laborieuse. La bourgade s'élevait d'abord sur la rive gauche de l'Yonne, face au soleil levant, et tirait sa prospérité des cultures et des vignes. Elle fut assez prospère pour attirer l'attention des barbares, qui la détruisirent presque totalement lors des premières et terribles invasions du IV^e siècle, et il fallut la reconstruire.

Désormais à l'abri des solides fortifications dont les pierres provenaient de monuments romains saccagés, Auxerre retrouva au siècle suivant la quiétude et même le bonheur.

C'est à cette époque que naquit, chez de riches propriétaires terriens, Rusticus et son épouse Germanilla, un splendide garçon qui reçut le prénom de Germanicus. L'histoire le connaîtra sous le nom de Germain l'Auxerrois.

La famille de Germain, de religion chrétienne, comme une partie des gens du pays, maintenant que les persécutions contre les chrétiens avaient cessé, ne révérait plus les dieux romains qui avaient succédé à la divinité locale d'Antessios. Rusticus et Germanilla étaient aisés, je vous l'ai dit, et ils eurent à cœur de donner à leur fils la plus parfaite éducation que l'on pouvait alors imaginer.

On l'envoya à Augustodunum (Autun), nouvelle capitale gallo-

romaine du pays éduen et qui avait remplacé Bitracte, dès les premiers jours de la colonisation. Là, se trouvait la plus célèbre université des Gaules, et le jeune Germanicus y fit ses premières études de droit, brillantes études qu'il termina à Rome.

Il s'y maria avec une riche et belle jeune fille et revint au pays avec le titre de général en chef de toute la province. C'était un homme heureux et bien considéré, qui passait ses loisirs à chasser le gibier fort abondant dans les forêts d'alentour. Tous à Autessiodunum étaient de grands chasseurs et la coutume voulait que l'on attache les trophées des bêtes abattues à un très vieil arbre du centre de la ville. Jadis, on y accrochait déjà les têtes des ennemis prises lors des combats, que l'on offrait ainsi au dieu Antessios.

Germain, un des chasseurs les plus habiles de la contrée, tirait une certaine vanité à suspendre les plus beaux trophées chaque semaine. Il riait beaucoup de voir les enfants du pays s'acharner à coups de pierres contre ces malheureuses dépouilles, tandis que les meutes de chiens menaient grand tapage.

Ce divertissement assez horrible n'était heureusement pas du goût de tout le monde, notamment du brave vieil évêque de la ville, le saint Amator, qui tonnait chaque dimanche contre ces coutumes barbares. Il alla même trouver Germain pour le prier de donner l'exemple en renonçant à participer à ce jeu qu'on appelait l'*oscilla*, mais Germain n'en eut cure. Bien plus, un jour, il fit le pari de suspendre, dès le soir même, autant de ramures de cerfs qu'il y avait de grosses branches à l'arbre.

Aussi, dès que l'enragé chasseur et sa nombreuse suite eurent passé les portes de la ville, l'évêque convoqua des ouvriers en les priant d'apporter des haches.

— Allez couper l'arbre sanglant, ordonna-t-il. Brûlez-le ainsi que les trophées qui y sont accrochées et, ensuite, vous jetterez les cendres à la rivière. Je ne veux plus jamais en entendre parler.

Ce qui fut fait... en même temps qu'un cavalier gagnait la campagne au triple galop pour prévenir les chasseurs. Au triple galop, revinrent aussitôt Germain et ses amis. Le général était dans une colère terrible.

— Il faut nous venger ! criait-il. Allons tous à cheval, jusqu'à la maison de l'évêque et nous y accrocherons désormais nos trophées.

Mais tandis qu'ils entraient dans la ville par une porte, Amator sortait en grand secret par l'autre avec une petite escorte. Que s'était-il passé ? Avait-il eu peur de se trouver face à face avec lui ?

C'est ce que se demandait Germain en riant bien haut, mais il n'aurait pas ri en apprenant la vérité, l'étrange vérité.

La voici : Amator s'était rendu à Augustodunorum sans perdre un instant. Arrivé à la capitale, il se fit annoncer chez le préfet, en le priant de le recevoir de toute urgence.

— Voilà ce qui m'amène, préfet, lui dit-il sans ambages. Je vais mourir.

— Quelle affreuse nouvelle ! s'écria le préfet. Mais comment peux-tu le savoir, très saint père ? Je te vois en parfaite santé. Et tu es venu à cheval, m'a-t-on dit, d'Autessiodunum jusqu'ici ? Cela me paraît au contraire bien rassurant, et d'un fort bel exploit, à ton âge.

— Je ne sais de quoi je mourrai et si j'en souffre déjà, mais en contemplant le feu mis à un vieil arbre, j'eus une vision : j'ai su que le jour de ma mort était proche, très proche et que mon successeur serait Germain, fils de Rusticus, général gouverneur de la région. Aussi, suis-je venu immédiatement te demander de lui accorder son congé le plus tôt possible, afin qu'avant de mourir, j'aie le temps de lui donner la tonsure et ma bénédiction.

Le préfet fut étonné à bien des titres par cette déclaration. Qu'Amator ait eu une vision, cela ne le surprenait pas. Il n'était pas de jour sans qu'on cite ses traits de piété. Mais vraiment, il ne pouvait imaginer que Germain devienne évêque... Germain, dont on connaissait l'indifférence pour les choses de la religion, indifférence égale à son amour de la vie, du luxe et de la chasse ! Notons en passant que si Germain était marié, cela ne constituait pas un empêchement : en ces temps-là, les prêtres, comme Amator lui-même, étaient chargés de famille.

Enfin, le préfet soupira :

— Puisque tu l'affirmes, saint père, cela va se réaliser. Ce sera une grande perte pour l'État... mais une excellente recrue pour Dieu. Alors, que sa volonté soit faite !

Amator repartit aussi vite qu'il était venu et dès le lendemain, au lever du jour, il dépêcha des crieurs par toute sa ville, pour convoquer les habitants.

Bientôt, le peuple se pressa devant la maison de l'évêque. Chacun s'interrogeait sur les raisons de cette réunion, si hâtivement décidée et de si bonne heure.

— Peut-être, est-ce pour condamner publiquement les chasseurs ?

— Non ! C'est pour présenter des excuses à Germain !

— Mais tu rêves encore, mon ami ! As-tu vu un évêque présenter des excuses ? Je crois plutôt que...

— Chut ! Voici l'évêque.

— Écoutez, écoutez, notre saint homme va parler !

— Mes très chers frères, s'écria l'évêque, Dieu vient de m'annoncer qu'il va bientôt me rappeler à lui et qu'il me fallait trouver un successeur ; or, j'aimerais que ce choix vienne de vous comme le veut la coutume et que vous me désigniez mon successeur afin que je puisse le bénir avant de mourir.

Un silence étonné se fit puis chacun regarda son voisin, mais

finalement personne ne trouva personne digne de succéder à Amator... Je dirais même qui que ce fût, digne de porter la tonsure.

Amator se montra déçu. Il aurait aimé que le peuple, ainsi que cela se faisait en ce temps, élise lui-même son représentant devant Dieu. Mais qui aurait été assez fol pour songer à Germain, lequel s'ennuyait visiblement et bâillait avec discrétion ?

« J'aurais dû être parti depuis une heure, songeait ce passionné chasseur. Il va me falloir forcer le sanglier en pleine chaleur. Comme cela est dommage ! »

Mais Amator reprenait la parole :

— Rendons-nous à l'église et prions, voulez-vous, afin que Dieu nous éclaire.

Il entra dans l'église et la foule le suivit. Chacun prit sa place habituelle : les puissants au milieu du chœur, et les plus nobles d'entre eux par-devant. La plèbe par-derrrière. Dieu, seul, sait que tous sont égaux devant lui.

Mais Germain, guettant une occasion de se glisser au-dehors, s'était dissimulé derrière une colonne, non loin de l'entrée, et il se mordait les lèvres avec impatience.

Amator se prosterna d'abord devant l'autel, puis, se tournant vers les fidèles, demanda par trois fois de lui désigner son successeur. Nul ne répondit encore. En soupirant, le saint évêque descendit dans le chœur et se dirigea tout droit vers le recoin où Germain se cachait.

Machinalement et l'esprit ailleurs, le général plia le genou comme on avait l'habitude de le faire devant les serviteurs de Dieu. Alors l'évêque lui posa la main gauche sur l'épaule et de l'autre main, saisissant des ciseaux qu'il avait dans un pli de sa robe, il trancha les beaux cheveux de son successeur.

Germain, pétrifié, restait là un genou en terre. Alors, avant même qu'il ne réagisse, l'évêque prononça les paroles rituelles. Puis, le relevant, il lui dit :

— Dieu t'a désigné pour prendre ma suite. Tu devras désormais te garder pur et sans tache afin d'être digne de la charge qu'il te confie.

Germain rentra chez lui, absolument furieux.

— Cette ordination m'a été imposée par surprise, déclara-t-il à ses amis. Je n'y étais point consentant. Du reste, je n'ai aucune des qualités qui feraient même le plus mauvais des évêques. Général je suis, général je reste. Et vous tous, si j'ai besoin que vous me défendiez, venez à mon secours, je vous prie...

Comme si l'on pouvait se « défendre » contre Dieu !

Le lendemain, Amator fut incapable de se lever, pris d'une fièvre subite. Les médecins ne purent que constater leur impuissance à le guérir. Ainsi qu'il l'avait prédit, il était perdu.

Alors, il se fit habiller de ses vêtements sacerdotaux et transporter à

l'église. On l'installa à grand-peine sur son trône. Déjà, ses yeux se voilaient. Dans une sorte de brouillard, il vit le clergé se ranger autour de lui, la foule s'agenouiller. Il leva la main et bénit les siens avant d'expirer.

Lorsqu'on eut descendu son sarcophage dans la crypte de l'église, à l'emplacement de laquelle est maintenant bâtie la cathédrale, les habitants se réunirent pour acclamer leur évêque.

Mais Germain résistait et voulut porter la main à son épée pour se défendre. Ô prodige ! Il ne put la brandir. Elle le brûla tel un fer rouge et il dut la jeter par terre.

— Aidez-moi, mes amis, comme je vous l'ai demandé !

Mais ceux-ci maintenant ne pouvaient faire un pas tandis qu'une force surnaturelle obligeait leurs voix à s'unir à celle du peuple réclamant son évêque.

Germain ne put se défendre et se laissa sacrer.

À peine l'huile sainte eut-elle touché son front soucieux, qu'en un éclair son âme se sentit transformée... la vanité des joies du monde lui apparut. Les plaisirs lui firent horreur et la grâce le frappa.

Il ne fit désormais chaque jour qu'un seul repas de pain d'orge trempé d'eau. Il passait les nuits en oraisons et ne s'accordait qu'un bref repos sur une planche recouverte de cendres. Il distribua tous ses biens aux pauvres. Sa vie ne fut plus que prières, mortifications et apostolats. Lui qui ne fréquentait jamais l'église, il sut dire la messe sans jamais l'avoir apprise. Il opéra des miracles sans nombres.

Ainsi, un jour, il apaisa une épouvantable tempête, en versant un peu d'huile sainte sur la mer.

Une autre fois, un pauvre hère lui déroba son cheval pour le revendre à la foire. Mais il ne put se rendre à la ville : la main de Dieu le ramena vers le saint auquel il rendit l'animal, en pleurant.

— Mon ami, lui dit Germain pleurant lui aussi, c'est moi qui suis coupable. Si j'avais eu hier la charité de m'inquiéter de toi et de te donner l'hospitalité, tu n'aurais pas eu l'idée de commettre ce vol.

Et il le renvoya avec une large aumône et sa bénédiction.

Il parcourut les campagnes pour les évangéliser et ce fut comme une pluie de bénédictions qui se répandit sur le pays. Un jour qu'il se rendait à pied en Grande-Bretagne pour y combattre l'hérésie, il passa par Lutèce et par Nanterre où il rencontra une petite fille douce et charmante...

Elle avait sept ans et nul ne pouvait encore savoir qu'elle deviendrait sainte Geneviève et sauverait Paris. Mais Germain n'eut qu'à voir l'enfant pour reconnaître en elle aussi une élue de Dieu...

II – Geneviève de Paris

L'actuel boulevard Saint-Germain, à Paris, traverse en son milieu – où sont les vestiges romains de Cluny – le Quartier Latin s'étalant au pied de la colline Sainte-Geneviève. Le nom de ce quartier viendrait de ce que l'on y parlait latin dans les écoles. Peut-être ? Je préfère y penser comme au Paris antique, la Lutèce latine dont si peu de choses subsistent qu'il faut lui laisser au moins un souvenir. N'est-ce pas justice ?

Paris, vous le savez, n'avait d'abord été que la petite île de la Cité, habitée par un peuple de bateliers, les Parisis. Elle fut connue d'abord comme Loukotekia, dont on fit ensuite Lutécia, Lutèce... Loukotekia signifiait, disent les uns, « la ville blanche », car les cabanes de torchis étaient recouvertes d'un crépi blanc, de ce plâtre de Paris, dont les carrières des environs sont si riches, notamment à Argenteuil (en celte Ar-gen-ti-eul : la blanche maisonnette). Mais il est possible également que cette appellation signifiât « l'île aux rats », ces rats dont les descendants continuent à hanter les sous-sols de la ville. On dit aussi que cela pouvait vouloir dire l'île aux corbeaux (lug), ces oiseaux sacrés étant les compagnons de Lug, le dieu des forgerons, de l'habileté et du commerce. Saura-t-on jamais ?

Aux temps gallo-romains, sans être encore une grande ville, Lutèce n'était que le simple chef-lieu d'une région prospère et active. Depuis des siècles, les berges de l'île avaient, du reste, toujours été le lieu de rendez-vous et d'entrepôts de mariniers et de négociants.

Dans la campagne s'étendaient de vastes et riches domaines agricoles, dont beaucoup de localités de la grande banlieue sont en quelque sorte les héritières. Passy, Issy, Roissy, Poissy, Vitry, Ivry, Viry, tous ces noms de terminaisons semblables désignent les grandes exploitations qui s'y trouvaient.

Ce n'étaient que vignes sur les coteaux, prés dans les vallons, blés sur les plateaux bordés de forêts giboyeuses, légumes et fruits non loin du fleuve...

L'île de Lutèce était reliée aux berges par des ponts de bois dont le plus important, qui ne cessera jamais d'être transformé au cours des siècles, sera le Pont Neuf (ô pont antique). Il desservait la grande route traversant la Gaule du nord au sud.

Elle devint voie romaine, on suit son tracé de part et d'autre de la cité, de la porte de la Chapelle à Denfert-Rochereau, en remontant le faubourg Saint-Martin puis le faubourg Saint-Jacques.

Avec les Romains, la cité devint rapidement trop étroite. Toute une agglomération se forma donc à l'emplacement de l'actuel Quartier

Latin, entre la Seine et la colline Sainte-Genève.

Imaginez, rue Racine et sous le lycée Saint-Louis, un théâtre capable de contenir 4 500 spectateurs, toute la population de la ville... ou bien rue Monge, ces arènes qui furent plutôt une sorte de vaste music-hall. Il y avait un cirque pour les courses de chevaux, comme les affectionna Ben-Hur, à la Halle aux vins, des thermes magnifiques rue Soufflot. D'autres thermes à côté, à Cluny, avec gymnase, salle de réunion et piscine ! Tout près, un marché – forum entouré de portiques... Et puis encore, au Luxembourg où des fouilles l'ont révélé, une splendide et immense villa – un palais plutôt – avec chauffage central, eau courante et piscine privée. Et là-bas, près du métro Port-Royal, une immense hostellerie...

Et n'oublions pas les temples : à Montmartre, un sanctuaire dédié à Mercure occupait l'emplacement de l'église Saint-Pierre. Un autre encore s'élevait à l'emplacement du Panthéon.

Mais à la fin du VI^e siècle, au temps des misères, des invasions barbares et de l'anarchie du pouvoir romain, ce fut la décadence et le commencement des ruines.

La ville sourit de nouveau lorsque l'empereur Julien, dit l'Apostat car il voulut rétablir les cultes païens(28), s'y installa. Cet homme jeune, juste et aimable, grec d'origine, choisit de s'y installer, on ne sait pourquoi, plutôt qu'à Trèves ou à Lyon pourtant riches capitales. Il fut couronné à l'emplacement du parvis de Notre-Dame et passait ses loisirs à écrire des poèmes fort bien tournés célébrant la cité qu'il aimait.

Loin du milieu impérial, corrompu et si détestable, il se complaisait à vivre simplement parmi les Gaulois cordiaux et francs, dont il était heureux de se dire l'ami.

— Que j'aime, écrivait-il, me promener au bord de la Seine aux eaux limpides, si fraîches et si bonnes à boire, le long des coteaux ensoleillés, portant de riches vignobles. Quelle joie de se régaler des fruits de ces figuiers que les paysans entourent de paillons pour les soustraire aux intempéries. Ou bien de ce vin généreux qui me fait maudire la bière.

Évocations qui font rêver les gens de notre époque de pollution, mais qui étaient pour Julien comme le souvenir de sa Grèce natale, une image estompée par les brouillards matinaux de l'Île-de-France.

Il aimait tant Lutèce, qu'il accepta avec philosophie ses inconvénients, dont celui d'être assez mal logé par un empereur.

— J'ai dû choisir de grelotter tout l'hiver, raconta-t-il avec humour, ou alors de périr d'asphyxie avec ces cheminées gauloises qui tirent si mal.

Il faut dire qu'il habitait, en toute simplicité, dans l'île, à l'emplacement de la Sainte-Chapelle et du futur palais des premiers

rois de la France et non dans une des luxueuses villas du Luxembourg ou d'ailleurs. Ces villas devaient être déjà détruites ou abandonnées depuis les vagues successives d'invasions. Les barbares venus de Germanie déferlaient sans cesse sur la Gaule, dont les restes de prospérité les attiraient mais dont aussi l'anarchie du pouvoir romain faisait une proie facile.

Une de ces invasions, celle des Alamans, fut repoussée par un général gaulois de l'entourage de l'empereur Julien. Ce général heureux avait pour nom Jovin, qui veut dire exactement cela. Heureux dans la vie et à la guerre, il fut aussi, je pense... comblé après la mort, car son tombeau sera un des plus magnifiques qui soient. Je vous engage à l'admirer au musée lapidaire de Reims, ville où ce militaire finit ces jours. Ce remarquable témoignage de l'art gallo-romain est un très beau document sur cette époque.

Cependant, hélas, après tant d'invasions, une nouvelle calamité menaça encore la Gaule, cent ans plus tard : les Hongrois ou, comme l'on dit, les Huns !

Lorsqu'on prononce ce nom, on est encore saisi d'épouvante. On connaît bien le terrible serment de leur chef Attila, « le fléau de dieu » :

— Sur les traces des sabots de mon cheval, l'herbe ne repoussera jamais !

La Gaule, qui n'était rien qu'un amas de ruines et essayait péniblement de se relever, allait-elle encore perdre toute vie ? C'est, vers 450, ce que se demandaient les habitants de Lutèce, barricadés dans l'île de la Cité derrière ses murs faits avec les pierres des édifices que nous évoquions tout à l'heure.

Tout l'ouest de la Gaule se trouvait maintenant au mains d'autres envahisseurs qui s'y étaient établis et avaient érigé Toulouse en capitale. Ces « barbares », les Wisigoths ou Goths [sages\(29\)](#), avaient réussi à donner au pays une tranquillité et une opulence relatives.

Succédait au pouvoir romain, une anarchie sans nom. Et les territoires, encore sous la juridiction des empereurs, vivaient dans la peur de l'insécurité.

Attila, après avoir ravagé toute l'Europe, voulait traverser la Gaule pour ne faire qu'une bouchée des Wisigoths. Imaginez la panique qui régnait à Lutèce, placée sur son passage : l'armée d'Attila, de son vrai nom Etzel, comptait un demi-million de combattants et autant de non-combattants – enfants et femmes – tout aussi féroces, disait-on.

Les Huns ou Hongrois, originaires du Centre de l'Asie, en avaient été repoussés par des peuples menacés eux-mêmes par les Mongols.

Etzel-Attila, qui s'était juré de conquérir le monde entier, avait déjà rempli la terre du bruit de sa puissance et semé partout la terreur.

En vérité, c'était un pittoresque personnage, même pour son

époque : bien que majestueux d'aspect, il était petit, trapu, avec une grosse tête couronnée de cheveux blancs, raides comme des crins. Ses yeux bridés laissaient filtrer un regard malin, mais les Occidentaux ne trouvaient guère engageants et même hideux, son teint noir de Kalmouk et son nez aplati artificiellement, comme celui de tous ses sujets. (Une coutume du peuple Hun voulait que l'on écrase la figure des enfants mâles dès la naissance, pour que l'auvent du casque s'y adapte bien.) Du reste, précédant le déferlement des hordes, toute une légende assez exacte, décrivait leurs mœurs féroces : ils passaient leur vie à cheval, campaient dans de rudimentaires maisons de bois démontables, se nourrissaient de viande attendrie sous la selle et de lait de jument fermenté. Ils adoraient véritablement leur chef, que l'on disait cependant doux et bon avec ses sujets.

Même les survivants des régions où il avait sévi le reconnaissaient :

— Jamais notre patrie ne fut aussi heureuse et jamais nos peuples ne furent aussi contents.

Quoique dans la décomposition lente mais sûre de l'empire, la Gaule ne fût plus qu'un pays aux abois, personne n'avait envie d'échanger le souvenir de la paix romaine pour la promesse d'un bonheur assez spécial avec Attila. Bien plus, on voyait en lui un instrument de la vengeance divine contre les désordres actuels.

Et ce sera une pure jeune fille chrétienne que choisira le ciel pour protéger les Parisiens de ce fléau de Dieu.

Revenons quinze ans en arrière :

Germain l'Auxerrois était donc venu à Lutèce, se rendant en Grande-Bretagne. Là, il avait annoncé à ses compagnons qu'il devait passer par Nemetodurum (Nanterre).

— Une inspiration céleste m'a enjoint de traverser ce pays, expliquait-il.

— Mais pourquoi, très saint père ? Est-ce parce que tu veux faire un pèlerinage au Mont Valérien ?

Il y avait à cet endroit un sanctuaire dont l'origine se perdait dans la nuit des temps et désormais chrétien. Le Mont Valérien constitue, comme l'on dit, un « Haut lieu », un endroit prédestiné.

— Je ne sais, répondit Germain, mais je le dois.

Nanterre, maintenant la banlieue de Paris, était alors un village de cultivateurs. Dès qu'on y eut annoncé l'évêque d'Auxerre dont la renommée s'étendait partout à la ronde, tous ces braves gens se pressèrent dans l'espoir d'une bénédiction, ou par curiosité. Derrière un couple de paysans, une petite fille se tenait timidement.

Les yeux baissés et les mains jointes, elle était si menue qu'il était difficile de l'apercevoir. Mais lorsque le prélat passa, Séverius et Geroncia s'agenouillèrent et, ce faisant, découvrirent la fillette, qui cacha son visage.

Alors, l'évêque, s'inclinant vers elle, l'embrassa avec beaucoup d'amour.

— Qui est cette enfant ? demanda-t-il.

— Notre fille Geneviève, seigneur évêque, répondirent les parents.

Germain eut un sourire extasié :

— Ah ! Heureux parents !, s'écria-t-il, béni soit le jour de sa naissance qui fut salué par les anges ! Votre fillette, maintenant si petite, fera de grandes choses par la puissance de ses prières. Son âme, chérie du Seigneur, sera une des plus belles de toutes. Sa vie toute de vertu et de charité, sera citée en exemple pendant des siècles.

Et prenant dans ses bras la fillette rougissante, il l'éleva pour la montrer à la foule. Puis la posant par terre, il lui demanda d'une voix émue :

— Petite Geneviève, seras-tu heureuse de consacrer ta vie à Notre Seigneur ? Et seras-tu inébranlable dans ta vocation ?

Et l'enfant répondit de sa voix claire mais avec gravité, comme une grande personne :

— Oui, je le veux et je prie le Seigneur de vous bénir, car désormais vous m'aidez à être digne de lui.

Pendant toute la durée de l'office, et même pendant le repas du soir, l'évêque garda Geneviève à côté de lui et c'était merveille de voir le prélat, si beau qu'on eût dit un archange, et la mignonne fillette, main dans la main et tous deux comme irradiés par la lumière surnaturelle qu'est la foi.

Depuis ce jour, Geneviève se regarda comme destinée à Dieu. Avec une ardeur bien au-dessus de son âge, elle se consacra aux exercices de la piété, délaissant désormais les jeux et les divertissements de ses petites compagnes. Ceci ne l'empêchait pas d'aider, de toutes ses jeunes forces, ses parents dans les travaux de la maison et de la ferme.

Mais qu'elle gardât les troupeaux dans les pâturages le long du bois des Colombes, qu'elle filât au rouet ou lavât le linge dans l'eau cristalline de la Seine, elle sanctifiait ses travaux par des prières ou des cantiques qui faisaient l'émerveillement de tous.

Sa mère, une brave femme, mais dure comme toutes les paysannes pour qui la vie n'est que labeur, réprouvait tant d'oraisons. Un jour, elle refusa à la fillette l'autorisation d'assister à un office car l'ouvrage était pressant.

Irritée par les supplications et les larmes de la fillette, elle la souffleta. Le soir même, Gérontia était aveugle.

Au bout de deux ans d'une pénible existence, elle comprit que c'était la punition divine et demanda pardon au Seigneur de son impatience. Son caractère s'adoucissait, du reste, si l'état des yeux s'aggravait.

— Va, demanda-t-elle à sa fille, chercher l'eau au puits pour en baigner mes paupières brûlantes.

Geneviève toujours secourable s'empressa de se munir du plus gros seau qu'elle trouva. Le puits était profond et le seau bien lourd pour Geneviève guère grandelette. Au bout de trois pas, elle s'assit essoufflée et regarda piteusement sa charge.

« Ô mon Dieu ! s'écria-t-elle dans le fond de son cœur, on dit que c'est à cause de moi que tu as accablé ma pauvre mère qui est plus vive que méchante. Je ne peux guère la remplacer dans cette ferme et je voudrais tant la soulager.

« Que puis-je faire d'autre, hélas ! que prier aussi pour sa guérison que je remets entre tes mains, ô mon Dieu ! »

Reprenant alors le seau qui lui parut léger comme une plume, elle retourna vers la chaumière. Elle posa un linge trempé d'eau sur les yeux ruisselants de larmes de la pauvre aveugle. Y traça un signe de croix. Et sa mère retrouva la vue.

Ce puits existe encore près de la mairie de Nanterre, dans un quartier rustique coincé entre les H.L.M. et les bidonvilles. Une mesure non loin serait tout ce qui reste de la maison de Gérontia.

Quelque temps après son premier miracle, Geneviève prit le voile. Elle avait quatorze ans. Puis ses parents moururent et elle dut habiter chez sa marraine, à Lutèce où la vie était fort triste. Les gens avaient fini par acquérir un caractère bien chagrin qui se manifestait par une hostilité permanente des uns envers les autres.

Geneviève, qui vivait plus saintement que jamais, finit par s'attirer l'animosité des voisins, on la tournait même en dérision.

— Profite de l'existence, grande sotte ! lui lançait-on. Sais-tu de quoi demain sera fait ?

Des calomnies, même, vinrent aux oreilles de l'évêque d'Auxerre qui, passant une seconde fois par Lutèce, voulut rencontrer celle qu'il n'avait jamais cessé de chérir et d'estimer.

— Ah ! saint père, lui répondit-on. Elle est devenue une vieille fille méchante et austère, toujours prompte à voir le mal partout. Et savez-vous qu'elle peut lire les pensées des gens ? Beaucoup pensent qu'elle est une sorcière. Ne le croyez-vous pas ?

Germain entra dans une grande colère. Il alla tout droit à la maison de la sainte fille et la trouva en larmes. On venait encore de l'insulter. L'ayant bénie et consolée, il se tourna vers les médisants :

— Pas un seul de vous tous ne lui arrive à la cheville pour la piété et la charité. Sachez qu'elle sera votre salut à tous et que Dieu par son intercession vous sauvera d'un grand désastre.

Lorsque les Huns s'annoncèrent sur la route de Lutèce, Geneviève venait d'avoir trente ans. Germain était mort depuis deux ans.

Or, au sud de la ville, un petit cortège de prêtres s'avancait également : c'était l'archidiacre d'Auxerre qui venait transmettre à Geneviève, en exécution des dernières volontés du saint, ses dernières

paroles de bénédiction.

Dans la cité, c'était l'affolement général. Les gens s'apprêtaient à fuir en exode et d'aucuns déclaraient qu'il fallait mettre le feu aux maisons pour ne laisser aux envahisseurs que cendres et décombres. Seule, Geneviève conservait le calme et prêchait l'espoir en Dieu.

— Pourquoi fuir ? disait-elle à chacun. Les Huns vous trouveront aussi bien à cinquante lieues d'ici, s'il est écrit qu'ils doivent tout exterminer. Unissons-nous plutôt dans la prière pour supplier le Seigneur d'écarter de nous le péril. Aucun mur, aucune arme ne sera jamais efficace devant ces hordes abominables. Nous n'avons qu'un recours, la force de notre prière et l'ardeur de notre foi.

Pensez si ces paroles furent bien accueillies ! Car loin de prier, certains songeaient à piller leur voisin, pour « profiter » des derniers jours de vie dans un luxe jamais connu. Et la voix douce qui les exhortait au calme, au repentir et à la pureté, ne faisait qu'exciter les passions.

Finalement, un énergumène cria :

— Qu'on la lapide, la sorcière, pour qu'elle se taise !

— Non, non, crièrent d'autres, qu'on la jette dans la Seine et qu'on brûle sa maison !

Et Geneviève, s'abandonnant à la volonté de Dieu, ne savait que prier pour mieux affronter le martyre.

L'archidiacre d'Auxerre arrivait justement devant la demeure de la pauvre fille. Il s'enquit de ce tumulte.

— C'est la folle qu'on va noyer, lui dit-on, car elle nous porte malheur.

— La folle ? Quelle folle ? C'est ici la maison de Geneviève.

— Justement c'est d'elle qu'il s'agit. Allez, écarter-vous, seigneur, car le diable parle par sa bouche. Elle jette des sorts et peut nous rendre aveugle, comme elle le fit pour sa mère.

L'archidiacre ne put taire son indignation :

— C'est vous qui êtes fous. C'est vous qui êtes aveugles ! Avez-vous oublié qu'elle est l'élue de Dieu et que mon saint évêque l'aimait comme sa fille ?

À l'énoncé de ce nom vénéré entre tous, les fureurs s'apaisèrent comme par magie. L'archidiacre traça le signe de croix devant lui et tous s'agenouillèrent.

— Sachez, pauvres égarés, dit-il, que Germain est mort en pensant à celle que vous refusez d'écouter. Il m'a prescrit de venir justement en ce jour le lui dire et lui apporter sa dernière bénédiction. Souvenez-vous aussi qu'il vous a avertis qu'elle vous sauverait tous par la puissance de sa foi.

Ces paroles émurent les Parisiens, à moins que Germain n'eût lui aussi intercédé du haut du ciel. Alors, se jetant aux pieds de la sainte fille,

ils implorèrent un pardon, qu'elle accorda bien volontiers. Ensuite, réunis dans une même foi, tous se rendirent à l'église pour demander au ciel d'écarter le danger de la ville.

Pendant trois jours et trois nuits de jeûne et d'oraisons, on attendit...

Geneviève, au troisième matin, se rendit sur les remparts. Un nuage de poussière montait à l'horizon... Les Huns ! Alors les prières de la sainte se firent plus ardentes, dominant le funeste tapage.

— Oh ! Mon Dieu ! Protégez notre ville !

Étaient-ce ses yeux fatigués de scruter l'horizon mais il lui sembla que le tumulte s'affaiblissait... Là-bas, les rues semblaient aussi moins sombres. La poussière retombait.

Alors, elle envoya des gens aux nouvelles du côté de la forêt de Vincennes. Ils revinrent bientôt hors d'haleine et fous de joie.

— Les barbares ont contourné la ville ! Ils se rendent vers Orléans où le roi des Wisigoths les attend. Nous sommes sauvés !

— Nous sommes sauvés ! Oh ! merci, mon Dieu !

Attila fut battu par le roi des Wisigoths. Rebroussant chemin vers Chalons, il essuya une autre défaite aux Champs Catalauniques, si terrible qu'il décida de quitter la Gaule. À Rome, le pape saint Léon, priant comme Geneviève, l'écarta lui aussi de la ville et l'on ne parla bientôt plus des redoutables barbares.

L'Europe était délivrée.

Geneviève, vénérée et chérie, non seulement des Parisiens, mais de tous les habitants de la Gaule, vécut presque centenaire.

Avant de mourir, elle sauva encore une fois la cité en parlementant avec Chilpéric, roi des Francs, qui l'assiégeait depuis cinq ans. Grâce à elle et une expédition qu'elle organisa avec l'aide de Dieu, au milieu de dangers terribles, une famine fut évitée.

D'autres innombrables miracles furent opérés par son intercession.

Elle mourut au milieu de l'affection de tous, le 3 janvier 512. Son tombeau est toujours entouré de vénération en l'église Saint-Étienne-du-Mont, sur la colline qui porte son nom. Sainte Geneviève, patronne de Paris, est une des plus grandes saintes de France.

C'est à peu près à l'époque de sa mort que Lutèce, que l'on appelait déjà Civitas Parisiorum, devint Parisiens, puis Parisius et enfin Paris.

C'est aussi à peu près à cette époque que l'on commença à parler de la France. La Gaule entrait dans la légende.



MINI-LEXIQUE GALLO-FRANÇAIS

Très utile aux voyageurs

NOMS

abolos : érable
alauda : alouette
alburni : ablette
allos : argent
ambact : vaisseau
ambes : cours d'eau
amperis : argent
andabata : gladiateur
ar : terre
arto : ours
attenoux : 2^e quinz. du mois
baditis : nénuphar
bail : territoire de la tribu
bagaude : maquisard
balma : grotte
battulla : bouleau
birota : carriole
bracae : braies, pantalons
brace : orge
brak : bracelet
breto : jugement
brigantes : orgelet
bulga : sac de cuir
calocatanos : coquelicot
carn : forêt
caracalla : poncho à capuche
carnyx : trompette de guerre
carrus : chariot

calones : sabot
caliga : hotte
cattos : chat
cassanos : chèvre
clocca : cloche
cingeto : guerrier
condates : confluent
corbillo : corbeau
corroco : turbot
cruth : caverne
curmi : cervoise, bière
darmona : génisse
derco : œil
dervos : chêne
dor : forteresse
eburos : if
epo : cheval
gallica : chaussure
giamon : joie
gilarium : serpolet
guma : pelisse
isarno : fer
kala : clairière
lautio : bain
lemo : orme
leuga : lierre
luern : renard
mantalos : chemin
mansio : auberge
mesgues : boisson au petit lait
moccus : porc
mor : mer
mullo : offrande en tas
multon : mouton
muna : saumure de thon
nanti : rivière
nemos : temple
noux : nuit
pennis : argent
petro-mantalo : carrefour
pluma : charrue
ponto : barque pointue
ratis : fougère
reno : cape en cuir imperméable

rix : chef, roi
sagum : saie, manteau à capuchon
sapo : savon
soldes : monnaie
texea : lard
taruos : taureau
tref : tribu
verna : marais, saule
viros : homme
zyt : lierre

ADJECTIFS

argento : divin
bis : noir
divos, a : divin, e
bitos, a : éternel, le
dun : élevé
louko, a : blanc, he
maros, a : grand, e
ver : suprême
vergo : efficace

ADVERBES

com : avec
are : près de

NOMBRES

cintexos : premier
alos : deuxième
tritros : troisième

petvar (ou petros) : quatrième
pinpetos : cinquième
suexos : sixième
sixtatemos : septième
oxtunnitos : huitième
nametos : neuvième
decametos : dixième
petrudecametos : quatorzième
tricotos : trentième

-
- 1 En un lieu qui est maintenant St-Gilles-du-Gard.
- 2 Il possédait des mines de fer et les fabriques d'armes les plus prospères de la Celtique.
- 3 « Carn », en langue celtique, signifie forêt. La forêt des Carnutes, au centre de la France, était la plus importante des forêts sacrées de Gaule. Les druides y tenaient assemblée chaque année. Les Carnutes et les Carnelles étaient les « peuples de la forêt ».
- 4 Les matelas de laine sont une invention gauloise. Ceux de Cahors, notamment, avaient une si grande réputation qu'à Rome on désignait les matelas sous le nom de Cadurques.
- 5 La bière celtique. Du mot « brace » (orge) vient celui de brasserie.
- 6 Les Grecs, comme les Gaulois, comptaient les heures à partir du coucher du soleil – c'est-à-dire 6 heures du soir. Il était donc ici 2 heures du matin.
- 7 Cambrioleurs.
- 8 Vous lirez plus loin pourquoi les Massaliotes étaient très fiers de leur origine grecque et s'obstinèrent pendant des siècles à porter la tunique longue ionienne, complètement démodée partout. Ils marquèrent toujours leur distance vis-à-vis de Rome, qui le leur rendait bien, et étaient fiers de leur indépendance.
- 9 Les plus anciens habitants indigènes historiquement connus du Finistère.
- 10 C'était le vocable habituel à l'intention des Grandes déesses Mères, Artémis et Isis, protectrices de la cité. Le temple d'Isis était situé du reste à l'emplacement de N.-D. de la Garde.
- 11 Le détroit de Gibraltar, vous le savez, bien sûr !
- 12 Île de Wight.
- 13 Les préteurs étaient de hauts magistrats romains.
- 14 On peut dire que c'est l'ancêtre d'Autun, à quelques km près.
- 15 Du pays de Sens, dans l'Yonne.
- 16 Orléans.
- 17 Long manteau gaulois à capuche. Plus tard, l'empereur Caracalla, né à Lyon, affectionna tant ce vêtement qu'il fut ainsi surnommé.
- 18 Le pied valait environ 30 cm – Faites le calcul.
- 19 Le peuple de la région d'Angers. Le souvenir de Dumac resta lié au pont de Cé construit par les Romains. L'attaque gauloise empêcha l'inscription : « Pont de César » d'être terminée. On voit la statue de Dumac au milieu du Pont.
- 20 Caius était le prénom (en général, les mêmes prénoms étaient donnés aux aînés), Julius, le nom de famille ou *gens*, Réginus, le surnom qui évitait les quiproquos, mais le cas échéant, se transmettait.
- 21 On s'en servait aussi pour de multiples usages : pour calfater les

navires, en guise de munition (préalablement enflammée), et plus pacifiquement pour s'éclairer, et même en thérapeutique.

22 Administrateur en chef, chargé surtout de lever des impôts pour l'empereur.

23 Un des quatre gouverneurs.

24 Il présida ce concours habillé en Jupiter avec une barbe en fils d'or massif. Un cordonnier s'approcha de lui et lui dit : « De tous les fous du monde, tu es vraiment le plus grand. »

25 Environ 40 000 francs 1972.

26 Population de la vallée de la haute Saône.

27 Vienne (Isère).

28 Il était lassé des querelles qui divisaient déjà l'Église à cette époque.

29 En allemand *Weise* veut dire « sage », on dit aussi que *Wisigoth* signifie « Goth de l'Ouest », les Ostrogoths étant ceux de l'Est.